

PROTÉE

revue internationale de théories et de pratiques sémiotiques
volume 38 numéro 3 • hiver 2010-2011

LES CONCEPTS AUX FRONTIÈRES DU SAVOIR CONTEMPORAIN

COLLABORATEURS

Victor Armony Mounia Benalil Carolina Ferrer

Daniel S. Larangé Phillip Schube Coquereau

ICONOGRAPHIE Marcel Marois | présenté par Paul Bourassa

HORS DOSSIER Anaïs Frantz Nicole Pignier

PROTÉE paraît trois fois l'an. Sa publication est parrainée par le Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ce département regroupe des professeurs et chercheurs en littérature, en arts visuels, en linguistique, en théâtre, en cinéma, en langues modernes, en philosophie, en enseignement du français et en communication. **PROTÉE** est subventionnée par le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, la Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi, le Programme d'aide institutionnelle à la recherche et le Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Directeur : Nicolas Xanthos. Adjointe à la rédaction : Michelle Côté. Secrétaire : Christiane Perron.
Conseiller à l'informatique : Jacques-B. Bouchard. Conseillère à la sélection d'artistes : Nathalie Villeneuve.

Responsable du présent dossier : Mounia Benalil.

Page couverture : Marcel Marois, *Double Horizon* (détail), 2010. Tapisserie de haute lice | laine | 213 x 118 cm. Photographie de Yvan Binet.
L'œuvre complète est reproduite en quatrième de couverture.

Comité de rédaction :

Frances FORTIER, Université du Québec à Rimouski
Bertrand GERVAIS, Université du Québec à Montréal
Marie-Pascale HUGLO, Université de Montréal
François OUELLET, Université du Québec à Chicoutimi
Josias SEMUJANGA, Université de Montréal
Luc VAILLANCOURT, Université du Québec à Chicoutimi

Comité Conseil international :

Anne BEYAERT-GESLIN, Université de Limoges
François JOST, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)
Eric LANDOWSKI, Centre national de la recherche scientifique
Louise MILOT, Université du Québec

Comité de lecture* :

Jacques BACHAND, Université du Québec
Robert DION, Université du Québec à Montréal
Mustapha FAHMI, Université du Québec à Chicoutimi
Gillian LANE-MERCIER, Université McGill
François LATRAVERSE, Université du Québec à Montréal
Jocelyne LUPIEN, Université du Québec à Montréal
Anne Martine PARENT, Université du Québec à Chicoutimi
Paul PERRON, Université de Toronto
Fernand ROY, Université du Québec à Chicoutimi
Lucie ROY, Université Laval
Paul SAINT-PIERRE, Université de Montréal
Gilles THÉRIEN, Université du Québec à Montréal
Christian VANDENDORPE, Université d'Ottawa

* La revue fait aussi appel à des lecteurs spécialistes selon les contenus des dossiers thématiques et des articles reçus.

Administration : PROTÉE, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi, Québec, Canada - G7H 2B1, téléphone : (418) 545-5011, poste 5396, télécopieur : (418) 545-5012.

Adresse électronique : protee@uqac.ca. Site Web : www.uqac.ca/protee. Distribution : Presses de l'Université du Québec, 2875, boul. Laurier, Sainte-Foy, Québec - G1V 2M2, téléphone : (418) 657-4399. PROTÉE est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Les textes et illustrations publiés dans cette revue engagent la responsabilité de leurs seuls auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. PROTÉE est diffusée sur Érudit, portail des revues savantes (www.erudit.org) et indexée dans Argus, Klapp, Ulrich's International Periodicals Directory, OXPLUS et dans le Répertoire de la vie française en Amérique. L'impression de PROTÉE a été confiée à l'Imprimerie commerciale.

Envoi de Poste-publications – Enregistrement n° 07979

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada, Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés © PROTÉE 2010

ISSN-0300-3523

LES CONCEPTS AUX FRONTIÈRES DU SAVOIR CONTEMPORAIN

PRÉSENTATION / *Mounia Benalil* 5

LE CAS DE LA « SOCIÉTÉ CIVILE ».

Circulation et resignification des notions dans le discours social et sociologique / *Victor Armony* 9

DU MYTHE AU CONCEPT.

Barbarie et historicité dans les essais de Fatima Mernissi / *Mounia Benalil* 19

CHANGEMENT DE PARADIGME, BIAIS DISCIPLINAIRE ET VIRAGE IDÉOLOGIQUE.

Postmodernité, postcolonialisme et *globalisation* / *Carolina Ferrer* 29

LA NEUROSÉMIOTIQUE :

un nouveau pont idéologique entre les sciences humaines et la biologie / *Daniel S. Larangé* 39

PARATOPIE :

quand l'analyse du discours littéraire (se) joue des frontières / *Phillip Schube Coquereau* 53

MARCEL MAROIS | LA DIALECTIQUE DE L'ORDRE ET DU CHAOS

Une présentation de *Paul Bourassa* 67

HORS DOSSIER

LE MODÈLE DU LIVRE

dans les générateurs de documents numériques / *Nicole Pignier* 73

LES RETOURS DE LA PUDEUR

dans *L'Affamée* de Violette Leduc / *Anaïs Frantz* 81

Les concepts aux frontières du savoir contemporain

MOUNIA BENALIL

R IEN N'EST PLUS URGENT que de comprendre l'historicisation des concepts inspirés du renouvellement épistémologique qui a marqué le discours critique en sciences humaines et sociales dans les sociétés occidentales depuis les deux dernières décennies. L'on ne peut s'empêcher de penser que, dans le sillage de ce renouvellement, le recours au concept passe nécessairement par l'invention de nouveaux paradigmes qui assurent la prise en charge théorique des phénomènes induits par la mondialisation¹. Le propre du concept réside en effet dans sa capacité à transformer l'échelle des questions et des enjeux entourant l'évolution du champ théorique et sa spatio-temporalisation dans l'ensemble des interprétations possibles et concurrentielles de notre époque, et dont les débats et les disciplines du monde académique tentent d'en faire état.

L'ambition de ce dossier est d'interroger l'ancrage historique et culturel de concepts théoriques majeurs des sciences humaines et sociales, dans le but de comprendre comment, dans un état du monde en crise ou en transition, la façon dont les sociétés occidentales pensent leur condition spatio-temporelle – dans un rapport ou en dehors de tout rapport avec d'autres sociétés – s'inscrit à même ces concepts. Si la mondialisation a su façonner nombre d'attitudes discursives et théoriques au sujet de la « vie » et de la « formation » des concepts, force est de constater qu'elle n'est pas un phénomène nouveau et qu'elle n'est pas l'unique paramètre susceptible d'influencer la formation des concepts contemporains. On entend par mondialisation « européanisation du monde », c'est-à-dire « quadrillage de la Terre par des liens de toutes sortes, ne se sépar[ant] pas de la diffusion planétaire des références européennes »². Si ce phénomène est aussi ancien que les phénomènes de conquête et d'impérialisme, la mondialisation régit le contact des peuples et des cultures et façonne la construction des discours qui touchent à l'échange et aux transferts des savoirs. Et sa pluridimensionnalité, souvent soulignée par la critique, commande un renouveau (pour ne pas dire une productivité) presque systématique du vocabulaire de l'échange et de la circulation de ce savoir (comme capital de concepts et d'idéologies divers).

Les concepts discutés ici appartiennent tous aux théories de la postmodernité occidentale comprise, selon les lectures qu'on y apporte, comme prolongement, mise en procès, perversion ou intensification du sens et des apports de la modernité ou encore comme rupture avec ceux-ci. Autrement dit, la postmodernité en tant qu'espace de la Rencontre et du Divers dont l'instance discursive s'est constituée en rapport étroit

avec les processus changeants de notre époque mondialisée. Des concepts préfixés de « post- », comme dans le postcolonialisme et le postmodernisme, aux concepts de « société civile » et de globalisme ou encore aux concepts plus novateurs de neurosémiotique et de barbarie, la circulation, la mobilité et l'irrégularité constituent le nouveau cadre d'analyse du système conceptuel dans le champ des sciences humaines et sociales. Si le temps et l'espace coexistent comme l'envers et l'endroit d'une même figure conceptuelle, il est plausible d'avancer que cette irrégularité qui, en termes économiques, n'appelle pas une nécessaire régulation, fait permuter les trajectoires des manifestations spatio-temporelles de tout concept puisqu'elle est soumise à une dynamique de dispersion et d'hétérogénéisation du fait de la « réduction » des barrières entre champs disciplinaires et de l'émergence progressive d'une conscience de transdisciplinarité entre les théoriciens producteurs de concepts.

Ce questionnement général semble pouvoir prendre plusieurs directions : philosophique, culturelle, historique, géo-politique, socio-économique et littéraire. Partant du postulat que les concepts agissent comme des « opérateurs » de sens et de significations au moyen desquels il est possible de décrypter le champ complexe de la pensée critique, ce dossier s'organise autour de trois catégories de concepts : une première, où l'on explore spécifiquement le rapport concept-espace dans le cadre de la mondialisation actuelle et de ses multiples enjeux ; une deuxième, où l'on accorde une place de choix au rapport concept-temps pour interroger les effets, les avancées et les limites de cette évolution ; une troisième, où l'on jette un (apparent) discrédit sur la spatio-temporalisation de certains concepts dont la résonance philosophique déborde son ancrage chronotopique.

Partant de la mondialisation comme cadre de discussion des rapports entre le Nord et le Sud, Victor Armony expose l'usage acritique de la notion de « société civile » et sa charge polémique dans la formation, le maintien et la « circulation » des enjeux de pouvoir entre ces deux entités. De même, et dans une perspective Orient-Occident, Mounia Benalil aborde le concept de barbarie dans les essais de Fatima Mernissi pour montrer, d'une part, la complexité de l'« interculturelation » des échanges et, d'autre part, la radicalité des idéologies qui émergent de l'interprétation historiciste ou non historiciste du savoir.

De son côté, Carolina Ferrer retrace l'évolution des concepts clés de la théorie contemporaine, à savoir le postmodernisme, le postcolonialisme et la *globalisation*, pour suivre les modalités de leur circulation dans différentes disciplines et de comprendre le contexte socio-politico-historique de leur émergence. Pour sa part, Daniel S. Larangé a choisi la neurosémiotique pour revoir cette même idée du transfert conceptuel entre les disciplines. Au-delà de son attrait et de sa richesse, le transfert qu'assume la neurosémiotique entre les sciences humaines et la biologie pour « modéliser le réel » s'avère ici d'ordre doxique.

L'article de Phillip Schube Coquereau entend dépasser l'idée d'ancrage chronotopique des concepts dans le discours critique en sciences humaines et sociales. Selon Maingueneau, la *paratopie* semble « promettre » ce renouveau théorique et épistémique dans son approche « intrinsèque » de l'objet littéraire comme univers indépendant de tout dispositif énonciatif.

Or, qu'ils soient « opérateurs » de sens ou « figures de passeurs », les concepts examinés ici révèlent l'existence de modes théoriques et critiques qui s'ajustent aux circonstances de notre contemporanéité pour générer différents types de discours d'accompagnement, d'affrontement ou de dépassement. Curieusement, les concepts semblent suivre cette tendance du moment où, à travers leur implication et mise en application dans l'interprétation de notre monde et le renouvellement des questions qui leur sont tributaires, ils demeurent, quels que soient leur temps et leur espace, porteurs de visions et de révisions de plusieurs symboliques touchant à la narration de l'histoire, à la construction de l'identité humaine et à la manière dont le texte et le contexte jouent ensemble dans la construction du sens et du savoir.

1. À la fois en tant que concept et fait historique.

2. À ce propos, voir P. Moreau Defarges, *La Mondialisation*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2002, p. 13.

LE CAS DE LA « SOCIÉTÉ CIVILE »

CIRCULATION ET RESIGNIFICATION DES NOTIONS

DANS LE DISCOURS SOCIAL ET SOCIOLOGIQUE

VICTOR ARMONY

Dans les sciences sociales, un dilemme épistémologique fondamental sous-tend toute tentative de théorisation et, en dernière instance, d'analyse empirique du social : la réalité existe-t-elle indépendamment des outils conceptuels qui nous permettent de l'observer, de la découper, de la mesurer et de la classer ? Si la réponse est affirmative, le défi est de trouver les termes qui, définis avec clarté et précision, s'ajustent aux phénomènes saisis. À l'extrême opposé de cette posture, les visions de type constructiviste, surtout dans leurs versions radicales, soutiennent plutôt l'idée que la réalité n'existe pas, si par le verbe « exister » nous postulons une ontologie positiviste : les choses sont en elles-mêmes, indépendamment du regard que nous portons sur elles. Notre but est non pas de lancer, dans ces quelques pages, une interminable délibération philosophique, mais de situer la problématique de la production sociale et de la circulation sociale des notions. Les notions les plus élémentaires de la pensée sociologique sont hantées par ce dilemme. La société existe-t-elle ? La plupart des sociologues répondront « oui ». Mais quelles sont les propriétés de cette entité ? En la concevant comme un système, ou comme un organisme, ou comme une collectivité d'individus, ou comme un réseau de liens, ou comme un flux de communications, nous sommes en train de la façonner selon nos principes théoriques, voire normatifs.

Qu'est-ce qu'un tel dilemme épistémologique implique concrètement pour le sociologue dans sa démarche analytique ? Doit-il éviter toute notion consacrée par la convention sociale ou l'usage politique ? Ou doit-il, tout en demeurant prudent et critique face aux acceptions courantes dans le discours public, les adopter pour désigner conceptuellement ce qu'elles désignent déjà « naturellement » ? Il peut sembler qu'une dose de bon sens et de jugement suffirait à contourner les embûches les plus dangereuses. Mais les choses se compliquent quand on met en cause l'idée même de « naturalité ». Ce qui est socialement « normal » est, en fait, le résultat d'un rapport de forces, au travers duquel une façon de voir le monde a réussi à s'universaliser. Il est sans doute utile de retracer la généalogie intellectuelle d'une notion. Mais il est également nécessaire de tenter de comprendre les mécanismes par lesquels une notion et le phénomène qu'elle est censée nommer évoluent dans le discours et dans l'univers des rapports sociaux. Dans cet article, nous nous penchons sur un exemple particulièrement intéressant à cet égard : la circulation et la resémantisation du syntagme « société civile ».

Le syntagme «société civile» est tellement malléable qu'on peut le trouver dans le titre d'une thèse de doctorat aussi bien que dans le cri de guerre d'un mouvement de protestation. Il peut faire l'objet de débats interminables entre les philosophes, mais il peut être également employé dans les messages des technocrates. Après deux ou trois décennies d'utilisation intense par les savants, les politiciens, les médias et les activistes, le moins qu'on puisse dire est que «société civile» est un concept contesté, problématique et polysémique (Keane, 1998: 66). D'aucuns préfèrent tout simplement l'écarter pour des raisons pratiques (il manque de précision) ou idéologiques (il est trop chargé de connotations). Il existe des discussions au sujet de sa portée sociologique (qu'est-ce qui est inclus et qu'est-ce qui est exclu de la «société civile»?), de ses fonctions sociales, politiques, économiques et culturelles et de son degré d'autonomie, d'institutionnalisation et de nouveauté. Jamie Swift propose une définition très large: «la société civile entraîne l'activité de citoyens librement associés qui ne possèdent pas l'autorité de l'État»; «ces activités sont motivées par des objectifs autres que la création de profit» (1999: 4-5). Les éléments clefs d'une telle définition sont le «qui» (des citoyens, donc des individus qui agissent sur une base volontaire), le «comment» (en s'associant librement et en dehors de la sphère étatique, ce qui comporte un degré d'autonomie, de participation et de démocratie) et le «pourquoi» (afin de réaliser des projets qui ne visent pas primordialement à générer, exercer ou accumuler du pouvoir ou à défendre des intérêts sectoriels). Mais, au-delà du flou définitionnel et du caractère plus ou moins extensif de son acception, la «société civile» semble correspondre à l'idée de «pure société»: la vie sociale dans son expression simple et naturelle, dépourvue d'enjeux principalement politiques ou économiques. Comment est-on arrivé à une telle conception?

LA «SOCIÉTÉ CIVILE»

Dans une allocution prononcée au Brésil en 1998 au sujet de «La puissance émergente de la société civile», le secrétaire général des Nations Unies, Kofi Annan, affirmait qu'«une société civile

forte favorise la responsabilité citoyenne et permet l'existence d'un régime démocratique». Pour Annan, «une société civile faible encourage l'autoritarisme, lequel maintient la société dans sa faiblesse»¹. Cette corrélation mécanique – plus de «société civile» équivaudrait à plus de démocratie; moins de «société civile» équivaudrait à moins de démocratie – a acquis le statut de doctrine incontestable dans certains milieux intellectuels et politiques, surtout à l'égard des pays en développement. Ce consensus est d'autant plus remarquable qu'il est relativement récent. Pourquoi la «société civile» jouerait-elle un rôle si crucial aujourd'hui, alors que les grands décideurs et les savants n'y faisaient que très rarement référence voilà seulement vingt ou trente ans? Un aspect particulièrement intéressant à ce propos est celui de la question sur l'existence même du phénomène: certains analystes signalent que l'avènement de la «société civile» est indissociable de l'«inflation terminologique» qui a accompagné son émergence (Roitter, 2004). Par exemple, entre 1960 et 1970, il n'y a qu'une seule notice sur la «société civile» dans la principale base bibliographique en science politique (*Worldwide Political Science Abstracts*). Dans les années 1970, il y en a sept, alors que l'on y retrouve 148 notices dans les années 1980 et 1275 dans les années 1990. Entre 2000 et 2005, le total monte à 2834. Même en tenant compte de l'augmentation de la production scientifique au cours de la période, ces chiffres expriment une croissance spectaculaire de l'application du concept à l'analyse des processus politiques contemporains. Par ailleurs, si nous examinons les rapports annuels de la Banque mondiale pour les années 1965, 1975, 1985 et 1995, nous constatons que le syntagme «société civile» brille par son absence, tandis que, dans le rapport de 2005, nous en comptons 19 occurrences! Cela veut-il dire pour autant que la «société civile» n'existait pas ou qu'elle n'était pas suffisamment importante pour mériter des mentions durant les trois dernières décennies du XX^e siècle?

Il est sans doute possible de lire dans ces statistiques l'impact d'une mode intellectuelle (dans une perspective nominaliste, on dirait que c'est non pas tant la réalité qui a changé, que les mots que

nous utilisons pour la nommer). Le point de vue opposé (réaliste) est aussi plausible: la « société civile » a été objectivement plus présente depuis quelques années. Autrement dit, le discours se serait adapté à la nouvelle réalité. Une approche constructiviste offre une explication différente, mais tout à fait compatible avec les perspectives nominaliste et réaliste: la transformation a eu lieu autant sur le plan matériel que sur le plan discursif, cela dans une dynamique d'interdépendance et de renforcement réciproque. Si l'on paraphrase le sociologue Pierre Bourdieu (qui a emprunté une partie de la théorie des représentations sociales d'Émile Durkheim), la « société civile » est une « catégorie sociale objective » qui sert de base à une « catégorie sociale subjective » inscrite dans les perceptions et les comportements des acteurs sociaux. Si ces acteurs croient que la « société civile » est une réalité incontournable, leurs actions contribueront à consolider son existence objective. Concrètement, cela veut dire que, si de plus en plus de gens adhèrent subjectivement à l'idée que la « société civile » est indispensable pour la démocratie, la citoyenneté et le développement, ils apporteront leur appui, leur contribution et leurs ressources pour la cimenter, ce qui accroîtra objectivement son poids (et validera leur idée initiale sur l'importance de la « société civile »). C'est ce que Bourdieu appelle « le cercle de la reproduction de l'ordre social » (1994: 139).

Si nous nous tournons vers ce qui s'écrit au sujet de la « société civile » dans les milieux universitaires, nous trouverons d'abord des études qui traitent du concept lui-même: elles explorent sa genèse, ses diverses significations et son évolution dans une perspective théorique. On y fait souvent allusion à Hegel qui, au XVIII^e siècle, voyait dans la « société civile » la sphère des intérêts et des besoins – notamment économiques et liés au monde du travail – qui se place entre l'État – lieu du bien commun – et la famille. Plusieurs auteurs renverront également à l'œuvre du philosophe marxiste italien Antonio Gramsci qui, durant les premières décennies du XX^e siècle, concevait la « société civile » – opposée à la « société politique » – comme la sphère de l'« hégémonie », c'est-à-dire le terrain de construction et de contestation de la domination sociale. Dans cette

perspective, la « société civile » recouvre les institutions qui relayent l'idéologie et les valeurs de la classe dominante, mais aussi l'espace culturel dans lequel la résistance au pouvoir peut s'exprimer et trouver des assises. Face à cette conception conflictuelle de la « société civile » (car le pouvoir et le contre-pouvoir s'y affrontent dans une constante « guerre de tranchées », selon les termes de Gramsci), le point de vue du penseur français Alexis de Tocqueville, auteur de la célèbre étude *De la démocratie en Amérique* (1835), se distingue par son accent mis sur le caractère pacificateur, stabilisateur et intégrateur de la « société civile », lieu par excellence de la coopération, de la civilité, de la confiance et des valeurs partagées. Il n'est pas étonnant que les critiques du *statu quo* soient généralement portés à adopter une définition gramscienne de la « société civile », alors que ceux qui adhèrent à une position libérale lui préfèrent l'approche tocquevillienne. Mais il est intéressant de constater qu'une grande quantité de textes qui portent sur la « société civile » s'y réfèrent en tant que réalité allant de soi. Dans un nombre remarquablement élevé d'entre eux, le syntagme « société civile » n'est pas défini de manière explicite. La conception de la « société civile » qui les sous-tend peut être restreinte – incluant seulement les organisations non gouvernementales (ONG) et les associations sans but lucratif – ou extensive: à peu près toutes les activités et relations sociales qui ne sont pas directement liées à l'État ou au marché.

Dans ce contexte, les experts du développement ont mis à l'œuvre un appareillage conceptuel considérable. Munis d'indicateurs quantitatifs et de grilles de classification, les analystes se sont lancés dans la prospection de la « société civile », cela dans le but de mesurer son extension, sa vitalité et ses effets sur la vie publique de chaque pays. Par exemple, la confiance interpersonnelle est parfois vue comme un produit clef de la « société civile » et plusieurs projets de recherche tentent de comprendre la manière dont le « capital social » (l'ensemble des normes et des attitudes d'un groupe ou d'une communauté qui favorisent la coopération et réduisent le conflit) est constitué. La « cohésion sociale » – la volonté des membres d'une société de collaborer entre eux

afin de survivre et de prospérer (Stanley, 2003) – est une variable similaire que les experts, ainsi que le gouvernement canadien, mettent de l'avant dans leurs programmes d'aide au développement. Le syntagme « société civile » est ainsi surchargé de connotations positives, car il évoque la solidarité, la générosité, la dignité et l'identité. Cette perception s'appuie sur une opposition vis-à-vis du « système » froid et éloigné et suggère une « troisième voie » entre les utopies collectivistes et l'individualisme égoïste. Il est clair que l'idée de « société civile » incarne à plusieurs égards un idéal communautariste, voire antimoderniste (l'idée que la société moderne aurait sacrifié la dimension humaine et spirituelle sur l'autel du progrès matériel).

Mais la « société civile » n'est pas idéalisée que par les traditionalistes. Beaucoup de ceux qui adhèrent au progrès technique et à la rationalité instrumentale voient aussi la « société civile » sous un jour tout à fait favorable, si bien que la « société civile » est souvent perçue comme étant à la fois la condition et la conséquence bénéfique de la démocratie. La quantité considérable de capital matériel et symbolique mobilisé dans le but de « construire » et « renforcer » la « société civile » dans les années récentes a évidemment joué un rôle dans ce processus. Cela est particulièrement visible en Amérique latine : les pourvoyeurs de fonds internationaux – allant de la Banque mondiale à l'Union européenne – canalisent de plus en plus leur aide au développement dans les organismes de la « société civile » (Grugel, 2004). Même si ce choix est guidé par des critères apparemment neutres, on présuppose que la « société civile » est plus proche des valeurs civiques et humanistes et, de ce fait, moins « contaminée » par la corruption, le conflit, le clientélisme, l'autoritarisme, etc. Cette perception a des conséquences bien concrètes, car les grands pourvoyeurs de fonds ont tendance à marginaliser les ONG vues comme « politisées », favorisant ainsi les acteurs d'une « société civile » qui est, généralement, le fait des secteurs plus éduqués et articulés de la classe moyenne (Pearce, 2000 : 612).

Cette perspective a été alimentée par la renaissance de l'approche « culturaliste » dans les sciences sociales. Depuis le début des années 1990, on observe un renouveau de l'intérêt au sujet de la culture parmi

les spécialistes de la performance politique et économique des sociétés contemporaines. La « variable culturelle », associée étroitement aux théories de la modernisation des années 1950 et 1960, avait été généralement écartée des analyses de la pauvreté et de l'autoritarisme durant les années 1970 et 1980. La prédominance des explications structuralistes et la critique des perspectives ethnocentriques – qui voyaient dans les valeurs « traditionalistes » des pays du tiers-monde une entrave à leur « modernisation » – avaient conduit les sociologues à ne plus tenir compte de la dimension culturelle du développement. Mais l'idée que la culture est un facteur important pour le développement connaît une renaissance considérable dans certains cercles intellectuels très influents.

Lawrence Harrison, auteur d'un livre qui porte le titre provocateur *Underdevelopment is a State of Mind*, est l'une des principales figures de cette approche (qui compte, entre autres, Samuel P. Huntington, auteur bien connu du *Choc des civilisations*). Il affirme :

[qu'] un nombre grandissant d'universitaires, de journalistes, de politiciens et de praticiens du développement se centrent sur le rôle des valeurs et des attitudes culturelles en tant qu'éléments qui facilitent ou empêchent le progrès.

(Harrison, 2000 : xxi. Notre traduction : NT)

Cette réviviscence des interprétations culturalistes s'appuie sur la pensée de Max Weber, particulièrement sur sa thèse d'une corrélation entre l'éthique protestante et le capitalisme, ainsi que sur les observations de Tocqueville au sujet de la connexion entre les « mœurs » et la démocratie. En bref, on voit les ONG – institutionnalisées, professionnalisées, efficaces – comme les promoteurs d'une éthique du travail, d'une responsabilisation des individus, du respect des « règles du jeu » (plutôt que la loyauté aux clans ou aux partis politiques) dans des sociétés où ces valeurs feraient défaut.

Alors que l'analyse « culturaliste » de la « société civile » tend à se concentrer sur les normes intériorisées par les individus (ou, d'un autre point de vue, sur la « culture politique » d'un pays donné), une approche « relationnelle » se penchera plutôt sur la structuration des réseaux associatifs et des organisations à l'extérieur des sphères du marché

et de l'État. On considérera alors que le capital social, une «ressource relationnelle distribuée de façon inégalitaire dans n'importe quelle société» (Edwards et Foley, 1998: 138; NT), est le véritable enjeu de la «société civile». Celle-ci est saisie comme un «champ», suivant le vocabulaire de Bourdieu: un domaine relativement autonome de rapports sociaux avec des règles, des objectifs et des ressources spécifiques, au sein duquel une forme particulière d'inégalité et de domination existe. Il est intéressant de noter, à cet effet, qu'un nombre grandissant d'observateurs et d'acteurs adoptent une conception «spatiale» de la «société civile». Ainsi, la «société civile» est vue comme une «arène» dans laquelle «les gens se réunissent pour débattre, s'associer et chercher à influencer l'ensemble de la société» (CIVICUS, 2006: 8; NT). Cette description est en partie cohérente avec la définition de «champ» de Bourdieu. Cependant, l'image des «gens qui se rencontrent» afin de mener un dialogue constructif occulte la réalité de la domination sociale: ce ne sont pas tous les participants qui détiennent un même capital matériel et symbolique ou qui y ont accès. Par exemple, certains groupes ou ONG sont plus riches, ont de meilleurs rapports avec le pouvoir politique ou économique, sont plus prestigieux sur le plan culturel ou, enfin, défendent une «cause» plus «sympathique», «attirante» ou «méritoire» auprès de l'opinion publique et des sources de financement. C'est pourquoi il faut examiner la manière dont les acteurs de la «société civile» participent eux-mêmes à la construction de ce que nous appellerons le *discours de la société civile*.

UNE ANALYSE DISCURSIVE

En nous inspirant des travaux de Luc Boltanski et Ève Chiapello, nous nous intéressons aux mécanismes discursifs qui articulent les contraintes systémiques aux justifications individuelles et collectives pour s'engager dans le système. Ces auteurs signalent l'existence d'un ensemble de croyances – qu'ils appellent un «esprit du capitalisme» – qui contribue à «soutenir, en les légitimant, les modes d'action et les dispositions qui sont cohérentes» avec l'ordre social (1999: 46). Cet appareil justificatif est le résultat d'un

compromis – toujours temporaire et à refaire – qui permet d'«entraîner la bonne volonté» de ceux sur qui le système repose. C'est pourquoi une réponse à la question suivante doit être fournie dans chaque contexte historique:

Comment justifier, en termes de bien commun, la participation à l'entreprise capitaliste et défendre, face aux accusations d'injustice, la façon dont elle est animée et gérée?
(Ibid.: 54)

La réponse doit nécessairement comprendre certains éléments de la critique du *statu quo*: l'égalité des chances, le désir de se connecter aux autres, la créativité sont, par exemple, des valeurs qui contrecarrent l'accusation d'égoïsme, d'aliénation, de technicisation que l'on porte généralement contre le capitalisme. Il faut noter que cette perspective considère ces aménagements discursifs non pas comme un «écran de fumée» dont le but exprès serait de brouiller la conscience des groupes désavantagés par le système, mais plutôt comme un aspect inhérent de la construction sociale de la réalité. Ceux que le système avantage se posent, eux aussi, des questions morales et politiques à l'égard de l'ordre social. Il va de soi que la légitimité de cet ordre n'est jamais parfaitement assurée – car les acteurs perçoivent toujours une distance entre la réalité et les principes invoqués –, mais elle est rarement mise en cause de manière fondamentale (sauf, bien sûr, dans le cadre des révolutions). Elle se transforme et s'adapte dans une dialectique constante avec sa critique.

C'est dans cette perspective que nous avons entrepris l'analyse du discours d'un programme de financement d'initiatives de la «société civile» mis en place il y a quelques années dans un pays de l'Amérique latine². Le financement de ce programme provient entièrement d'une fondation basée aux États-Unis et sa gestion a été confiée à une université privée de la ville capitale. À travers l'observation systématique du vocabulaire de l'organisme subventionnaire et des projets qui lui ont été soumis, nous dégagerons les axes autour desquels se cristallise le discours de la «société civile». Nous concevons le *discours de la société civile* comme l'ensemble d'énoncés publics ou institutionnels qui

s'articulent à l'idée de « société civile », parce qu'ils s'y adressent, s'en réclament ou font d'elle une référence conceptuelle, normative ou actionnelle. Notre hypothèse est la suivante : le discours de la « société civile » se déploie à l'intérieur d'un espace balisé – un jeu de langage, pour emprunter la formule de Ludwig Wittgenstein – dont les mots clefs sont l'expression à la fois d'une normalisation et d'une tension idéologique³. Par le biais d'opérations effectuées à l'aide d'une approche lexicométrique, nous tentons d'observer sur le plan empirique les traces de cette dynamique discursive⁴.

Nous avons produit trois tableaux qui permettent de saisir plusieurs tendances intéressantes. Soulignons que ces tableaux dressent un portrait extrêmement synthétique et servent de première porte d'entrée au discours. Ils nous offrent une image statique que l'on doit par la suite complexifier par d'autres analyses, tant quantitatives que qualitatives. Mais aux fins de cette brève réflexion, ils peuvent sans doute s'avérer utiles. Le *tableau 1* nous permet d'établir une comparaison entre le discours de la « société civile » et celui de deux énonciateurs publics fondamentaux : les politiciens et les éditorialistes. Il faut, en effet, identifier les éléments propres au vocabulaire de la « société civile » en le contrastant avec d'autres jeux de langage qui visent à donner du sens au vivre-ensemble. Nous avons retenu, pour cette procédure, un corpus regroupant des allocutions présidentielles – notamment celles qui « s'adressent à la nation » – et un corpus constitué d'un échantillon d'éditoriaux de trois journaux considérés comme de « classe moyenne ». Le discours présidentiel est, par définition, politique (non pas au sens de « partisan », mais en tant que parole officielle de l'État), alors que le discours journalistique – de type *mainstream* – est typiquement lié à une perspective de défense des droits des citoyens et des entreprises (se voulant une sorte de voix modérée, celle de la « majorité silencieuse », etc.). Le discours de la « société civile » est représenté, dans notre tableau, par le discours du Programme – l'ensemble d'informations, de règlements, de communiqués et de bulletins produits dans le cadre du programme de financement – et celui des Projets, soit plus de 300 propositions qui lui ont été soumises.

Tableau 1
LEXIQUES COMPARÉS : TYPES DE DISCOURS

PRÉSIDENTS ⁵	JOURNAUX ⁶	PROGRAMME ⁷	PROJETS ⁸
pays	gouvernement	projet	projet
social	pays	organisations	social
État	État	activités	santé
national	sécurité	formation	population
gouvernement	président	social	travail
politique	système	justice	développement
travail	situation	droits	communauté
développement	politique	information	enfants
peuple	national	province	activités
société	société	participation	familles
croissance	public	programme	personnes
nation	loi	travail	production
loi	entreprises	santé	formation
système	conditions	développement	vie
monde	travail	production	ressources
éducation	monde	national	situation
programme	autorités	ateliers	organisations
sécurité	vie	gestion	adolescents
économie	secteur	société civile	jeunes
qualité	international	soutien	scolaire
changement	social	participants	conditions
situation	province	agenda	province
emploi	justice	groupes	éducation
santé	personnes	communication	pauvreté
justice	population	action	participation
plan	problèmes	ville	système
provinces	éducation	qualité	qualité
international	développement	institutions	services
crise	services	politiques	actions
fiscal	droits	processus	quartier

Le *tableau 1* montre les 30 mots (pleins) les plus fréquents dans chaque corpus.

L'analyse du tableau peut s'effectuer de plusieurs façons et en fonction de divers critères. Nous allons nous centrer sur quelques éléments qui nous semblent particulièrement révélateurs. D'abord, notons la remarquable convergence du vocabulaire. Même si chaque discours possède des caractéristiques spécifiques et aborde des thèmes très différents, nous constatons que, sur les 120 termes du tableau, seulement 36 (un peu plus d'un quart) n'apparaissent qu'une seule fois. Autrement dit, le discours sur les affaires publiques tend à s'organiser autour d'un vocabulaire relativement stable⁹. Certains mots paraissent incontournables : « développement », « province », « social », « travail ». D'autres, comme « justice », « national », « politique » et « éducation », sont aussi très présents. Le discours de la « société civile » – les corpus du Programme et des Projets –

n'aborde pas certains sujets proprement politiques (« État », « gouvernement », « international », « loi », « monde », « sécurité ») et mobilise un vocabulaire typiquement volontariste : « actions », « activités », « formation », « organisation », « participation », « production », « projet ». Il est cependant possible d'observer des différences au sein du discours de la « société civile » : le corpus du Programme a recours à des termes liés à l'univers de la gestion (« agenda », « ateliers », « communication », « gestion », « groupes », « information », « institutions », « participants », « processus »), alors que celui des Projets renvoie à une réalité proche du vécu des acteurs : « adolescents », « enfants », « famille », « jeunes », « pauvreté », « quartier », « ressources ». Nous voyons déjà les traces d'un clivage au sein du discours de la « société civile ». Il va de soi que le discours de l'organisme subventionnaire aura un penchant gestionnaire, alors que celui des intervenants se rapportera surtout à la « réalité

sociale » concrète. Pourtant, certaines différences nous semblent significatives : des mots très chargés comme « justice », « droits », « institutions » et même « société civile » sont comparativement peu présents dans le vocabulaire des Projets, alors que le terme « communauté » est l'un des plus employés. Bref, le principe unificateur qui sous-tend l'idée de « société civile » semble échapper aux groupes qui s'en réclament afin d'obtenir du financement.

Le *tableau 2* est basé sur une procédure statistique qui permet de repérer les termes « distinctifs » de chacune des cinq sections du formulaire de demande que les candidats doivent remplir. Cette approche compare systématiquement les fréquences d'emploi des mots afin de détecter ceux qui sont « sur-utilisés » dans chaque partie. Cette technique nous donne une image de la façon dont les candidats répondent aux questions clefs posées par l'organisme

Tableau 2
LEXIQUES DISTINCTIFS : SECTIONS DES PROJETS

DIAGNOSTIC	OBJECTIFS	RÉSULTATS	PERTINENCE	CONTRIBUTION
population	promouvoir	ateliers	équité	permettra
situation	améliorer	atteindre	social	continuité
pauvreté	renforcer	trimestre	objectifs	apport
province	spécifiques	formation	ajuste	expérience
manque	contribuer	réussir	renforcement	futur
foyers	offrir	formés	participation	projection
habitants	former	produits	proposition	sustentabilité
données	développer des actions	durée	société civile	financement
majorité	favoriser	exécution	projets productifs	continuer
recensement	formation	activités	exercice	communauté
chômage	créer	projet	genre	activités
indigence	générer	attendus	citoyenneté	organisations
pauvres	capacités	initié	sociaux	engagement
emploi	communauté	espérons	actions	finalisé
moyenne	développement intégral	succès	action	université
taux	santé	début	organisations	ressources humaines
pays	réussir	réalisera	amélioration de l'habitat	fonds
pourcentage	espaces	production	droits	institution
mineurs	durable	participants	amélioration	installé
district	encourager	élaboration	rétenion	développement
bas	production	délais	considérons	programme
détérioration	participation active	atelier	promeut	contribuera
millions	qualité de vie	équipe	alimentation et nutrition	institutions
pénurie	général	diffusion	réponse	organisation
ville	promotion	obtention	secteurs sociaux exclus	sustentable
inférieure	insertion	connaissances	accès à la santé	développement
fleuve	diminuer	obtenir	améliorer	fonctionnement
quartier	cuisines	formées	génération et sustentabilité	institutionnel
haut	initiatives	estimé	croyons	autogestions
précaires	communautaire	fonctionnement	construction de réseaux	dépenses

subventionnaire: quel est le diagnostic (le problème auquel on vise à s'attaquer), quels sont les objectifs du projet, quels en sont les résultats attendus, quelle est la pertinence du projet et quelle sera sa contribution?

Le vocabulaire associé à chaque rubrique révèle une remarquable convergence sémantique, démontrant l'existence d'un langage spécialisé dont les règles d'usage sont précises. Les mots employés pour le diagnostic se caractérisent par un souci de quantification et par le recours à des termes fondamentalement descriptifs, l'idée de «pauvreté» étant le principal vecteur d'un message de justice sociale. Les objectifs, formulés essentiellement par le biais de verbes comme «promouvoir», «améliorer» et «renforcer», témoignent d'un volontarisme très modéré, fondé sur ce qui existe déjà plutôt que sur l'innovation. Le langage est encore plus standardisé autour d'une vision gestionnaire quand il est question de faire référence aux résultats attendus et à la contribution à effectuer. Dans la rubrique qui semble destinée à susciter un discours davantage centré sur l'idée normative de progrès social, quelques termes significatifs se démarquent: «équité», «participation», «société civile», «citoyenneté» et «droits». Par contre, on n'y voit pas d'allusion directe au «changement» ou à l'«injustice».

Enfin, le *tableau 3* nous permet de saisir les termes qui distinguent statistiquement les projets qui ont été sélectionnés pour financement par rapport à ceux qui ont été refusés. Bien qu'il faille traiter ces données avec précaution, car il est possible que d'autres facteurs contribuent à la réussite ou à l'échec d'une proposition, il n'en demeure pas moins qu'il est frappant de constater que les projets non financés sont ceux qui utilisent comparativement – significativement sur le plan statistique – plus souvent les mots «social», «citoyenneté» et «exclusion», les renvois les plus forts, dans le langage «civique», à l'enjeu de l'égalité socioéconomique.

En fait, il est possible de détecter, en lisant tous les mots de chaque colonne, une différence notable: les projets non financés ont tendance à nommer les «maux» sociaux (sida, handicap, urgence, maladie, pauvreté), ce qui n'est pas aussi manifeste dans

Tableau 3
LEXIQUES DISTINCTIFS: PROJETS FINANCÉS ET NON FINANCÉS

PROJETS FINANCÉS	PROJETS NON FINANCÉS
organisations paysannes	adolescents
terre	communauté
petits producteurs	personnes
conseil	jeunes
santé sexuelle et reproductive	travail
technologies appropriées	social
système productif	cantine
agricoles	sida
eau	institutions
unités éducatives	bénéficiaires
locaux	initiative
secteur rural	citoyenneté
production	relation
fabrication	travail
environnement	professionnel
autoconsommation	exclusion
agriculture	hôpital
tous les enfants	quartier
tâches domestiques	bibliothèque
devant l'État	collectif
colonies	appui scolaire
établissements	outils
agriculteurs	consolidation
chambre	handicap
condominium	vie
ingénieur	développement local
école	maladie
stimulation précoce	communautaire
approche de genre	urgence
déserteurs	pauvreté

le vocabulaire distinctif des projets financés. Ces quelques observations ne constituent pas une preuve flagrante de partis pris dans le processus de sélection, mais elles peuvent soulever des questions quant aux mécanismes de normalisation du discours de la «société civile».

CONCLUSION

La notion de «société civile» peut être saisie comme une figure du compromis idéologique entre le capitalisme mondialisé et sa contestation. En mettant de l'avant cette hypothèse, il va de soi que nous ne suggérons nullement que la «société civile» incarne une sorte de moyen terme entre les deux ou, encore, une formule de consensus. Au contraire, elle constitue un lieu de confrontation. Prenons l'exemple du compromis keynésien: celui-ci encadre une épreuve dont le résultat n'est pas déterminé *a*

priori. Le conflit entre le patronat et les travailleurs n'est pas en soi résolu. Au contraire, à certains égards, il est possible d'affirmer qu'il y connaît une recrudescence. Cependant, les paramètres idéologiques de l'opposition – les « dispositifs de justice » auxquels les acteurs doivent se référer – ont été relativement stabilisés (le plein emploi, le partage des risques, la croissance du marché intérieur, etc.). Cela ne veut pas dire que le sens des valeurs invoquées soit le même pour tous les acteurs. La définition de l'intérêt national, par exemple, sera l'objet d'une lutte discursive acharnée. Mais cette lutte doit renvoyer à certaines significations qui sont reconnues comme source de légitimité et point de convergence par l'ensemble des participants. Il est possible d'affirmer que la notion de « société civile » joue actuellement ce rôle. Une étude comme celle que nous proposons vise à dévoiler et à mieux comprendre les mécanismes par lesquels l'idée de « société civile » se normalise et se transforme en circulant entre le Nord et le Sud, devenant ainsi un pivot de la discursivité sociopolitique contemporaine.

La notion de « société civile » reflète de manière extrême une problématique incontournable. Cette notion apparaît sous la forme d'une négativité, en ce qu'elle est d'abord et avant tout conçue comme le contraire, l'absence ou la négation de certains éléments de l'ordre social. Elle devient donc une catégorie descriptive, un principe normatif et un vecteur d'action collective. Autrement dit, « la société civile est là », « la société civile devrait être là » et c'est au nom de la « société civile » – existante, imaginée ou désirée – que les acteurs se mobilisent. Cette « société civile » est pour certains un lieu de cohésion et de stabilité et, pour d'autres, un lieu de rupture et de changement. La « société civile » est associée à des valeurs et à des métaphores qui déterminent la manière dont la notion est instrumentalisée. Enfin, comme le démontre notre exemple du programme de financement, la notion de « société civile » a acquis une place exceptionnelle dans la régulation étatique et non étatique dans les rapports entre le Nord et le Sud. La façon même de faire la politique et de financer le développement est affectée par la prégnance de cette notion dans le langage public et expert. Bref,

peu importe si la « société civile » existe ou non, si elle existait ou non avant l'avènement du discours sur la « société civile », si elle devrait exister ou non pour promouvoir la démocratisation. L'idée de « société civile » a une puissance extraordinaire, car elle est au cœur des processus actuels de construction de la société tout court.

NOTES

1. Allocution prononcée à São Paulo (Brésil), le 14 juillet 1998. Seule la version anglaise se trouve sur Internet. En ligne : <http://www.un.org/News/Press/docs/1998/19980714.sgsm6638.html> (page consultée le 18 octobre 2010).
2. Dont nous ne révélerons pas les détails concrets afin de sauvegarder l'anonymat des participants et la confidentialité des informations.
3. Il est important de clarifier ce que nous entendons par « normalisation et tension idéologiques ». Encore ici, un exemple concret peut s'avérer utile : le fait que les débats interculturels dans nos sociétés soient de plus en plus centrés sur la notion de « droits » manifeste ce double mouvement de normalisation et de tension. D'une part, cette notion doit nécessairement être invoquée pour pouvoir s'intégrer au débat lui-même (le recours à la notion devient une condition de participation au jeu de langage) ; d'autre part, la façon spécifique de la définir et de la qualifier (« droit de... », « droit à... ») est le résultat d'un positionnement déterminé vis-à-vis des nœuds du conflit.
4. L'approche lexicométrique s'appuie sur l'analyse statistique des fréquences et de la distribution des mots (lexèmes) dans un corpus (voir Armony, 2006).
5. Le corpus des Présidents est composé des principales allocutions officielles prononcées devant le congrès entre 1999 et 2005. Il représente un total de 72 000 mots.
6. Le corpus des Journaux est composé d'un échantillon d'environ 200 éditoriaux (non signés) représentant un total d'un peu plus de 100 000 mots. Ils proviennent de trois quotidiens de centre et centre-droite dont le lectorat est majoritairement de classe moyenne (ou supérieure). L'échantillon couvre deux périodes : l'année 2000 et les années 2003-2005.
7. Le corpus du Programme est composé des pages Internet, des bulletins, du formulaire de soumission et du règlement du concours du programme de financement. Il représente un total d'environ 95 000 mots.
8. Le corpus des Projets est composé de 333 projets soumis au volet d'« action sociale » du programme de financement. Il représente un total de près d'un million de mots.
9. Les mots communs aux quatre corpus : *développement, province, social, travail*.
Les mots communs aux corpus des Présidents et des Journaux : *État, gouvernement, international, loi, monde, pays, sécurité, société*.
Les mots communs aux corpus des Présidents, des Journaux et du Programme : *justice, national, politique*.

Le mot commun aux corpus des Présidents, des Journaux et des Projets : *éducation*.

Les mots communs aux corpus du Programme et des Projets : *actions, activités, formation, organisation, participation, production, projet*.

Les mots spécifiques du corpus des Présidents : *changement, croissance, crise, économie, emploi, peuple, nation, fiscal*.

Les mots spécifiques du corpus des Journaux : *entreprises, président, problèmes, public, secteur, vie*.

Les mots spécifiques du corpus du Programme : *agenda, appui, ateliers, communication, gestion, groupes, information, institutions, participants, processus, société civile*.

Les mots spécifiques du corpus des Projets : *adolescents, communauté, enfants, famille, jeunes, pauvreté, quartier, ressources*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARMONY, V. [2006] : « L'analyse lexicométrique du discours politique : porte d'entrée pour étudier les signifiants sociaux », dans A. Corten (dir.), *Les Frontières du politique en Amérique latine. Imaginaires et émancipation*, Paris, Karthala, 117-138.

BOLTANSKI, L. et É. CHIAPELLO [1999] : *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

BOURDIEU, P. [1994] : *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.

CIVICUS. World Alliance for Citizen Participation [2006] : « Civil Society Index Preliminary Findings Paper 2003-2005 », 1-59. En ligne :

<http://www.civicus.org/new/media/ICSI%20paper.pdf> 8 (page consultée le 18 octobre 2010).

EDWARDS, B. et M. W. FOLEY [1998] : « Social Capital and Civil Society Beyond Putnam », *American Behavioral Scientist*, septembre, vol. 42, n° 2, 124-139..

GRAMSCI, A. [1975] : *Écrits politiques II. 1921-1922*, Paris, Gallimard.

GRUGEL, J. B. [2004] : « New Regionalism and Modes of Governance- Comparing US and EU Strategies in Latin America », *European Journal of International Relations*, vol. 10, n° 4, 603-626.

HARRISON, L. E. [2000] : *Underdevelopment is a State of Mind: The Latin American Case*, Madison, Madison Books.

HUNTINGTON, S. P. [1997] : *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob.

KEANE, J. [1998] : *Civil Society. Old Images, New Questions*, Stanford, Stanford University Press.

PEARCE, J. [2000] : « Development, NGOs and Civil society: The Debate and Its Future », dans D. Eade (dir.), *Development, NGOs and Civil Society*, London, Oxfam, 15-43.

ROITTER, M. [2004] : « El tercer sector como representación topográfica de sociedad civil », dans D. Mato (dir.), *Políticas de ciudadanía y sociedad civil en tiempos de globalización*, Caracas, FACES, Universidad Central de Venezuela, 17-32.

STANLEY, D. [2003] : « What Do We Know about Social Cohesion: The Research Perspective of the Federal Government's Social Cohesion Research Network », *Canadian Journal of Sociology*, vol. 28, n° 1, 5-17.

SWIFT, J. [1999] : *Civil Society in Question*, Toronto, Between the Lines.

TOCQUEVILLE, A. de [(1835) 1992] : *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard.

DU MYTHE AU CONCEPT

BARBARIE ET HISTORICITÉ DANS LES ESSAIS DE FATIMA MERNISSI

MOUNIA BENALIL

Depuis quelques années, la montée de l'islamisme et d'autres formes du ressentiment rend de plus en plus difficile la compréhension de l'Islam en tant que religion et culture. L'opacité des rapports entre l'Occident et l'Orient depuis les années 1990, ravivée par les événements de l'actualité récente, a imposé et impose, pour les intellectuels des pays musulmans, le devoir de représenter autrement le savoir sur l'islam et de « dénoncer l'amalgame que les pays non musulmans [font] entre l'islamisme terroriste et l'Islam comme religion et culture » (Taboada-Leonetti, 2004: 7). Certains écrivains tels que Yasmina Khadra ont choisi de le faire à travers la voie romanesque pour dénoncer le théâtre de la violence qui agite leur pays natal ou d'autres régions du Moyen-Orient; d'autres intellectuels tels que Fatima Mernissi ont plutôt opté pour une écriture essayistique où se mêlent l'analyse sociologique et l'enquête historique pour dresser un diagnostic de « la maladie qui habite l'islam », selon l'expression de Abdelwahabb Meddeb (2002), et proposer des remèdes.

Dans cet article, je souhaite montrer comment l'écriture féminine au Maghreb, et plus particulièrement dans les essais de la sociologue marocaine Fatima Mernissi, a su, à travers un grand programme révisionniste, aller à la source de cette « maladie » par laquelle se propagent un nombre d'idées fallacieuses sur l'Islam. « L'Islam comme composante de l'identité culturelle et de la personnalité historique maghrébine » (Bekri, 1988: 42) traverse sous différents aspects la production culturelle du Maghreb. Les essais de Mernissi dessinent en creux les enjeux des rapports Orient-Occident en problématisant le concept de barbarie dans le contexte de ce qui est communément appelé les « cultures de l'échange ». Dans la mondialisation actuelle, ces cultures spatialisent la modernité de ce concept dans sa fonction opératoire consistant à signifier les enjeux de notre époque¹.

Il est bien sûr défendable d'avancer que, à travers la féminisation du savoir historique masculin sur l'islam proposée par Mernissi, c'est d'une nouvelle décolonisation de la révolution féministe qu'il s'agit ici, une décolonisation qui vise aussi bien à restituer aux femmes une liberté du corps et de la voix qu'à défier le savoir des experts masculins de la littérature religieuse islamique. Or, au-delà du désenchantement qui habite ces tentatives de décolonisation, il y a ce que Hegel a appelé le « saut qualitatif » sur le plan de la dialectique de la pensée, un saut que nous situons ici à la lumière de cette reconstitution féminine du savoir sur l'islam et qui

s'accompagne de ce que Marc Angenot, théoricien du discours social, appelle, dans un autre contexte, la «*rupture cognitive* dans la pensée politique de gauche, [qui] intervient entre tout ce qui va, en dépit de glissements, maquillages et bricolages » (2001:85).

Ces dispositifs bricolés et branlants, poursuit Angenot, cherchent encore et toujours à réenchâter un monde opaque et intolérable sans plus avoir cependant à offrir une Réponse absolue aux fameuses questions: «D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?» (Ibid.: 63)

L'interrogation, la réorganisation, la reconstitution et l'interprétation de ce savoir sont certes des procédés de subversion, par la parole féminine, du joug de l'Histoire, de la symbolique du Patriarcat et des nouvelles affres de l'extrémisme religieux. Or, pour contrer les crispations meurtrières du «désir pur» d'identité et des malaises qui découlent de l'incompréhension et des dérapages du savoir transmis sur l'islam, il ne suffit pas de contre-représenter afin d'ouvrir le dialogue; il faut proposer un programme «historiquement crédible [...] [et] dans une logique du Sens de l'histoire» (ibid.: 89) telle que nous la vivons.

Lorsqu'on examine les essais de Fatima Mernissi, notamment *Sexe, Idéologie et Islam* (1983), *Le Harem politique* (1987), *Sultanes oubliées* (1990), *La Peur-modernité* (1992), *Le Harem et l'Occident* (2001) et *Rêves de femme. Une enfance au harem* (1996) – qui est non pas un essai, mais un récit autobiographique ponctué de réflexions à valeur sociologique –, on remarque que ceux-ci soulèvent avec une particulière acuité la question de l'historicité qui fait surgir le problème de la radicalité moderne des idéologies et la nécessité du révisionnisme du savoir transmis sur l'islam par la tradition exégétique. Ce réformisme à valeur historique et culturelle s'inscrit dans la mouvance de la *praxis* postcoloniale en ce qu'il informe et oriente son actualité politique en tant que méthode critique qui s'intéresse, comme l'a souligné Jean-Marc Moura dans *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, «aux formes de la marginalité, de l'ambiguïté, aux stratégies de refus du binaire, à toutes les formes de pastiche, de parodie et de redoublements» (1999: 149-150). La démarche de Mernissi va contre la constitution monolithique de ce savoir sur l'Islam

en tant que Grand Récit et privilégie une lecture en fragments à la recherche des exceptions qui créent et permettent des moments ou des brèches d'ouverture sémantique et de possibles relativisations dans l'entreprise interprétative du Coran et de la sunna (recueil des actes et des paroles du Prophète Mohammed), une entreprise jusqu'alors confiée aux experts masculins de la tradition islamique. On évoque la notion de Grand Récit dans le sens pluriel que lui donne Angenot, c'est-à-dire des

[...] systèmes idéologiques [...] qui se sont chargés de procurer aux modernes une explication historique totale balayant les horizons du passé, du présent et de l'avenir [...] [et] ont enserré l'obscurité du présent entre une explication globale du passé et une prédiction démontrée pour l'avenir. (2001: 61-62)

Je m'attacherai ici à montrer les méthodes et les objectifs des lectures du savoir islamique que propose Mernissi et leur pertinence dans le canevas des débats actuels sur l'islamisme. Car si la «barbarie» est à lire dans la transmission, la «civilisation» est à comprendre dans la démocratisation (féminine) de la lecture et de l'interprétation de ce savoir. C'est aussi dans ce sens que la sémiotique, posée dans les termes de Roland Barthes comme une critique sociopolitique engagée ou une «sémioclastie»², s'avère utile dans l'historicisation des processus de signification et la dénonciation des (discours) métaphysiques responsables du dévidement du sens dynamique des choses.

La démarche révisionniste de Mernissi constitue dans sa structure profonde une réponse à deux ordres de discours: islamique d'une part et occidental d'autre part sur le rôle de la femme en Islam. Ce qui est mis au premier plan, c'est un retour à l'Histoire pour comprendre certains hadiths (recueils compilés des actes et des propos du Prophète Mohammed qui forment la sunna et constituent la deuxième source de la charia après le Coran) et traditions patriarcales dans leurs dimensions scénographiques, c'est-à-dire leur rôle énonciatif dans l'espace-temps de leur apparition face à l'éthique coranique elle-même. On comprend dès lors pourquoi la question du retour à l'Histoire est sous-jacente à celle des généalogies, c'est-à-dire des sources et des origines dans la construction, la

compilation et l'interprétation imparfaite des récits de la tradition (que sont les hadiths) comparativement à la perfection achevée du Livre (le Coran).

La méthode historique permet de comprendre non seulement au sein de quel univers de sens et de référents le Coran [et par extension les Hadiths] [sont] advenu[s], mais aussi comment il[s] [sont] advenu[s]. (Benzine, 2004: 69)

Deux lignes thématiques traversent les essais de Mernissi et structurent la méthodologie de sa critique argumentative: une thématique vouée à l'analyse du portrait de la femme musulmane du point de vue de l'islam lui-même et une thématique orientée vers l'examen de ce portrait du point de vue de l'Occident. *Sexe, Idéologie et Islam*, *Le Harem politique* et *La Peur-modernité* sont des études consacrées au premier volet de cette analyse, alors que *Sultanes oubliées*, *Le Harem et l'Occident* et *Rêves de femmes* sont des écrits consacrés au deuxième volet de cette analyse. Cette division n'est pas tranchée, car les deux types d'écrits se prêtent à une lecture intertextuelle.

Sexe, Idéologie et Islam s'attaque au Code du statut personnel marocain avec une analyse pointue de «l'organisation» du contrôle de la sexualité féminine en Islam contrairement à la période préislamique, «la *Jahiliya* [où] promiscuité et laxisme étaient les caractéristiques d'une sexualité alors non contrôlée» (Mernissi, 1983: 31). Mernissi appuie ses propos sur les interprétations de l'imam Ghazali qui conçoit le pouvoir de la sexualité féminine comme destructeur. Elle confronte les positions de Freud avec les interprétations de l'imam Ghazali et dégage

[...] l'ironie dans le fait que les théories musulmane et européenne en arrivent à la même conclusion – la femme est une force destructrice vis-à-vis de l'ordre social, soit parce qu'elle est active, selon Imam Ghazali, soit parce qu'elle ne l'est pas, selon Freud. (Ibid.: 27-28)

Mernissi rattache son enquête à l'analyse des fondements économiques de l'anomie sexuelle dans le Maroc contemporain en montrant comment «la codification de la *Sharia* dans le Code moderne de la famille considère que les hommes et les femmes sont antagonistes et condamne le couple au conflit» (1983: 194). *Le Harem politique* apporte lui aussi une

argumentation complexe autour du constat d'une réalité défavorable à la discussion du statut de la femme en Islam. Rédigé bien avant la réforme de la Moudawana (code de la famille) par Mohammed VI en 2003, *Le Harem politique* enquête sur un hadith misogyne attribué au Prophète et rapporté par l'imam Bokhari: «Ne connaîtra jamais la prospérité le peuple qui confie ses affaires à une femme» (dans Mernissi, 1987: 7). En rattachant la prévalence de ce hadith à la culture marocaine, Mernissi explique les circonstances et les raisons liées à sa prononciation et discute son bien-fondé. Ensuite, elle oppose la volonté philogyne du Prophète à la misogynie du calife Omar Al-Khattab pour «lier dans un même procès invisibilisation des femmes et instauration du pouvoir khalifal» (Tahon, 1996: 69). «Toute tentative de réflexion sur le problème du statut politique [de la femme en Islam] est dévorée par le débat sur ce Hadith, omniprésent et omniscient» (Mernissi, 1987: 11).

Il est crucial de souligner que Mernissi, dans son enquête historique, s'engage sur la voie de l'islam traditionnel pour montrer son ouverture à l'*ijtihad* (ou effort d'interprétation). Dans son ouvrage intitulé *Géo-histoire de l'Islam*, Pascal Buresi explique que:

[le courant traditionaliste] est ouvert à la critique moderne en ce qui concerne les hadiths apocryphes, mais il ne rejette pas un hadith sous prétexte qu'il n'est pas conforme à la conception que les modernes ont de la causalité historique, il se fonde sur les méthodes critiques du hadith telles qu'elles ont été cultivées au cours des siècles. L'Islam traditionnel est certes le défenseur intégral de la Loi divine (sharia), telle qu'elle a été comprise et interprétée au cours des siècles, mais il accepte en même temps l'effort d'interprétation (ijtihad), en accord avec les principes juridiques traditionnels tels que qiyās (principe d'analogie), ijmā (consensus) et istislāh (recherche de la meilleure solution pour la communauté). (2005: 285)

En s'engageant dans la science du hadith pour discuter la question des droits politiques de la femme en Islam à partir de hadiths misogynes, Mernissi fait remarquer le nombre frauduleux des hadiths et constate que l'«une des raisons de l'inflation de faux Hadiths fabriqués [...] est que le monde musulman fut, dès la mort du Prophète, déchiré par les dissensions» (1987: 49). L'enquête de Mernissi revendique le droit qu'a

chaque individu de juger par lui-même la véracité d'un hadith et, ce faisant, laisse voir que l'islam, « contrairement aux [avis des] juristes, laisse une place à la liberté de conscience » (Al-Naboulsi, 2006: 38). Cette liberté de conscience, endogène à l'Islam et au Coran, est ce qui doit être exploité pour dépasser le retard accumulé, selon l'avis de plusieurs historiens, depuis le XIV^e siècle et

[...] la Reconquista espagnole qui [s'est terminée] par l'expulsion des musulmans et des juifs d'Espagne en 1492, date de la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire de l'ouverture de la route atlantique pour l'expansion de l'Europe. (Arkoun, 2005: 29)

Il est plausible d'avancer que *Sexe, Idéologie et Islam*, *Le Harem politique* et *La Peur-modernité* dessinent en creux l'idéologie d'un parcours féministe qui se réalise dans la zone d'une confrontation idéologique entre deux pôles de référence: l'islamisme, d'une part, et la politique de l'État marocain, d'autre part. Le contrepoint est à la base de la démarche révisionniste de Mernissi. Et ce qui émane du contrepoint, c'est le refus total de ce que Caroline Fourest appelle « la tentation obscurantiste » de l'intégrisme (2005). L'éthique de l'*ijtihad* argumentatif, tel que Mernissi le conçoit et le pratique, doit marquer et maintenir l'opposition de la critique et amener le savoir à servir non pas une idéologie à tendance essentialiste, mais la communauté humaine, et, en l'occurrence, celle des femmes musulmanes. « Il faut reconnaître où la lettre – le Coran et la tradition – prédispose à une lecture intégriste », écrit Meddeb.

Il faut retrouver la tradition exégétique et théologique pour déceler où cette lettre offre des voies ou des encouragements à ceux qui ne retiennent de son sens que ce qui appelle à la guerre. (2002: 9)

Les courants de contestation musulmans, confusément appelés « islamisme », « fondamentalisme », « intégrisme islamiste ou musulman » ou « islam politique », semblent s'opposer à ces formes de renégociation, car ils prônent, malgré leurs divergences, un « retour à l'application [parfois aveugle] d'une certaine norme définie comme seule véritablement musulmane » (Buresi, 2005:

281) et dans laquelle la place et le rôle de la femme musulmane restent majoritairement subalternes:

[...] la femme, avec son initiative, son autodétermination, est une composante symboliquement chargée de l'ancienne et de la nouvelle Jahiliya, celle qui s'ouvre avec l'ère moderne, explique la sociologue. (Mernissi, 1983: 88)

Mernissi suit la trajectoire de l'islam politique³ qui, dans sa version non combative, est un islam d'opposition dont le militantisme se veut démocratique. Elle s'en distingue nettement, toutefois, en ceci que son propre retour au Coran et à la Tradition, pour engager politiquement et socialement le débat sur la femme et la réforme de son statut, produit des résultats différents, et ce, du moment où elle ne milite pas pour une (ré) islamisation de la société ou de la modernité face à l'occidentalisation et la mondialisation des valeurs et de la culture, ou encore face à « l'hypermmodernisation du monde », pour emprunter l'expression de Gilles Lipovetsky (2004: 14). Le devenir de l'islam est au cœur du programme révisionniste de la sociologue, un devenir étroitement lié au statut de la femme qui « est le point nodal des rapports de l'Islam à la modernité et non pas seulement un thème périphérique relevant de débats féministes » (Taboada-Leonetti, 2004: 8). C'est ainsi que le *salafisme* (ou le retour aux sources) est à comprendre dans ses deux versions: car s'il signifie, pour certains officiels religieux, « une lecture conservatrice, passéiste de l'islam » (Boukhari, 2006: 43), il représente, pour les chercheurs progressistes en herméneutique coranique tels que Gamal Al-Banna (en Égypte) ou Mohamed Talbi (en Tunisie), une « lecture vectorielle du texte coranique mettant en relief les objectifs suprêmes de la révélation » (Benzine, 2004: 69). Gamal Al-Banna considère la charia⁴ comme « une base de travail [dont] il faut garder les lois compatibles avec notre époque et changer [...] les lois qui ne [le] sont pas » (Boukhari, 2006: 43). Dans le sillage de ces réflexions, on peut se demander si la modernité doit « s'accomplir par une sécularisation des institutions et des consciences ou par une réforme de la pensée religieuse » (Babès, 2004: 235). Ce questionnement soulève le débat conflictuel entre islam et démocratie, auquel Mernissi consacre son

essai *La Peur-modernité* pour tenter une réponse à la question des perspectives de réformes en Islam au regard de la laïcité et qui la rattache à des réflexions similaires menées par des chercheurs tels que Abdou Filali-Ansary (2003), Abderrahim Lamchichi (2001 ; 2006) et Ghaleb Bencheikh (2005).

[Si] en Occident, les normes de gouvernement sont dérivées de la Magna Carta britannique, de la Révolution française ou des principes de la Déclaration américaine d'indépendance, en islam elles s'appuient sur le Coran et sur les faits et dits (hadith) du Prophète. (Fuller, 1999 : 16)

Dans un même ordre d'idées, les penseurs modernes de l'Islam travaillent « à extraire les principes démocratiques du concept musulman de choura (consultation) – l'idée que le gouvernement doit refléter les désirs du peuple » (*ibid.*). En effet, l'islam peut répondre aux interpellations de la modernité que sont la laïcité, la démocratie et les droits de l'Homme s'il accepte de chercher, sinon de développer la laïcité à partir de son héritage propre. Si le texte coranique insiste sur une égalité fondamentale entre l'homme et la femme, il insiste aussi sur la liberté de conscience qui est le principe de base de tout raisonnement laïc. Plusieurs exemples tirés de l'analyse de Mernissi montrent comment les califes, par exemple, ont séparé le religieux du séculier⁵. Une séparation qui devint radicale avec Kemal Atatürk qui a aboli le Califat en 1924. Un autre exemple se rapporte aux guerres menées au temps des califes

[...] contre les apostats [les tribus qui étaient revenues sur leur conversion à l'Islam] [...] puisqu'elles ont été menées pour des impôts impayés, et non pour des raisons religieuses. (Al-Naboulsi, 2006 : 38)

Or, bien qu'elle reste dans les limites de la tradition islamique, Mernissi montre, parallèlement à ses arguments, que les valeurs laïques ne sont pas foncièrement anti-islamiques en ce qui a trait aux droits de la femme. La laïcité est non pas la négation de la religion, mais la neutralisation de son intervention dans l'espace public du Citoyen. L'auteure avance dans *La Peur-modernité* que :

L'humanisme laïc qui prêche la tolérance et la liberté de penser n'est pas tant une attaque contre Dieu qu'une attaque

contre les fonctionnaires de l'État et l'interdiction pour eux d'utiliser les impôts et les institutions financées par les fonds publics dans le but de faire de la publicité pour la religion, quelle qu'elle soit : il est moins destiné à priver Dieu des fonds publics qu'à empêcher l'État et ses fonctionnaires d'utiliser Dieu et de l'asservir à leurs intérêts. (1992 : 65)

Cela dit, Mernissi reste sceptique lorsqu'il s'agit de parler des valeurs dites modernes. Aussi les sources du féminisme musulman sont-elles, pour la sociologue, à repérer dans l'éthique coranique elle-même, puisque le Coran est « une arme politique » qui appuie l'égalité entre l'homme et la femme. Quant aux versets qui comportent des charges lourdes d'exclusion pour les femmes, et qui concernent le voile, la sexualité, l'héritage et la place de la volonté de la femme en Islam d'une manière générale, il faut dire que Mernissi ne s'y attache pas spécifiquement : elle ne se penche sur l'herméneutique coranique que pour noter la richesse de l'ambiguïté ou la contradiction interne de ces versets⁶, et, donc, l'ouverture continue du débat sur leur interprétation. « Le texte coranique apparaît alors comme le résultat d'une dialectique entre une parole divine et une réalité historique, humaine et culturelle » (Benzine, 2004 : 69).

C'est dans ce même ordre d'idées que se situe le livre *Sultanes oubliées*, dans lequel Mernissi traite de figures de femmes chefs d'État en Islam pour montrer comment la gestion du politique par des reines oubliées ou ignorées de l'Histoire officielle de l'islam « est associée à l'idée de liberté, mais une liberté dans le sens de souveraineté aristocratique, et non dans le sens d'une lutte contre le despotisme » (1990 : 25). La scène politique musulmane est riche de figures féminines célèbres telles que Aïcha al-Hurra, connue chez les Espagnols sous le nom de sultane Madre de Boabdil. D'autres femmes sous les premiers califats omeyyade de Damas et abbasside de Bagdad puis mongol sont citées pour leurs qualités de stratège militaire.

Mais qu'elles soient [appelées] Khatun, malika ou sultanes, écrit Mernissi, courtisanes exerçant le pouvoir dans l'ombre à partir du harem, femmes chefs d'État officielles dont le nom est frappé par les monnaies, aucune n'a jamais porté le titre de Khalife. (*Ibid.* : 35)

[Et cette] technique de gommage des détails [historiques] pertinents [sur la vie de ses reines] explique comment on se retrouve actuellement avec une mémoire musulmane uniformément misogyne, et pourquoi il faut passer au peigne fin tout découpage de l'histoire qu'on nous présente comme des vérités éternelles, et comme tradition musulmane, notamment l'association du féminin et du politique comme maléfique et porteuse de désastre. (Ibid. : 64)

Dans son étude intitulée *Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine*, Carine Bourget consacre tout un chapitre à l'œuvre d'Assia Djébar et à sa réception, et évoque particulièrement le cas de *Loin de Médine* qu'elle rapproche des essais de Mernissi. Bourget montre comment Djébar esquisse au fil de son roman des portraits de «femmes guerrières [...] qui se livrent à l'exégèse et n'hésitent pas à contredire l'interprétation masculine de certains versets ou Hadiths» (2002 : 75) au même moment où ces guerrières contestent «la vision orientaliste de l'Islam comme un vestige du Moyen Âge» (ibid. : 81). Aussi bien l'enquête historique menée par Mernissi que la démarche romanesque de Djébar visent à décroquer l'idéologie du harem dans sa version impériale, c'est-à-dire le harem de la débauche peint par les orientalistes où les femmes sont soumises, et non pas le harem des femmes savantes, au temps du Calife Haroun Al-Rachid et des contes arabo-persans ou encore le harem domestique des années 1950 à Fès où Mernissi a grandi. Ces deux représentations du harem, auxquelles Mernissi consacre son livre *Le Harem et l'Occident*, orientent la discussion sur la problématique de l'altérité, du Soi à l'Autre, et de l'«interculturalité» des échanges entre l'Orient et l'Occident. L'auteure souligne dès la page inaugurale de son livre : «J'ai peur de rater le but sacré du voyage : comprendre les étrangers que je vais rencontrer sur mon chemin» (2001 : 7).

En puisant ses arguments dans la tradition musulmane, Mernissi rompt, d'une certaine manière, avec le féminisme occidental qu'elle ne considère pas comme le marqueur historique du féminisme arabo-musulman. Dans *Rêves de femmes*, elle insiste sur l'idée :

[que] la libération des femmes n'est pas une idée importée de Paris ou New York, mais bien une idée endogène à la

dynamique arabe et musulmane, et qui a mûri au sein des grands centres de la pensée musulmane comme les universités al-Azhar (Égypte), Zitouna (Tunis) et Quaraouiyine (Maroc). (1996 : 236)

Dans un chapitre du même livre, intitulé «Les féministes égyptiennes visitent la terrasse», elle relate le théâtre imaginaire de ses tantes Chama et Habiba où plusieurs héroïnes de la culture arabo-musulmane sont mises en scène et nourrissent les aspirations des femmes marocaines. Or, si «la femme habitant l'imaginaire masculin oriental est "dangereuse" et "subversive"» (Kilani, 2004 : 108), étant souvent représentée «comme le facteur principal de la fitna – de la division et de la dissension – au sein de la Communauté des croyants» (ibid. : 109), sinon comme «victime [...] des rituels de rééquilibres», selon la fameuse formulation de Zakya Daoud (2000 : 68), il faut dire que la femme occidentale n'échappe pas à cette instrumentalisation de la femme à des fins idéologiques. À ce titre, explique Bourget,

Mernissi porte un regard très lucide sur l'Occident et sur des formes d'oppression de la femme qui finissent par passer inaperçues. Elle établit un parallèle entre l'exploitation du corps féminin en Islam (par le voile et la réclusion) et en Occident (par l'exploitation de sa nudité à des fins commerciales). (2002 : 49)

Un recadrage de la question féministe selon deux points de vue et un déplacement constant de perspectives sont donc inévitables dans toute approche de la situation de la femme en regard de l'islam, et ce, d'autant plus que la vision totalitaire de l'islam politique consolide l'idée de l'enfermement de la femme et de sa manipulation symbolique.

Dans «Le mythe aujourd'hui», Barthes a distingué entre deux types de langage : «le langage objet qui parle les choses, [...] [et] le méta-langage, qui parle des choses» (1957 : 231). Cette différenciation l'amène à poser le mythe comme un métalangage où l'Histoire se transforme en nature, la fonction idéologique du mythe étant de désinvestir toute parole sur le monde et sur autrui de sa substance réelle, politique ou historique. Chez Mernissi, la révision métahistorique

des hadiths, des documents officiels sur le rôle politique occulté de la femme en Islam ainsi que des écrits qui forment dans leur ensemble ce qu'elle appelle le « harem des Occidentaux » (2001 : 20) s'oppose à tout métalangage où l'histoire de la femme en Islam risquerait justement de se transformer en nature, sans opacité aucune. La féminisation de ce nouveau savoir est une forme de subversion ou de détronement du savoir doxique où se reflètent les limites de la représentation historique de la femme en Islam. Rappelons avec Angenot que :

[les] croyances doxiques ont une tendance à l'inertie. [...] En ce sens, tout ce que présuppose l'individu doxique est formé de préjugés. Toutes ses notions sont des prénotions [...], ses schémas sont des préconstruits [...], ils sont des cadres fixes qui encadrent le nouveau avec des opérations mentales familières. [...] On lui oppose une raison active, non précontrainte, libre de ses démarches et libre de s'éloigner des sentiers battus (c'est ce que dit le préfixe para – dans paradoxe, à côté de).

(2008 : 422-423)

Si l'Histoire produit ainsi son antithèse qui est le mythe, la réécriture de cette Histoire suppose la production d'un « type de discours qui [ferait] à l'intérieur de lui-même l'épreuve de l'altérité » (Mari, 1984 : 109). Le titre du livre incontournable de Jean-François Mattéi, *La Barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*, résume bien cette constatation dans la mesure où Mernissi, dans son entreprise révisionniste, travaille elle aussi à dégager la « barbarie intérieure » qui ronge l'islam avec ses deux « constantes » qui reviennent d'une manière quasi stéréotypique dans les discours, à savoir la « soumission de la femme [et] [l']amalgame entre la religion et l'État » (Gozlan, 2002 : 105) et « la barbarie extérieure », qui émane de l'hégémonie culturelle de l'Occident et de l'histoire du colonialisme étant donné, comme l'explique Bourget, que « la situation de la femme fut brandie comme preuve de l'infériorité des pays musulmans par l'Occident afin de justifier leur colonisation » (2002 : 40). La relecture historique de l'héritage musulman, animée par le désir de provoquer des changements dans la condition de la femme au Maroc, se manifeste dans la façon qu'a Mernissi de déjouer ou de délocaliser les instances du

politique ou du pouvoir (le triptyque état/patriarcat/religion) à travers un *ijtihad* traversé par l'écriture du corps, de la voix, de la mémoire surtout et de la subversion des binarités limitrophes qui vont contre la fabrique polyphonique du sens.

De l'amnésie comme mémoire, du passé comme déformation des possibilités du présent. [...] Étrange destinée que celle de cette mémoire musulmane que beaucoup interpellent pour censurer et punir. (Mernissi, 1987 : 245)

La démarche de Mernissi est moderniste car, en se réalisant dans la logique de l'*ijtihad* argumentatif et du rêve du renouveau sociopolitique du Maroc et de la condition de ses femmes, elle lance un défi d'opposition, sinon de discussion ouverte avec ce que le théoricien du dialogisme Mikhaïl Bakhtine désigne par le « donné et le créé dans l'énoncé verbal » (1984 : 329). Le *donné* se situe ici sur le plan des textes de loi islamiques et de leur interprétation par les experts masculins de la science religieuse, alors que le *créé* réside sur le plan de la métahistoire ou de l'*ijtihad* métahistorique tel que pratiqué par Mernissi. La « transfiguration », selon Bakhtine, du *donné* en *créé* fait réfléchir sur la fonction transitive de l'écriture, sur les mécanismes de passage d'une discipline à l'autre, d'une esthétique à l'autre dans la quête d'une forme d'écriture capable de rendre compte du rapport du texte à l'historicité : « l'objet "islam" exige chaque fois une construction analytique en fonction du contexte et des intentions des acteurs sociaux » (Kilani, 2004 : 103). Au milieu des malentendus et des mésententes entre traditionalistes et progressistes, les essais de Mernissi cherchent, à leur manière, à dissocier la bêtise du bon sens et à déconstruire le discours doxique du « fait islamique » qui fait et veut faire de l'islam l'ennemi des catégories les plus belles et les plus humaines de la pensée, à savoir la science, l'Histoire, la raison et l'amour.

La modernité, explique Angenot, peut être vue comme un apprentissage, toujours inachevé parce que se heurtant toujours à des résistances fantasmatisques nouvelles, du désenchantement. (2001 : 92)

Ce qui désenchante Mernissi, c'est le ressentiment sous toutes ses formes et les discours des producteurs

ou « idéologue[s] du ressentiment » (*ibid.* : 144) qui cherchent « à refétichiser la tradition, la morale, la nation, le groupe, la famille » (*ibid.* : 143) par voie de replis contraires au progrès et aux exigences des aspirations démocratiques.

Qu'on ait, au cours des siècles, assisté à la liquidation du croyant-qui-critique-et-qui-juge et à son remplacement par un musulman-muselé-censuré-obéissant-et-reconnaissant en plus, n'enlève rien à cette dimension fondamentale de la science religieuse, [son ancrage nécessaire dans le vécu des hommes et son ouverture primordiale au débat]. (Mernissi, 1987 : 49)

Dans cette perspective, on peut dire que Fatima Mernissi est une « enfant » parmi « les enfants de Rifaa », par allusion au livre phare de Guy Sorman, *Les Enfants de Rifaa*, et au réformateur égyptien du XIX^e siècle, Rifaa el-Tahtawi. Les successeurs de Rifaa sont ces progressistes musulmans qui, du Maroc au Bangladesh, en passant par l'Indonésie, l'Égypte, la Turquie, l'Arabie saoudite et l'Iran, militent pour sauver l'intégrité de l'islam de l'islamisme radical ou des idéologies totalitaires des gouvernements qui le pratiquent ou des « fous d'Allah » qui le propagent.

NOTES

1. Par « signifier », j'entends « rendre compte des structures de signification aptes à mettre en discours et à rationaliser sémiotiquement l'interprétation des phénomènes de notre histoire contemporaine ».

2. Barthes précise dans une version rééditée de *Mythologies* : « pas de dénonciation sans son instrument d'analyse fine, pas de sémiologie qui finalement ne s'assume comme une *sémioclastie* » (1970 : 7).

3. On se réfère ici à la définition donnée par Pascal Buresi dans *Géo-histoire de l'Islam*. « D'une certaine manière, explique l'auteur, parce qu'il est tout entier consacré au changement et à la réforme et qu'il accorde une grande importance à l'organisation de la société, l'"islam politique" est "moderne" [...]. Il est ainsi surtout un fait de société qui s'inscrit dans deux continuités : celle de la réforme, avec un accent mis sur les mœurs et sur le puritanisme, et celle de l'anti-colonialisme, qui se confond souvent avec un anti-occidentalisme, surtout après 2003 et les deux guerres du Golfe » (2005 : 287-288).

4. « La totalité des commandements de Dieu, tels qu'ils sont énoncés dans le Coran et les Traditions, selon les principes analytiques des quatre écoles juridiques orthodoxes » (Thoraval, 2001 : 68).

5. Le Maroc, qui est « l'expression vivante d'un mode de gouvernement islamique, aux antipodes de la laïcité occidentale » (Gozlan, 2002 : 150) en raison notamment du caractère religieux de la légitimité monarchique, est un cas intéressant de paradoxes où l'évolution laïque se fait à l'intérieur des codes et des lois qui régissent le gouvernement. En témoigne la réforme de la Moudawwana qui s'inscrit dans « le processus de transition démocratique entamé depuis l'accession au trône [de Mohammed VI] [et dont le but est d']ancrer davantage le Maroc dans la modernité » (Lamchichi, 2006 : 168), et ce, malgré la « menace intégriste et la majorité conservatrice qui y voit une atteinte aux fondements islamiques de la société marocaine » (*ibid.* : 162). En plus, l'islam marocain n'est pas l'islam saoudien qui n'est pas l'islam turc ou l'islam algérien. Et cette seule différence suffit à rappeler le rôle du contexte et de la culture dans la pratique politique et éducative en contexte islamique.

6. Pour un repérage de ces versets, voir Jean-Paul Roux (2006) et sur l'ambiguïté sémantique dans le Coran, voir Olfa Youssef (2007).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AL-NABOULSI, S. [2006]: « Pour une laïcité musulmane », *Courrier international*, n°809, du 4 au 10 mai, 38.
- ANGENOT, M. [2001]: *D'où venons-nous? Où allons-nous? La décomposition de l'idée de progrès*, Montréal, Éd. Trait d'union;
- [2008]: *Dialogues de sourds: doxa, idéologies, coupures argumentatives. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits.
- ARKOUN, M. [2005]: *Humanisme et Islam. Combats et propositions*, Paris, Vrin.
- BABÈS, L. [2004]: « Féminisme, islamisme, modernité », dans I. Taboada-Leonetti, 235-246.
- BAKHTINE, M. [1984]: *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BARTHES, R. [1957]: « Le mythe aujourd'hui », *Mythologies*, Paris, Seuil, 191-247;
- [1970]: *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BEKRI, T. [1988]: « Islam, tradition et modernité dans la littérature maghrébine de langue française », *Notre librairie*, n°95, 41-46.
- BENCHEIKH, G. [2005]: *La Laïcité au regard du Coran*, Paris, Presses de la Renaissance.
- BENZINE, R. [2004]: « Le Coran entre transcendance et histoire », *Le Nouvel Observateur* (hors série: « Les nouveaux penseurs de l'islam »), avril-mai, 68.
- BOUKHARI, K. [2006]: « L'homme compte plus que le texte sacré », *Courrier international*, n° 809, 4 au 10 mai, 43.
- BOURGET, C. [2002]: *Coran et tradition islamique dans la littérature maghrébine*, Paris, Karthala.
- BURESI, P. [2005]: *Géo-histoire de l'Islam*, Paris, Éd. Belin.
- DAOUD, Z. [2000]: « L'implication des femmes dans le politique au Maghreb », dans C. Lochon, V. Bodin et J.-P. Doumengue (dir.), *Femmes et Islam. Actes du colloque « Rôle et statut des femmes dans les sociétés contemporaines de tradition musulmane »* (Paris, 15-16 décembre 1999), Paris, Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie moderne, 64-78.
- FILALI-ANSARY, A. [2003]: *Réformer l'islam? Une introduction aux débats contemporains*, Paris, Éd. La Découverte.
- FOUREST, C. [2005]: *La Tentation obscurantiste*, Paris, Grasset.
- FULLER, G. [1999]: « De puissantes forces modernisatrices », *Le Monde diplomatique*, septembre, 16-17. En ligne: <http://www.monde-diplomatique.fr/1999/09/FULLER/12435> (page consultée le 26 octobre 2010).
- GOZLAN, M. [2002]: *Pour comprendre l'intégrisme islamiste*, Paris, Albin Michel.
- KILANI, M. [2004]: « Femmes, religion et islam. De quelques constructions hégémoniques », dans I. Taboada-Leonetti, 95-110.
- LAMCHICHI, A. [2001]: *Géopolitique de l'islamisme*, Paris, L'Harmattan;
- [2006]: *Femmes et Islam. L'impératif universel d'égalité*, Paris, L'Harmattan.
- LIPOVETSKY, G. et J. SERROY (2004): *La Culture-monde*, Paris, Odile Jacob.
- MARI, P. [1984]: « Du roman au carnaval: le corps introuvable », *Esprit*, vol. 8, n°7-8, 104-114.
- MATTÉI, J.-F. [1999]: *La Barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*, Paris, PUF.
- MEDDEB, A. [2002]: *La Maladie de l'islam*, Paris, Seuil.
- MERNISSI, F. [1983]: *Sexe, Idéologie et Islam*, Paris, Éd. Tierce;
- [1987]: *Le Harem politique. Le Prophète et les femmes*, Paris, Albin Michel;
- [1990]: *Sultanes oubliées. Femmes chefs d'État en Islam*, Paris, Albin Michel;
- [1992]: *La Peur-modernité. Islam et démocratie*, Paris, Albin Michel;
- [1996]: *Rêves de femmes. Une enfance au harem*, Paris, Albin Michel;
- [2001]: *Le Harem et l'Occident*, Paris, Albin Michel.
- MOURA, J.-M. [1999]: *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.
- ROUX, J.-P. [2006]: *Les Ordres d'Allah, Sur l'homme, la société, la famille, la femme et les rapports avec les autres*, Paris, Desclée de Brouwer.
- SORMAN, G. [2003]: *Les Enfants de Rifaa. Musulmans et modernes*, Paris, Fayard.
- TABOADA-LEONETTI, I. (dir.) [2004]: *Les Femmes et l'Islam. Entre modernité et intégrisme*, Paris, L'Harmattan.
- TAHON, M.-B. [1996]: « Les femmes et le religieux chez Fatima Mernissi », dans Y. Bénayoun-Szmidt, H. Bouraoui et N. Rédouane (dir.), *La traversée du français dans les signes littéraires marocains. Actes du colloque international de l'Université York (Toronto, Canada), 20-23 avril 1994*, Toronto, Éd. La Source, 65-75.
- THOROVAL, Y. [(1995) 2001]: *Dictionnaire de civilisation musulmane*, Paris, Larousse/Bordas.
- YOUSSEF, O. [2007]: *Le Coran au risque de la psychanalyse*, Paris, Albin Michel.

CHANGEMENT DE PARADIGME, BIAIS DISCIPLINAIRE ET VIRAGE IDÉOLOGIQUE POSTMODERNITÉ, POSTCOLONIALISME ET GLOBALISATION

CAROLINA FERRER

*Désormais, il voyait en Globalia un ennemi, une construction humaine
retournée contre les hommes, un édifice fondé sur la liberté mais qui
écrasait toute liberté, un monstre politique à détruire.*

(Rufin, 2005: 377)

Même si cela n'est pas totalement évident, le XXI^e siècle a démarré sous la marque de la *globalisation*¹ et non pas sous celle de la postmodernité. Depuis la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'Union soviétique, nous vivons sous l'égide du libre marché, et ce, aux quatre coins de la planète. Dans cette étude, nous nous attardons sur l'évolution de ces deux concepts et sur celle du concept de postcolonialisme qui s'articule obligatoirement à ceux-ci. Essentiellement, notre analyse se fonde sur l'observation d'indicateurs bibliométriques obtenus à partir de deux bases de données afin de comparer cette transformation conceptuelle dans les sciences humaines et sociales (SHS) et dans les études littéraires. Les bases de données explorées sont ISI² *Web of Knowledge* et *Modern Language Association International Bibliography*.

En suivant une perspective qualitative, nous analyserons, dans un premier temps, la triade postmoderne/postmodernisme/postmodernité et son articulation avec le postcolonialisme et la globalisation. Dans un deuxième temps, nous examinerons l'évolution chronologique des indicateurs bibliométriques de ces concepts. Enfin, nous observerons le comportement de ces données par champ disciplinaire – perspective qui nous permettra d'explorer les aspects paradigmatiques et idéologiques de ces transformations.

DÉFINITIONS CONCEPTUELLES

Alors que nous sommes loin d'atteindre un consensus sur les définitions des termes *postmodernisme*, *postmodernité* et *postmoderne*, plusieurs auteurs signalent qu'ils renvoient à une période qui touche à sa fin. En particulier, dans l'épilogue de l'édition de 2002 de *The Politics of Postmodernism*, Linda Hutcheon déclare haut et fort: «le postmodernisme est fini, passé... Disons simplement que le postmodernisme est mort» (2002: 166. *Notre traduction: NT*)³. En 2003, Ihab Hassan, parlant lui aussi de la fin de ce mouvement culturel, affirme: «Que signifiait à l'origine le postmodernisme? Je ne

suis pas du tout sûr, car j'en sais moins maintenant qu'il y a une trentaine d'années» (2003 : 3 ; NT)⁴.

En essayant d'identifier les principales figures du postmodernisme, Hans Bertens et Joseph Natoli considèrent que ces problèmes de définition découlent, fondamentalement, de la multiplicité de champs de référence qui s'y croisent. Afin de mieux comprendre ce phénomène, les auteurs mettent en lumière l'existence de trois paliers.

Au niveau le plus concret et pragmatique, le mot postmodernisme désigne un ensemble de pratiques littéraires et artistiques qui émergent dans les années 1950, qui se développent dans les années 1960 et qui dominent divers champs artistiques au cours des années 1970 (jusqu'au moins au début des années 1980). (2002 : xii ; NT)⁵

Le deuxième palier, beaucoup plus abstrait que le précédent, implique un changement d'ordre, voire une rupture épistémologique par rapport au réalisme cartésien et au projet des Lumières. D'après Bertens et Natoli,

[d]ans sa querelle avec l'autodétermination, avec tout ce qui se présente comme objectif, transcendant et universel, ce postmodernisme met l'accent sur l'alter-détermination, le désir, la contingence, le changement, la différence et l'absence (de soi et de signification). (Ibid. ; NT)⁶

Le dernier palier est atteint vers le tournant du siècle, marque le passage du postmodernisme à la postmodernité et, selon les auteurs,

[...] cherche à décrire une nouvelle construction socioculturelle ou une nouvelle distribution économique qui, selon plusieurs théoriciens, serait parvenue, au moins en Occident, à remplacer la modernité. (Ibid. ; NT)⁷

Du point de vue chronologique, Nico Wilterdink propose, dans «The Sociogenesis of Postmodernism», de mesurer l'étendue du postmodernisme selon le nombre de livres et d'articles qui contiennent «postmodern/postmodernism/postmodernity» dans leur titre. Il établit que

[l]e postmodernisme n'est pas mort, cependant il existe depuis assez longtemps pour être admis comme un phénomène historique : un mouvement culturel, apparu dans les années 1960, qui s'est développé pendant les années 1970, est devenu

très à la mode dans les années 1980, pour se faire routinier et conventionnel au cours des années 1990. (2002 : 190 ; NT)⁸

Par ailleurs, il s'agit d'une notion qui entre en tension avec plusieurs autres termes. Nous retiendrons, en particulier, son articulation avec le postcolonialisme et la globalisation. Encore une fois, nombreux sont les auteurs qui essaient de définir ces concepts. Ainsi, en 1991, K. Anthony Appiah coiffe son texte d'une question : «Le post de postmodernisme correspond-il au post de postcolonial ?» (336 ; NT)⁹. Dès 1994, Arif Dirlik affirme de son côté que le terme postcolonialisme comprend plusieurs acceptions qu'il est nécessaire de différencier. Selon lui, il peut être considéré :

(a) comme description littérale des conditions de vie dans les anciennes colonies, dans ce cas il s'agit d'un terme qui a des référents concrets, tels que les sociétés postcoloniales ou les intellectuels postcoloniaux; (b) comme description de ce qui est devenu une condition globale après l'époque coloniale, auquel cas l'usage renvoie à une notion un peu plus abstraite et moins concrète, dont l'ambiguïté est comparable à celle du terme, plus ancien, de tiers-monde que, supposément, il remplace; et (c) comme description du discours sur les conditions susnommées, discours inspiré par les orientations épistémologiques et psychiques qu'elles produisent.

(1994 : 332 ; NT)¹⁰

Outre la complexité que renferme ce concept à cause de cette polysémie, Dirlik signale aussi comment ce dernier entretient de multiples relations avec la postmodernité et la globalisation, ou, pour emprunter son expression, avec le «capitalisme global». En particulier, il identifie son articulation au

[...] type de modernité pertinent à une situation postmoderne, postsocialiste et post-tiers-monde [et] la place des frontières et des limites dans un monde où les fonds, la production et les différents groupes sont en mouvement perpétuel.

(Ibid., 355 ; NT)¹¹

Encore une fois, il s'agit de définitions qui ne sont pas tout à fait arrêtées, voire qui sont en plein processus d'ajustement. Par ailleurs, plus de dix ans plus tard, Dirlik continue d'explorer les relations qu'entretiennent ces concepts entre eux ainsi que par

rapport au dernier bastion qui les contestait en bloc, le marxisme.

Du point de vue anthropologique, l'entrée du capitalisme dans cette nouvelle phase est aussi soulignée par Ted C. Lewellen :

[...] la phase actuelle de globalisation comprend un mélange de facteurs distincts, mais interdépendants: le postfordisme, les innovations technologiques – en particulier celles liées aux secteurs de la communication et du voyage –, l'idéologie économique libérale, la crise de la dette et le pouvoir que cela donne à la Banque mondiale et au FMI d'imposer des ajustements structurels aux pays du tiers-monde, et l'effondrement de l'Union soviétique, qui effaça pratiquement toute forme de résistance au capitalisme. (2002 : 29; NT)¹²

Comme nous pouvons le constater, tous ces termes traversent très souvent la frontière qui sépare la théorie de l'idéologie – aspect sur lequel nous reviendrons. Afin de mieux comprendre les différentes séquences chronologiques de ces concepts et leurs significations, nous avons exploré les bases de données.

INDICATEURS BIBLIOMÉTRIQUES

Dans le but de mettre en lumière les modalités de circulation de ces concepts dans les sciences sociales, les sciences humaines et les arts, nous avons interrogé deux bases de données bibliographiques : *MLA International Bibliography* et *ISI Web of Knowledge*. En prenant appui sur la technique des mots-clés, nous avons obtenu des indicateurs bibliométriques. Nous avons sélectionné les publications qui correspondent, d'une part, aux descripteurs des publications dans *MLA* et, d'autre part, aux titres des publications dans *ISI*, en utilisant les troncaturs postmodern (postmodern*, posmodern*, post-modern* et pos-modern*), postcolonial (postcolonial*, poscolonial*, post-colonial* et pos-colonial*) et, pour le troisième concept, globali*, mundial* et mondiali*. Dans les deux échantillons, afin d'éviter des années incomplètes, nous avons considéré 2007 comme la dernière année.

Étant donné qu'il existe des différences significatives entre les architectures de ces banques bibliographiques, nous signalerons qu'il est méthodologiquement impossible de consolider les

résultats obtenus de ces deux bases de données. En particulier, le type de documents répertorié n'est pas le même. Les données de *MLA* contiennent des articles, des livres, des chapitres de livres et des thèses. Les références contenues dans *ISI* sont considérablement plus complètes, ce qui nous a permis l'élaboration de plusieurs indicateurs en n'utilisant que les articles, les notes et les « reviews », c'est-à-dire les publications du plus haut niveau scientifique. Par ailleurs, nous avons aussi classé les données d'*ISI* par champ disciplinaire et par discipline.

Dans le *tableau 1*, nous présentons le résumé du nombre de publications dans *MLA* par concept ainsi que leurs chevauchements. L'échantillon du postmodernisme est celui qui comporte le volume le plus élevé, suivi de celui du postcolonialisme, pour terminer avec la globalisation. Cependant, avec le temps, cette importance relative pourrait changer, car ces deux derniers concepts surgissent plusieurs années après le premier et, plus particulièrement, la globalisation montre un important taux de croissance. Par ailleurs, il n'y a que trois publications qui portent sur les trois concepts en même temps : Herlinghaus (2000), Liu (2006), Toro (2006).

Le *tableau 2* correspond aux données obtenues dans *ISI*. Dans cette base, nous observons que le nombre de publications sur la globalisation a presque atteint, déjà, celui sur le postmodernisme. Nous avons repéré un seul document qui porte sur les trois

Tableau 1
PostMod* – PostCol* – Global*
MLA 1962-2007

	PostMod*	PostCol*	Global*
PostMod*	8 476		
PostCol*	203	5 795	
Global*	64	160	2 402

Tableau 2
PostMod* – PostCol* – Global*
ISI 1962-2007

	PostMod*	PostCol*	Global*
PostMod*	3 997		
PostCol*	41	1 184	
Global*	17	22	3 555

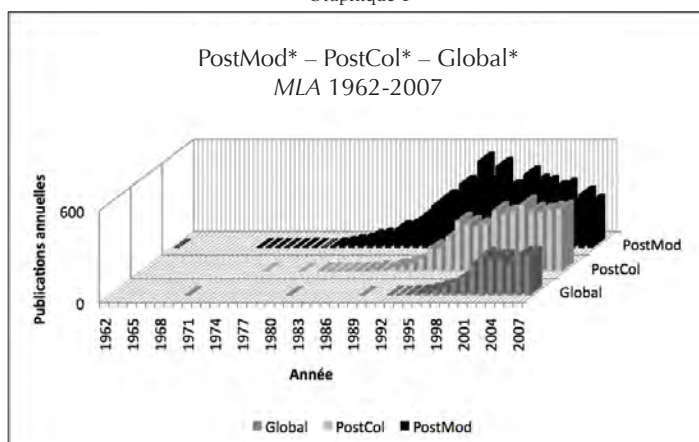
concepts: il s'agit d'un article de Dirlik (2007). Dans les deux bases de données, nous constatons qu'il existe des relations entre les trois concepts: premièrement, entre le postmodernisme et le postcolonialisme; deuxièmement entre le postcolonialisme et la globalisation et, enfin, entre le postmodernisme et la globalisation¹³.

Du point de vue chronologique, malgré les différences architecturales des bases électroniques, les deux échantillons confirment le déclin du concept de *postmodernisme*. En effet, les indicateurs obtenus de *MLA* (graphique 1) et de *ISI* (graphique 2) montrent une importante croissance à partir du milieu des années 1980 jusqu'au milieu des années 1990, date à partir de laquelle, tout en dessinant un profil en dents de scie, le nombre de publications annuelles diminue.

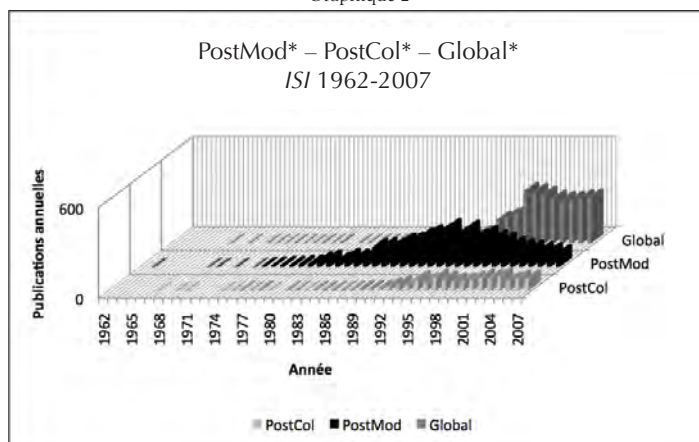
Les données du concept de *postcolonialisme* (graphique 1), quant à elles, indiquent une croissance plus tardive, vers la fin des années 1980, et un pourcentage de publications plus faible que le postmodernisme. Malgré le sommet atteint en 2003 par cette série dans *MLA*, nous ne pouvons pas encore affirmer que le nombre de publications diminue définitivement, puisque, en 2006 et 2007, il recommence à augmenter. Dans le cas de l'échantillon *ISI*, nous observons un volume plus faible, un démarrage légèrement plus tardif et, ici encore, le même profil en dents de scie (graphique 2).

En ce qui concerne le concept de *globalisation*, les indicateurs d'*ISI* (graphique 1) montrent une croissance significative à partir de la fin des années 1990, suivie d'une légère diminution entre 2001 et 2004, pour remonter à partir de 2005. Il faut

Graphique 1



Graphique 2



souligner le nombre élevé de publications que cette catégorie a atteint en très peu de temps. Cette même variable, dans l'échantillon *MLA* (*graphique 1*), montre une importance relative beaucoup moins significative par rapport au postmodernisme et au postcolonialisme. Dans ce cas, les deux dernières années indiquent clairement une croissance par rapport à 2005.

En observant comparativement les trois séries (*graphiques 1 et 2*), nous apprécions que la chronologie et l'importance relative des concepts varient passablement selon la base de données examinée. En particulier, la tendance de la globalisation démarre plus tard et est considérablement moins significative dans *MLA* que dans *ISI*. Cependant, cette situation pourrait très bien s'expliquer par la composition disciplinaire des bases de données. En effet, les références contenues dans *MLA* correspondent essentiellement à des publications en études littéraires, alors que la banque *ISI* comporte des documents de nombreuses disciplines. Dans ce sens, cette dernière base nous permettra d'observer la composition des données par champ disciplinaire et par discipline.

CLASSEMENT DISCIPLINAIRE

Afin de mieux comprendre le changement conceptuel observé, nous avons entrepris l'exploration des données par discipline. Ainsi avons-nous classé les publications des trois séries en provenance d'*ISI*. Bien que les données obtenues de cet échantillon contiennent une variable qui correspond à la discipline, plusieurs disciplines y sont très souvent enregistrées. Afin d'homogénéiser le classement des publications, nous avons utilisé le classement du *CHI*¹⁴. Ce document est un résumé des champs disciplinaires¹⁵ et des disciplines des sciences humaines et sociales selon lesquels sont classés les périodiques répertoriés dans *ISI*.

Du point de vue des champs disciplinaires (*tableau 3*), nous constatons que les données du postmodernisme et du postcolonialisme sont extrêmement importantes dans les sciences humaines, tandis que celles de la globalisation sont fortement dominantes dans les sciences sociales. En effet, les sciences humaines concentrent 55 %

Tableau 3
Classement par champ disciplinaire
ISI 1962-2007

Champ disciplinaire	PostMod*	PostCol*	Global*
Sciences exactes*	1 %	0 %	1 %
Psychologie	4 %	0 %	1 %
Sciences sociales	17 %	28 %	61 %
Champs professionnels	9 %	5 %	16 %
Sciences de la santé	1 %	1 %	2 %
Sciences humaines	55 %	60 %	16 %
Arts*	12 %	5 %	2 %
Total	100 %	100 %	100 %

Nous avons rajouté les champs disciplinaires indiqués par un astérisque à la liste originale de *CHI* (2003 ; NT).

des publications sur le postmodernisme et 60 % sur le postcolonialisme, alors qu'on retrouve 61 % des publications sur la globalisation dans les sciences sociales. La classification des données par discipline nous permet d'établir un portrait beaucoup plus précis des biais disciplinaires. Les études littéraires concentrent 32 % des publications sur le postmodernisme et 47 % des publications sur le postcolonialisme (voir le *tableau 4* à la page suivante). Par contre, dans le cas de la globalisation, les études littéraires se placent au sixième rang avec seulement 6 % des publications, *ex æquo* avec la sociologie, et loin derrière les sciences économiques (10 %), les sciences politiques (9 %), la géographie (8 %), les relations internationales (8 %), la gestion des affaires (8 %) et les études urbaines (7 %).

Vu de la sorte, ce phénomène pourrait correspondre non seulement à une substitution conceptuelle, processus assez complexe en soi, mais aussi à un changement dans la cartographie disciplinaire. Ainsi, le changement de concepts entraîne une diminution de l'importance relative de la littérature et des autres sciences humaines par rapport aux sciences sociales, particulièrement devant l'essor des sciences politiques et économiques.

CHANGEMENT DE PARADIGME ET VIRAGE IDÉOLOGIQUE

Le constat de ces grandes variations dans le nombre de publications qui portent sur ces concepts

Tableau 4
Classement par discipline
ISI 1962-2007

Discipline	PostMod*	PostCol*	Global*
Psychologie	4 %	0 %	1 %
Anthropologie et archéologie	1 %	5 %	3 %
Études régionales	1 %	5 %	5 %
Criminologie	0 %	0 %	0 %
Démographie	0 %	0 %	0 %
Sciences économiques	1 %	1 %	10 %
Sciences sociales – général	2 %	1 %	2 %
Géographie	2 %	4 %	7 %
Relations internationales	0 %	2 %	8 %
Sciences sociales – autres	1 %	3 %	2 %
Études urbaines et planification	1 %	3 %	7 %
Sciences politiques et administration publique	3 %	1 %	9 %
Études des sciences	1 %	1 %	0 %
Sociologie	4 %	2 %	6 %
Communication	1 %	1 %	2 %
Sciences de l'éducation	3 %	3 %	4 %
Bibliothéconomie et sciences de l'information	1 %	0 %	0 %
Droit	1 %	1 %	2 %
Gestion des affaires	2 %	0 %	8 %
Travail social	1 %	0 %	1 %
Gérontologie	0 %	0 %	0 %
Politiques et services de la santé	0 %	0 %	1 %
Sciences infirmières	1 %	0 %	0 %
Santé publique	0 %	0 %	1 %
Réadaptation	0 %	0 %	0 %
Études sociales de la médecine	0 %	0 %	0 %
Histoire	2 %	3 %	2 %
Linguistique	0 %	1 %	0 %
Études littéraires*	32 %	47 %	6 %
Sciences humaines - autres*	8 %	7 %	3 %
Philosophie	8 %	1 %	2 %
Études de la religion*	5 %	2 %	1 %
Architecture*	3 %	0 %	0 %
Design*	0 %	0 %	0 %
Drame et théâtre*	2 %	2 %	1 %
Études cinématographiques, télévision, radio*	2 %	1 %	0 %
Autres arts*	0 %	0 %	0 %
Musique*	1 %	0 %	0 %
Opéra, ballet, danse*	1 %	0 %	0 %
Arts visuels*	2 %	1 %	1 %
Sciences exactes*	1 %	0 %	1 %
Total	100 %	100 %	100 %

Nous avons rajouté les disciplines indiquées par un astérisque à la liste originale de CHI (2003; NT).

nous fait nécessairement penser à la notion de paradigme établie par Thomas Kuhn. Selon l'auteur, il s'agit des

[...] découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions. ([1962] 1983: 11)

Une fois cette notion précisée, Kuhn établit la différence entre le développement de la « science normale » et les « révolutions scientifiques » (*ibid.*: 23). Le premier est le progrès qui a lieu à l'intérieur d'un paradigme, tandis que les nouveautés scientifiques sont reliées à l'émergence d'anomalies. Ainsi,

[...] quand les spécialistes ne peuvent ignorer plus longtemps des anomalies qui minent la tradition établie dans la pratique scientifique, alors commencent les investigations extraordinaires qui les conduisent finalement à un nouvel ensemble de convictions, une nouvelle base pour la pratique de la science. (Ibid.)

Toutefois, signale l'auteur, ces deux mouvements se présentent très souvent chevauchés.

Il nous semble que, si nous observons les profils chronologiques des trois concepts (*graphiques 1 et 2*), nous pourrions affirmer que nous sommes devant un changement de paradigme. De la fin des années 1970 jusqu'au milieu des années 1990, un nombre très significatif de documents sont publiés sous le signe du postmodernisme. Cependant, même avant l'essoufflement de ce paradigme, vers la fin des années 1980, surgit le concept de postcolonialisme. Un changement remarquablement plus important a lieu vers le milieu des années 1990, date à partir de laquelle les publications qui portent sur la globalisation présentent un taux de croissance très important. En particulier, l'échantillon *ISI* (*graphique 2*) indique très nettement qu'il s'agit d'un changement conceptuel déterminant. Évidemment, tel que signalé par l'approche de Kuhn, pendant un certain temps les paradigmes coexistent, raison pour laquelle *postmodernité*, *postcolonialisme* et *globalisation* se côtoient, voire se chevauchent.

Au-delà du virage paradigmatique, nous pouvons percevoir que ces changements conceptuels reflètent aussi une transformation idéologique. En effet, le

déploiement intellectuel de la triade *postmoderne/postmodernisme/postmodernité*, et tout particulièrement l'étape qui correspond au troisième palier signalé par Bertens et Natoli, constitue une construction culturelle non pas en harmonie avec la globalisation, mais en opposition avec elle. Tel que signalé par Christopher Norris:

[...] le recours à la théorie est la réponse typique de toute fraction marginalisée d'intellectuels dissidents, exclus du centre de la vie politique et n'ayant d'autre choix que celui de cultiver une série de visions alternatives plus ou moins dépourvues d'espoir. Cependant, on peut s'étonner qu'un nombre considérable d'activistes engagés de la gauche culturelle s'investissent profondément dans certains aspects de l'esthétique, de la philosophie de l'art et de la théorie littéraire en tant qu'aires principales de préoccupation. Après tout, il est loin d'être évident que le travail spécialisé dans ces champs disciplinaires se traduise ensuite en une influence quelconque sur la manière dont les gens vivent, ressentent, votent et agissent dans la sphère publique ou lorsqu'il est question, en toute responsabilité, d'entreprendre des actions ou de faire des choix politiques. (1990: 1; NT)¹⁶

Presque dix ans plus tard, la prédiction de Norris semble confirmée par les indicateurs bibliométriques: comme nous l'avons signalé plus haut, après avoir atteint un sommet en 1995, nous observons le déclin de la tendance postmoderne et l'essor des publications sur la globalisation. De toute évidence, l'analyse des données par discipline nous permet de constater que ce changement conceptuel s'accompagne d'une nouvelle cartographie disciplinaire où les sciences humaines – et très particulièrement les études littéraires – cèdent leur place aux sciences sociales, notamment aux sciences économiques. Par ailleurs, selon J.B. Gélinas, derrière ce tournant disciplinaire se cache, sans aucun doute, un virage idéologique:

Pour être acceptée du grand public, voire de ses victimes, la globalisation a besoin de se draper dans une puissante idéologie, c'est-à-dire de se présenter dans un discours qui la rende crédible, légitime et bienfaisante et, surtout, inévitable et irréversible. Cette idéologie a pour nom le néolibéralisme. [...] Parmi les fabricants de l'idéologie néolibérale, on trouve en premier lieu les économistes. (2000: 143)

De ce point de vue, lors du passage de la postmodernité à la globalisation, nous observons un paysage disciplinaire complètement bouleversé: non seulement la présence des études littéraires diminue, mais celle des sciences économiques augmente significativement. En effet, dans la série *postmodernisme*, les sciences économiques représentent 1 % des publications, alors qu'elles deviennent le chef de file de la globalisation avec 10 % des documents, comme nous l'avons déjà mentionné.

CONCLUSION

Initialement, notre but était d'étudier trois grandes tendances conceptuelles contemporaines: le postmodernisme, le postcolonialisme et la globalisation. L'analyse des indicateurs bibliométriques obtenus des bases de données *MLA* et *ISI* nous a permis l'observation de leur évolution dans le

temps. Il est évident que, au fur et à mesure que le postmodernisme tire à sa fin, la présence de la globalisation augmente: il s'agit très clairement d'une situation de changement conceptuel, voire paradigmatique.

En approfondissant notre analyse, nous constatons que cette transformation du discours est accompagnée d'une nouvelle cartographie disciplinaire: les études littéraires, la philosophie et les sciences humaines en général cèdent leur place aux sciences économiques, aux sciences politiques, aux relations internationales et aux sciences de la gestion.

Par ailleurs, ce virage disciplinaire implique aussi un tournant idéologique. Loin d'être théorique, le néolibéralisme, propulsé par les économistes sous le signe de la globalisation, est lourdement chargé d'un contenu doctrinal. L'époque du postmodernisme est révolue, le libre marché s'installe en nouveau maître et seigneur de la planète.

NOTES

1. En français, il serait plus exact d'utiliser le terme *mondialisation*. Nous emploierions cependant le terme *globalisation*, étant donné que nous travaillons avec deux bases bibliographiques anglophones. Comme nous le signalerons plus tard, lorsque nous avons interrogé les bases électroniques, nous avons utilisé les deux termes sous forme de troncatures.
2. Il s'agit de la base de données de l'Institut pour l'information scientifique (Institute for Scientific Information), fondé par Eugene Garfield et aujourd'hui connu sous le nom de Thomson ISI.
3. « postmodernism is finished, passé... Let's just say: it's over » (Hutcheon, 2002 : 166).
4. « What was postmodernism in the first place? I am not at all certain, for I know less about it today than I did some thirty years ago » (Hassan, 2003 : 3).
5. « At the most concrete, practical level, postmodernism refers to a new set of literary and artistic practices that emerged in the course of the 1950s, gained momentum in the 1960s, and dominated many artistic disciplines during the 1970s and – at least early – 1980s » (Bertens et Natoli, 2002 : xii).
6. « In its quarrel with self-determination, with whatever presents itself as objective, transcendent, and universal, this postmodernism stresses other-determination, desire, contingency, change, difference, and absence (of self and meaning) » (Bertens et Natoli, 2002 : xii).
7. « [S]eeks to describe a new sociocultural formation and/or economic dispensation that according to a number of theorists has at least in the Western world come to replace modernity » (Bertens et Natoli, 2002 : xiii).
8. « Postmodernism is not over, but it has existed long enough to be viewed with a certain detachment as a historical phenomenon: a cultural movement which took off in the 1960s, broadened its scope and impact in the 1970s, became popular and fashionable in the 1980s and was routinized and academized in the 1990s » (Wilterdink, 2002 : 190).
9. « Is the Post- in Postmodernism the Post- in Postcolonial? » (Appiah, 1991 : 336).
10. « (a) as a literal description of conditions in formerly colonial societies, in which case the term has concrete referents, as in postcolonial societies or postcolonial intellectuals; (b) as a description of a global condition after the period of colonialism, in which case the usage is somewhat more abstract and less concrete in reference, comparable in its vagueness to the earlier term *Third World*, for which it is intended as a substitute; and (c) as a description of a discourse on the above-named conditions that is informed by the epistemological and psychic orientations that are the products of those conditions » (Dirlik, 1994 : 332).
11. « [K]ind of modernity that is relevant to a postmodern, postsocialist, post-Third World situation » et « the place of borders and boundaries in a world where capital, production, and peoples are in constant motion » (Dirlik, 1994 : 355).
12. « [T]he present phase of globalization embodies a convergence of a number of separate but interrelated factors: postfordism, innovations in technology – especially those related to communications and travel –, neoliberal economic ideology, the debt crisis and the resulting power of the World Bank and IMF to impose structural adjustments on Third World countries, and the collapse of the Soviet Union, which left capitalism virtually unchallenged » (Lewellen, 2002 : 29).
13. Nous pourrions avancer comme hypothèse que le postcolonialisme constitue une sorte de pont conceptuel entre le postmodernisme et la globalisation. Afin d'arriver à des résultats plus concluants dans ce

sens, il faudrait s'attarder sur l'analyse qualitative des publications où les différents concepts s'entrecroisent, analyse qui échappe aux buts de la présente étude.

14. Il s'agit de la classification produite par CHI Research Inc. (États-Unis).
15. Ici, le terme « champ disciplinaire » est utilisé en tant que synonyme d'« ensemble de disciplines ».
16. « [A] recourse to theory is typically the response of any marginalised fraction of dissident intellectuals, excluded from the mainstream of political life and left with little choice but to cultivate a range of more or less hopeful alternative visions. Still one might think it a curious turn of events when this response takes the form of a deep investment in issues of aesthetics, philosophy of art, and literary theory as the chief areas of concern among a sizeable number of committed left-wing cultural activists. For it is, to say the least, far from self-evident that specialised work in these areas could eventually feed back to exert any influence on the way people live, feel, vote, and comport themselves in the public sphere or politically responsible action and choice » (Norris, 1990 : 1).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- APPIAH, K. A. [1991] : « Is the Post- in Postmodernism the Post- in Postcolonial? », *Critical Inquiry*, vol. 17, n° 2, 336-357.
- BERTENS, H et J. NATOLI [2002] : *Postmodernism: The Key Figures*, Malden et Oxford, Blackwell.
- CHI [2003] : « Subfield and Level of Classification of Journals », *CHI* n° 2012-R, 16/01/2003.
- DIRLIK, A. [1994] : « The Postcolonial Aura: Third World Criticism in the Age of Global Capitalism », *Critical Inquiry*, vol. 20, n° 2, 328-356; ——— [2007] : « Contemporary Challenges to Marxism: Postmodernism, Postcolonialism, Globalization », *Amerasia Journal*, vol. 33, n° 3, 1-17.
- GÉLINAS, J. B. [2000] : *La Globalisation du monde. Laisser faire ou faire ?*, Montréal, Écosociété.
- HASSAN, I. [2003] : « Beyond Postmodernism – toward an Aesthetic of Trust », *Angelaki-Journal of the Theoretical Humanities*, vol. 8, n° 1, 3-11.
- HERLINGHAUS, H. [2000] : « Comprendre la modernidad heterogénea: recolocar la crítica dentro de la crítica. » *Revista Iberoamericana*, vol. 66, n° 193, 771-784.
- HUTCHEON, L. [2002] : *The Politics of Postmodernism*, New York, Routledge.
- KUHN, T. S. [(1962) 1983] : *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- LEWELLEN, T. C. [2002] : *The Anthropology of Globalization. Cultural Anthropology Enters the 21st Century*, Westport, Bergin and Garvey.
- LIU, Y. et Y. LIU [2006] : « Chong hui wen xue ban tu? : Hou xian dai, Hou zhi min yu quan qiu ying wen shu xie de fan si », *Review of English and American Literature*, vol. 9, 115-147.
- MLA. *Modern Language Association International Bibliography Database*. En ligne : <http://www.mla.org> (page consultée le 1^{er} octobre 2010).
- NORRIS, C. [1990] : *What's Wrong with Postmodernism. Critical Theory and the Ends of Philosophy*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Thomson Reuters, *ISI Web of Knowledge*. En ligne : <http://www.isiwebofknowledge.com> (page consultée le 1^{er} octobre 2010).
- RUFIN, J.-C. [2005] : *Globalia*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- TORO, A. de (dir.). [2006] : *Cartografías y estrategias de la "postmodernidad" y la "postcolonialidad" en latinoamérica: "Hibridez" y "Globalización"*, Madrid et Francfort, Iberoamericana & Vervuert.
- WILTERDINK, N. [2002] : « The Sociogenesis of Postmodernism », *Archives européennes de sociologie*, vol. 43, n° 2, 190-216.

LA NEUROSÉMIOTIQUE: UN NOUVEAU PONT IDÉOLOGIQUE ENTRE LES SCIENCES HUMAINES ET LA BIOLOGIE

DANIEL S. LARANGÉ

La sémiotique embrasse aujourd'hui presque toutes les branches du savoir. Elle concerne généralement la science des signes et des significations. Or, elle plonge ses racines dans la sémiologie médicale, partie de la médecine qui traite des symptômes pathologiques (Eschbach et Trabant, 1983). Ferdinand de Saussure en a fait « la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (Saussure, 1972:33). Ces signes sont les produits des idées qui émergent de notre conscience. C'est pourquoi la sémiotique permet à la neurologie de s'interroger sur le fonctionnement psychique, en rétablissant le lien entre l'esprit et la matière, voire entre la culture et la nature. De ce fait, elle tente d'élaborer des méthodes d'analyse et d'investigation à même de faire apparaître et de décrire l'émergence du sens et son organisation dans les discours, les images, les moyens de communication et d'information et, en général, dans toutes les pratiques sociales et culturelles. La question du sens, au cœur des sciences humaines, est devenue l'enjeu de débats et de projets autour de la communication et de la culture.

Par ailleurs, le cerveau soulève toutes les passions : les progrès techniques réalisés depuis peu permettent d'explorer plus en profondeur cette *terra incognita*. Cet engouement a permis d'introduire sur le marché des idées tout un « discours » qui se justifie au nom du progrès scientifique. Le sémioticien, si attentif au « sens des choses », se pose légitiment la question suivante : quel rapport y a-t-il entre les structures de pensée manifestées par une production culturelle et la vie comme système de traitement et de conservation de l'information ?

Dans ce cadre, la neurosémiotique propose de repenser le culturel dans son inscription naturelle¹. Les systèmes de saisie et de modélisation du réel sont limités par la matière de notre être : nous pensons avec et par notre cerveau qui traite l'information et la redistribue sous forme d'idées, de sensations ou d'émotions. C'est dans ce sens qu'il convient de considérer, d'une part, les travaux sur la conscience de neurologues comme Jean-Pierre Changeux, Gerald M. Edelman, Antonio R. Damasio, John C. Eccles et d'anthropologues, de psychologues et de littéraires comme Charles D. Laughlin, Eugene d'Aquili et John McManus, Horst Ruthrof, Clifford Geertz, Francisco J. Varela et Jacques M. Chevalier. Cet effort pour construire un pont reliant les sciences humaines aux sciences du vivant, par l'intermédiaire de la phénoménologie, témoigne de l'émergence d'une nouvelle idéologie sur le marché déjà saturé des théories et concepts scientifiques.

Il y a plusieurs manières d'aborder la question, du point de vue tant historique que théorique. L'étude de l'émergence et de la constitution des idées en systèmes dans le cerveau n'appartient pas à une seule tradition philosophique et scientifique, mais ressort de différents courants aussi bien européens qu'américains. Il est question pour nous de décrire les axes dominants qui permettent d'envisager la neurosémiotique au carrefour d'un dialogue interdisciplinaire entre les sciences naturelles et les sciences humaines. Tout d'abord, la neurologie s'est développée en France dès la fin du XVIII^e siècle dans le grand mouvement des idées, notamment avec les Idéologues. Il en découle que la sémiotique semble avoir pour vocation de décrire des structures de signification qui non seulement répondraient aux lois de la cognition, mais encore trouveraient leurs assises physiques dans les mailles mêmes du système nerveux, esquissant de la sorte un viatique physique entre l'imaginaire et le corporel. C'est pourquoi la neurosémiotique récupère le «rêve» de la grande synthèse de «sémantique générale», impliquant les processus de *semiosis* et de *mimesis* au fondement de toute création.

DE L'IDÉOLOGIE À LA NEUROLOGIE: L'EXEMPLE FRANÇAIS

Nous connaissons, d'après la théorie de la connaissance de Platon, seulement le sceau (σφραγίς)², l'empreinte (τύπος)³ ou le caractère (χαρακτήρ)⁴ que les idées laissent sur notre esprit. C'est pourquoi la reconnaissance des idées passe par le filtre de la remémoration: nos idées ne sont que les «traces» des Idées éternelles et insaisissables. Cette approche idéaliste du savoir connaît un regain d'intérêt en soulevant une polémique à la fin du XVIII^e siècle, au moment où le dualisme cartésien, qui établit une séparation radicale entre le corps et l'âme, est remis en question par le sensualisme, qui rappelle la nécessité des signes pour la pensée dans une approche génétique du langage.

En France, le groupe des Idéologues, animé par Antoine Destutt de Tracy, rassemble le médecin Pierre Cabanis, le philosophe et orientaliste comte de Volney, le philosophe Dominique Garat et l'historien

Pierre Daunou, dans le dessein de constituer une science des idées, afin de dissiper les mythes et l'obscurantisme. Leur recherche s'inscrit dans la lignée de l'empirisme de John Locke et du sensualisme d'Étienne Bonnot de Condillac, qui cherchaient déjà l'origine des idées pour décrire scientifiquement les mécanismes de la pensée.

La théorie de la connaissance de John Locke (1690) ouvre la voie à une recherche empirique sur l'organisation des idées et de leurs articulations. Se fondant sur des interrogations morales et religieuses, l'analyse critique des pouvoirs de l'entendement est engagée afin d'évaluer l'étendue de la connaissance humaine. Il s'agit de déterminer l'origine et les degrés de certitude, puis la somme des connaissances humaines, leurs fondements et les degrés de foi qu'on peut leur accorder ainsi que les opinions et les assentiments que l'on peut légitimement avoir. Cette démarche exclut d'emblée les spéculations cartésiennes sur la nature de l'âme et ses rapports avec les mouvements physiologiques. L'examen se limite aux facultés de l'homme et aux objets qui se présentent à l'esprit. Une telle méthode doit ainsi permettre de comprendre comment l'entendement forme des idées des choses, et par là, de voir quelles sont les limites de la connaissance humaine. La méthode consiste à observer les faits de l'âme et à décrire l'expérience de l'intériorité. L'analyse psychologique devient ainsi l'étude des idées. Cette entreprise est une première formulation précise et rigoureuse du problème critique.

Quant à Étienne Bonnot de Condillac, il introduit et systématise les idées de John Locke en France. Son analyse de l'esprit humain se fonde entièrement sur l'élaboration progressive des sensations, sans jamais faire appel à un principe spirituel. Il affirme que la sensation est la seule source de connaissance. Il en dérive par simple transformation la réflexion, le raisonnement, l'attention et le jugement. Pour prouver ses assertions, il se base sur l'exemple de la statue humaine, qui éprouve successivement les sensations.

Dans son premier ouvrage, *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), il reste très proche des écrits de Locke, mais accepte avec quelques hésitations l'idée selon laquelle notre connaissance aurait deux

origines : la sensation et la réflexion. Les sensations élémentaires sont combinées, arrangées et permutées en idées par association connotative. Son second ouvrage, le *Traité des systèmes* (1749), rejette les théories philosophiques modernes trop abstraites et trop riches en présupposés. Il polémique contre l'idéalisme de Descartes, la psychologie de Malebranche, le monadisme et l'harmonie de Leibniz et surtout, contre la substance telle qu'elle est présentée dans la première partie de l'*Éthique* de Spinoza.

L'ouvrage majeur d'Étienne Bonnot de Condillac reste le *Traité des sensations* (1754), dans lequel il se libère de l'influence de Locke et établit ainsi une psychologie cognitive au fondement de la doctrine du sensualisme. Toutes les facultés et connaissances humaines proviennent de sensations transformées. La perception s'accompagne nécessairement de plaisir ou de douleur, selon l'axiome de Locke de la bipolarité de la conscience, mettant en place une gradation se déployant du moins plaisant au moins douloureux ou du plus plaisant au plus douloureux : douleur et plaisir deviennent ainsi les principes directeurs des opérations de l'esprit. De la simple concentration de l'attention sur les sensations naît la mémoire, qui n'en est que l'impression persistante. De la mémoire découle la comparaison (Condillac, 1754 : 77-80). L'usage de la mémoire met en place les opérations de l'analogie et le jeu des tropes qui y sont liés, et aboutit à l'évaluation à l'aide du jugement (*ibid.* : 5-7). La comparaison d'expériences passées et présentes et le plaisir ou la douleur qui leur sont attachés permettent au désir de se constituer (*ibid.* : 4-5). Le désir stimule la mémoire et l'imagination, ce qui déclenche les passions (*ibid.* : 255-257) qui ne sont aussi que des sensations transformées. Dès lors, la nature prend sa source dans les sensations qui varient considérablement d'un individu à l'autre, car tout homme n'est que la somme de ses acquis. Par conséquent, l'innéisme est résolument rejeté et la réalité s'inscrit définitivement dans la matière.

Le médecin Pierre Cabanis est le farouche défenseur du matérialisme au sein des Idéologues. Il finit par adopter une attitude plus spiritualiste en accordant à la nature une finalité. Il poursuit la réflexion de Locke et Condillac en introduisant la physiologie dans la psychologie. Selon lui, la formation

de nos idées est conduite par la *sensibilité organique*, qui dirige aussi l'activité de nos organes, et donc la totalité de chaque être vivant. Par l'observation d'états pathologiques, ou de l'effet de narcotiques et des états psychologiques associés, il présente nos pensées comme un résultat physiologique d'une perception par un organe approprié : le cerveau. Ainsi ancre-t-il l'instinct au sein de la charpente matérielle de chaque être vivant, comme l'est chaque organe par sa prédisposition à effectuer la fonction qui lui est propre dans l'organisme. Malgré des contributions importantes, Cabanis souffre encore du discrédit de ses détracteurs, à cause de l'emploi de métaphores plus ou moins heureuses, qui ont desservi le matérialisme. Ainsi, selon lui,

[n]ous voyons également les impressions arriver au cerveau par l'entremise des nerfs : elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action ; il agit sur elles : et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées, que le langage de la physionomie et du geste, ou les signes de la parole et de l'écriture, manifestent au-dehors. Nous concluons, avec la même certitude que le cerveau digère en quelques sortes les impressions ; qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée.

(1802 : 152)

Il n'en demeura pas moins que les Idéologues suscitent l'intérêt des savants qui explorent le cerveau, tels Franz Joseph Gall, Johann-Caspar Spurzheim, Julien Jean César Le Gallois, Marie François Xavier Bichat, Achille-Louis Foville, Jean Étienne Dominique Esquirol, François Achille Longet, Claude Bernard, Georges Cuvier, Antoine Jacques Louis Jourdan, etc. (voir Clarke et Jacyna, 1987).

Le développement de la neurologie s'est réalisé autour d'une représentation fonctionnelle, parfois locale, d'un « système », autrement dit d'un ensemble d'éléments interagissant selon un certain nombre de principes ou de règles. Quoi qu'il en soit, les premiers neurologues reconnaissent implicitement qu'il y a échange entre la matière et les idées, sans qu'il leur soit toujours possible de décrire les modalités de cet échange chimioélectrique. Il n'en demeure pas moins que l'idéologie, comme science des idées, prend le relais de l'idée d'énergie, si prégnante au siècle précédent (Delon, 1988). Il y a

dans le concept même d'idée une charge énergétique informe, probablement métaphorique, qui se répand dans le corps. Il faudra attendre plus d'un siècle pour voir émerger et se développer les théories de l'information et de la communication qui généreront une description dynamique du fonctionnement nerveux à travers un réseau d'analogies et de métaphores approximatives.

Les neurosciences sont d'abord apparues comme une branche de la biologie et de la médecine, philosophiquement inspirée par le scientisme du XIX^e siècle et postulant l'absence de toute cause endogène (auto-générée) du comportement humain. Avec l'évolution des connaissances scientifiques et des méthodes, la chimie, la psychologie, l'informatique et la physique ont par la suite amplement contribué aux progrès de cette discipline. Par ailleurs, il ne faut pas oublier une branche moderne de la philosophie, les sciences cognitives, qui a eu, et a encore, un impact certain sur la façon d'approcher les neurosciences. René Descartes utilisait déjà un argument « neuroscientifique » pour faire de la glande pinéale le siège de l'âme (tout en accordant à cette dernière une existence distincte). Si les termes de cette question particulière sont aujourd'hui dépassés, l'approche philosophique du scientisme continue de jouer un rôle important dans les paradigmes mis en œuvre au sein des neurosciences. L'étude actuelle du système nerveux passe par de multiples approches qui suivent deux grandes directions : l'ascendante (ou *bottom-up*) qui étudie les briques de base du système nerveux pour essayer de reconstituer le fonctionnement de l'ensemble ; la descendante (*top-down*) qui, en examinant les manifestations externes du système nerveux, tente d'en comprendre l'organisation et le fonctionnement.

Cette intrusion de l'idéologie dans le milieu médical a une postérité trop souvent négligée, qui se retrouve en partie dans quantité de théories scientifiques ou pseudo-scientifiques : l'hérédité de Léon Daudet, la noosphère de Vladimir I. Vernadski, d'Édouard Le Roy et de Pierre Teilhard de Chardin, l'écologie des idées de Gregory Bateson, l'auto-organisation de John von Neumann, de Heinz von Foerster, d'Henri Atlan et d'Ilya Prigogine, l'écologie

des idées d'Edgar Morin et d'Henri Laborit, etc. (voir Larangé, 2009 : 127-172 et 367-379).

BRÈVE INTRODUCTION À LA NEUROSEMOTIQUE

Qu'elle soit issue du formalisme logique comme la sémiotique peircienne, du structuralisme linguistique de Saussure (Jäger, 2001) ou même de la psycholinguistique comme le formalisme russe (Tchougounnikov, 2003), la sémiotique concerne les processus (mentaux) de signification, voire d'interprétation. Elle est amenée, par le courant phénoménologique qui la sous-tend, à rencontrer le corps qu'elle habite (Constantini et Darrault-Harris, 1996). C'est le lot d'une science qui a vocation à se généraliser. La sémiotique de Charles S. Peirce, explicitement pragmatique, finit par devenir, en amont avec Charles William Morris et en aval avec Alfred Korzybski, une « sémantique générale » où le signe devient l'objet d'une approche multipliée, sociale, psychologique et physiologique.

En effet, les émotions primordiales éveillent à la conscience et mettent en place des signaux, informations données par l'organisme afin que la conscience supplée aux besoins. Ces signaux, qui sont des *inputs* électriques mesurables variant dans le temps biologique et dans l'espace corporel, transportent ces informations sous une forme qui devient peu à peu des signes. L'organisation des signes permet alors l'émergence de la pensée (Denton, 2005). Dès lors, le Moi, l'une des instances de la personnalité qui prétend représenter l'ensemble de la personne comme unie (Freud, 1940) et gérer le « non » (Bachelard, 1940), n'est plus considéré comme l'auteur de ces signes, mais cette topique psychique semble être le centre du champ de conscience complexe où se transforment des images et des symboles par le jeu subtil des probabilités (Jung, 1951). Si les signes sont effectivement le produit du cerveau humain, il serait possible de décrire l'esprit ou la conscience unifiée comme une modalité matérielle (Légaré, 2001) aux règles algorithmiques (Larangé, 2009 : 108-125).

Les signes mentaux fonctionnent selon une syntaxe commune à tout système symbolique. Le vocabulaire systémique élaboré par Charles S. Peirce, dans les *Collected Papers* (1961), permet de rendre

compte des mécanismes de la pensée⁵. La triade *icône/indice/symbole* est appliquée à l'opposition binaire *signe d'essence/signe d'existence* afin de rendre manifeste les différents rôles de l'iconicité (Eco, 1976). Une icône est logique (Peirce: 2.250; Jakobson, 1965: 27) ou un diagramme (Peirce: 4.315-316 et 4.351) lorsque la pensée ramène par réduction chaque signe à un seul sens valable; il devient analogique lorsqu'il dissémine le sens par métaphorisation (Haley, 1988: 23).

Le signe d'essence ou symbole rhématique (Peirce: 2.260) où la qualité fait signe (signe de priméité) est établi sur l'icône logique, tandis que la production du signe d'existence ou indice (signe de secondéité) l'est sur l'icône analogique. La symbolisation se réalise quand la pensée opère une réduction iconique et l'indexicalisation, quand elle fonctionne par analogie (Favareau, 2008a).

Même si l'incroyable plasticité du cerveau réserve encore des surprises, certaines fonctions spécifiques sont aujourd'hui clairement localisées. Tandis que le langage, le raisonnement et le codage logico-analytique se situent dans l'hémisphère gauche, la perception globale des constructions, le déplacement et le positionnement du corps dans l'espace, la vision et l'audition relèvent de l'hémisphère droit. Il y a des localisations encore plus précises: la focalisation de l'attention, la concentration et la prise de décision dans le cortex préfrontal; l'évaluation de la «valeur hédonique» d'une action et la motivation nécessaire à sa réalisation dans le noyau *accumbens*; la réaction aux *stimuli* associés à la nourriture ou à l'activité sexuelle dans l'aire tegmentale ventrale; la genèse des comportements de survie dans l'hypothalamus; l'évaluation du degré de plaisir ou de déplaisir lié à une expérience dans l'amygdale; l'enregistrement des souvenirs associés à une expérience dans l'hippocampe, etc. Les neurones qui les connectent libèrent de la dopamine, du glutamate ou d'autres neuromédiateurs. Il en ressort que le concept s'élabore à partir d'un ensemble de signes à fonction apodictique (démonstrative) produit principalement dans l'hémisphère gauche, tandis que l'image, constituée principalement dans l'hémisphère droit, provient de signes à fonction apophantique (illustrative).

Le psychologue Julian Jaynes défend l'origine bicamérale de la conscience et perçoit les vestiges de cette lutte grégaire entre les hémisphères et les univers que chacun construit indépendamment de l'autre dans l'*Iliade* d'Homère et les religions et mythologies grecques et latines. Selon lui, «la conscience réflexive, proprement humaine, est permise par un processus métaphorique enraciné dans le mode de perception visuelle»⁶. Les métaphores, images synthétiques nées de la fusion de deux images d'abord distinctes, finissent par être enregistrées et créditées sous la forme de clichés. À la base de tout langage, il y a la perception brute, qui est le mode de compréhension premier du monde: il est ensuite question de parvenir à une métaphore de cette chose, en lui substituant quelque chose de plus familier. Le travail métaphorique de la compréhension nécessite des «métaphrandes» (les choses à décrire), des «métapheurs» (les choses aidant à décrire les précédentes), des «parapheurs» (les mots associés aux métapheurs qui fonctionnent comme les sèmes contenus dans la connotation) et des «paraphrandes» (les mots de la langue associés aux choses à décrire). La conscience s'acquiert par la maîtrise de l'abstraction à l'aide de termes concrets employés dans des contextes de plus en plus abstraits, de sorte que la dénotation des mots de sens premier est remplacée par le sens connoté (Chauvin, 1988). Plus un langage serait riche en connotation, moins les termes seraient employés dans leur sens dénoté et plus la conscience s'ouvrirait au monde en affinant sa sensibilité à sa poéticité. La schizophrénie est le résidu pathologique de ce conflit bicaméral primitif. La conscience ressort de l'effondrement de cette lutte. Aujourd'hui, le bicaméralisme *stricto sensu* est dépassé, même si le principe général de la répartition des tâches a conservé sa pertinence.

En effet, les expériences de Roger Wolcott Sperry, Joseph E. Bogen (1974; 1977; 1986; 1997a; 2000; 2004), Philip J. Vogel et Michael S. Gazzaniga ont mis en évidence les relations intra-hémisphériques et les relations inter-hémisphériques du cerveau humain (Bogen, 1995; 1997b; 1997c; 2001; Thompson, Bogen et Marsh, 1979; Gordon et Bogen, 1974). Chaque hémisphère connaît une activité interne,

indépendante de l'autre hémisphère, et une activité où les deux hémisphères échangent des signes (Ivanov, 1983). Il existerait donc un « état naturel » de la rhétorique.

Les signes apodictiques sont issus de l'hémisphère gauche, spécialisé dans la symbolisation et la démonstration, et forment la pensée discursive. Lorsqu'ils sont en circuit clos, ils agissent en fonction de ce qui est mis en jeu, à savoir des signes d'essence, et donnent la pensée analytique. Enfin, un ensemble hétérogène de signes d'existence et de signes d'essence constitue la pensée réflexive. Le symbole occupe un rôle central dans la pensée analytique, alors que l'iconicité n'a qu'une fonction syntaxique, servant à réduire le nombre d'interprétants afin de composer le concept. En revanche, dans la pensée réflexive, une fonction sémantique lui est attribuée qui intègre la fonction grammaticale. La pensée analytique et la pensée somatique, dépourvues de signes communs, parviennent à communiquer par l'intermédiaire d'une relation permanente, formant un lien privilégié entre la pensée réflexive et la pensée imaginative.

Quant à l'indexicalisation et l'illustration, elles proviennent des principaux centres d'association situés dans l'hémisphère droit. Trois types de pensée s'y développent : holistique aux signes apophantiques ; somatique aux signes d'existence ; imaginative aux signes à la fois d'essence et d'existence. À chaque instance psychique correspondrait alors un mode de pensée : le Moi serait produit par la pensée analytique ; le Surmoi par la pensée imaginative ; le Ça par la pensée somatique ; et la conscience de soi par la pensée réflexive. Psychosémiotique et neurosémiotique, étroitement liées, parfois confondues, définissent le Moi comme un ensemble symbolique, le Surmoi comme l'indexicalisation de cet ensemble symbolique, le Ça comme un producteur d'indices et la conscience de soi comme la symbolisation des indices mentaux (Vygotski, 1934). Toute activité psychique graviterait alors autour du traitement des informations en fonction d'un jeu de représentation et de symbolisation (Marchais, 2003).

Dès lors, la neurosémiotique tisse des liens entre les fonctionnements de la pensée individuelle (le raisonnement) et collective (l'idéologie). L'esprit

devient le réceptacle d'un ensemble complexe à la confluence de plusieurs pôles ou champs d'influence : à la croisée des motivations sociales et culturelles et des désirs et phantasmes individuels. Par conséquent, dire « Je » devient une opération toujours suspecte qui met en place tout un « jeu » de pensées qui viennent se greffer sur la volonté. De plus, si les émotions s'avèrent être des indices produits par la pensée holistique, la psychologie deviendrait immanquablement psychosémiotique. Ainsi John Onians (2007) en appelle-t-il à la constitution d'une *neuroarthistory* qui permettrait de reconsidérer la création artistique en termes neurologiques, comme l'avait déjà tenté Pierre Debray-Ritzen (1979), en se référant aux travaux de Michael Baxandall (1985) et Semir Zeki (1999, 2001 et 2009).

La sémiotique européenne, représentée entre autres par l'École de Paris, a manifesté sa méfiance pour tout ce qui touche à la psyché humaine. Algirdas J. Greimas propose de reconsidérer l'apport des sciences de l'esprit à la sémiotique.

La sémiotique s'est longtemps interdit de toucher à tout ce qui relève, de près ou de loin, du domaine de la psychologie. Ce parti pris, pleinement justifié à ses débuts, alors qu'il fallait poser d'abord les actants définis comme simples « agissants », nettoyés de la gangue séculaire de déterminations psychologisantes accumulée autour des « caractères » et des « tempéraments », ne s'impose plus aujourd'hui : au contraire, l'absence d'instruments d'analyse, lorsqu'il s'agit d'aborder des sentiments et des passions « de papier », rencontrés dans les discours, apparaît déjà comme une limitation méthodologique arbitraire. (1983 : 15)

Algirdas J. Greimas se met à développer une *sémiotique volitive*, après s'être rendu compte que l'affectivité qui se dégageait à la lecture des textes pouvait être considérée comme un *effet de sens* produit par des structures pathémiques de caractère modal. Ni la *grammatologie* de Jacques Derrida, ni la *séméiologie* de Julia Kristeva, ni la *communication assumée* de Jacques Lacan ne l'ont attendu pour lever cette barrière qui séparait la psychologie de la sémiotique. Cependant, Greimas a permis de voir clairement comment s'effectuait un tel rapprochement dans le cadre des sciences humaines.

[S]ur le fond général de dispositifs modaux plus ou moins complexes – « attitudes » ou « états » –, chaque société trace les contenus de sa configuration pathémique particulière qui, interprétée comme une grille de lecture sociale, a pour tâche, entre autres, de faciliter la communication intersubjective et sociale. (Ibid. : 16)

Greimas a prévu l'introduction de la dimension cognitive des discours, permettant, à l'origine, de faire une nette distinction entre les descriptions des hommes participant aux événements qui relèvent de la dimension pragmatique, et les descriptions portant sur leur savoir et leurs manipulations.

Quand, à la suite de l'interprétation des passions à l'aide de structures modales, toute affectivité s'est vue intégrée dans la dimension cognitive et que finalement, la fiducia s'est substituée à la connaissance comme support de toute communication, en réduisant le cognitif proprement dit au statut de l'une des composantes de la discursivité, il n'est resté du « cognitif », dans la dimension cognitive, que le nom, un méta-terme recouvrant une organisation conceptuelle tout autrement articulée. (Ibid. : 15)

C'est pourquoi il met en place une sémiotique des passions (Greimas et Fontanille, 1991) afin de montrer que la cognition est incapable d'échapper aux influences des émotions et que les sentiments portent par conséquent en eux une logique sociale et culturelle dont on ne peut faire l'économie.

Les faiblesses du cœur face à la solidité de la raison préservent néanmoins par cette imperfection notre part d'humanité (Greimas, 1987). Il n'en demeure pas moins que

[...] la sémiotique paraît être le domaine par excellence où se joue l'articulation entre les recherches cognitives et la linguistique comme science sociale. (Rastier, 1991 : 15)

Le neurologue Jean-Pierre Changeux considère, quant à lui, que la sémiotique permet de

[...] mettre en relation, si possible de manière causale, l'organisation anatomique et les états d'activité de notre cerveau avec les fonctions cognitives par excellence que sont l'acquisition de la connaissance et l'évaluation de sa vérité.

(2005:11)

François Rastier s'accorde également sur le fait que [...] les recherches cognitives gagneraient à tenir compte des facteurs culturels, ne serait-ce que pour rendre compte des spécificités de la cognition humaine; et qu'une sémiotique des cultures ne devrait en revanche évoquer qu'avec une extrême prudence l'esprit humain. (1991 : 15)

En effet, la neurologie se révèle depuis une vingtaine d'années comme un domaine moteur pour l'ensemble des sciences humaines: « La découverte de la synapse et de ses fonctions rappelle, par l'ampleur de ses conséquences, celle de l'atome ou de l'acide désoxyribonucléique » (Changeux, 1983 : 8).

Ce rapprochement de la sémiotique et de la neurologie a vu le jour dans la constitution d'une nouvelle discipline baptisée neurosémiotique (Bouissac, 1985; Ivanov, 1993). Les travaux, encore modestes, sont appelés à se développer, et les projets déjà formulés par Tatiana Chernigovskaya⁷ et Donald Francis Favareau partent précisément d'une réflexion sur la fonction de l'empathie dans l'émergence du langage (Favareau, 2002 : 58). La sémiotique doit toutefois garder un œil vigilant sur les données neurophysiologiques, même si elle ne possède pas toutes les compétences nécessaires pour en discuter les modèles. Il n'en demeure pas moins que le cerveau reste l'organe du traitement des informations et que son infrastructure en détermine nécessairement les potentialités (Changeux et Dehaene, 1989). Certes, la sémiotique définit des virtualités, mais celles-ci tirent la cohérence de leur manifestation des capacités du cerveau. Toute émergence du sens dépend de notre compétence cérébrale à traiter les informations recueillies, à les confronter, à les décoder selon les grilles les mieux appropriées à l'environnement de l'extraction, et à les inscrire dans un même univers de significations. Par *univers de significations*, nous désignons une même sphère de réalités. L'un des présupposés sur lesquels l'ensemble de notre raisonnement se fonde consiste à poser la matière comme le lieu à partir duquel l'esprit parvient à se développer et, par voie de conséquence, à considérer que toutes les matières n'offrent pas les mêmes gammes de produits spirituels: la matière – configuration et structuration du système

neurophysiologique – est déterminée et détermine ensuite le langage.

Algirdas J. Greimas est conscient que les structures sémiotiques ne sont pas tant dans le texte même que dans le regard qui s'y porte. Il en vient donc à reconnaître la nécessité de considérer la sémiotique et tout phénomène de linguistique générale dans leurs rapports à la neurologie, comme l'avait appelé de ses vœux Roman Jakobson. Le phénomène sémiotique découle de mécanismes cérébraux relativement bien compris. Il serait opportun de reconsidérer la pratique linguistique comme une application réussie d'activités cérébrales en développant les recherches en neurolinguistique (Bouton, 1984a et 1984b; Monneret, 2003; Chernigovskaya, 2005). En effet, c'est en posant la question de l'origine du sens que le sens parvient à émerger et à se constituer (Alač et Violi, 2004), puisque la plasticité du cerveau découle de sa capacité à s'auto-organiser (Pribram, 1994).

L'analyse de la *semiosis* menée par Yuri M. Lotman (1999) le conduit à décrire la *semiosphère* comme l'espace sémiotique dans lequel les signes opèrent en interconnexion avec leur environnement subjectif (*die Umwelt*) dans sa totalité. Finalement, le monde des idées décrit par Platon se retrouve ainsi placé au cœur même de la nature (Smirnov, 2008). Cet univers du sens est lui-même inscrit dans la biosphère, qui forme le «grand livre» de la nature dont le message est codé dans l'ADN. C'est pourquoi les tenants de la biosémiotique voient dans l'hérédité la survie sémiotique (Favareau, 2006), c'est-à-dire la survie par un message contenu dans le génome d'une cellule de très petit calibre, l'œuf fécondé (Jakobson, 1973; Sebeok, 1976; Hoffmeyer, 1992). Le message contenu dans le génome de chaque organisme est auto-référé: il contient les instructions nécessaires pour la construction de l'organisme lui-même. Toutefois, cette forme sémiotique de survie, caractéristique des systèmes vivants, n'est pas complètement fidèle: dans chaque génération, les auto-descriptions sont fractionnées et recombinaisonnées dans de nouveaux *patterns*, en raison soit du *crossing-over* qui a lieu pendant la méiose, soit d'autres mutations. Ainsi, chaque génération manifeste un *pool* unique de

génotypes. De même, dans chaque génération, les œufs fécondés interprètent de façon appropriée les descriptions génomiques afin que les individus se développent normalement, mais ce processus n'est pas totalement fiable. Par conséquent, la survie par la *semiosis* implique une créativité dynamique inconnue dans le monde pré-biotique. En plus de participer à ce *système sémiotique vertical* (Salthe, 1985), tous les organismes participent également à un *système sémiotique horizontal*: une communication dans tout l'espace écologique (Hoffmeyer et Emmeche, 1991), car tout organisme naît dans un monde de significations. En effet, toute sensation est significative: nourriture, fuite, reproduction sexuelle, etc. C'est précisément l'une des principales notions mises en évidence par Jakob von Uexküll (1940), notion reprise par la phénoménologie: toute perception est porteuse de signification pour le sujet percevant (Favareau, 2008b; 2008c; 2008d; Emmeche, 2001).

La théorie de la biogénétique structurale formulée par Eugene d'Aquili et Charles D. Laughlin (1974) est une avancée scientifique. Les auteurs soutiennent que les structures universelles propres au langage, à la représentation du temps et de l'espace, à l'affect, à certaines psychopathologies seraient les produits du système nerveux et donc que le phénotype, somme des caractères morphologiques, physiologiques ou comportementaux identifiables de l'extérieur, dépendrait en partie du génotype, c'est-à-dire de la somme de ses gènes. Ils identifient des schémas invariants de comportements, de cognition et d'expressions culturelles qui relèveraient de l'architecture neurale. Toutefois, même si les œuvres sont les produits de l'esprit, elles agissent à leur tour sur les sujets qui les pensent et les reconfigurent (Ramachandran, 2003; Aquili, Newberg et Rause, 2001; Aquili et Newberg, 1999; Ramachandran et Blakeslee, 1998).

Les travaux en neurosémiotique sont multiples et variés. Ils sont généralement l'œuvre de laboratoires transdisciplinaires qui développent leur propre protocole d'analyse. Ainsi en est-il du Center for Functionally Integrative Neuroscience de l'Université Aarhus (Danemark) qui collabore étroitement avec

l'École sémiotique de Tartu-Moscou, et des travaux de l'anthropologue Andreas Roepstorff (2001 ; 2002 ; 2008). L'International Society for Biosemiotic Studies (ISBS), fondée en 2005, regroupe aussi bien des biologistes comme Jesper Hoffmeyer, Kalevi Kull, Claus Emmeche, Terrence Deacon, Luis Bruni, Alexei Sharov, Søren Brier, Marcello Barbieri, Anton Markos, Howard Pattee, Yair Neuman, Timo Maran, que les sémioticiens Martin Krampen, Frederik Stjernfelt, Floyd Merrell, John Deely, Myrdene Anderson, Lucia Santaella, Marcel Danesi, Winfried Nöth et les philosophes John Collier, Donald F. Favareau, Tommi Vehkavaara et Günther Witzany.

NEUROSEMOTIQUE :

UN AVENIR POUR LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ?

Paul Perron et Marcel Danesi s'efforcent depuis des années d'aménager un espace sémiotique de tradition greimassienne dans les sciences cognitives, car

[...] l'esprit humain semble posséder une structure narrative qui se manifeste sous forme de récits et de mythes que tous les individus et toutes les cultures créent invariablement.

(1996 : 149)

Algirdas J. Greimas rejoint en cela Roland Barthes (1966 : 7). Quant à Jean Petitot-Cocorda (1985), il prétend que les structures narratives sont vécues de manière existentielle par l'entremise de passions, d'idéologies, d'actions et de rêves et que de pareilles structures sémionarratives méritent, d'après Gilbert Durand (1969), d'être perçues comme « les structures anthropologiques de l'imaginaire ».

Les conséquences sont importantes pour la recherche littéraire, notamment la lecture telle que Roman Ingarden la développe par le concept de « concrétisation » (1931) : une projection sensorielle de l'œuvre dans notre imagination marque le départ de la participation active du sujet émotionnel à l'élaboration du donné esthétique (voir Biolik, 1983 ; Koçay, 1996 ; Larangé, 2009 : 439-467). Plus récemment, Jean-Marie Schaeffer reconnaissait que, dans la feintise fictionnelle, « la compétence active et la compétence réceptive sont les deux faces d'une même réalité » (1999 : 180). Raphaël Baroni décrit également

en termes parfois physiologiques la tension provoquée par le récit sur le lecteur (2007).

La neuroesthétique défendue par Jean-Pierre Changeux est d'un grand secours. À la suite des travaux d'Alexandre R. Luria, il s'interroge sur les bases de la contemplation de l'œuvre d'art et de sa création. Pour Changeux,

[...] l'art porte sur la recherche d'une communication intersubjective impliquant motivations et émotions, en harmonie avec la raison, mais sans progrès évident et en constant renouvellement. (2008 : 101)

Cela conduit le neurologue à émettre l'hypothèse suivante :

De mon point de vue, les fonctions cognitives, en particulier la conscience et l'activité artistique, sont associées à un développement majeur de l'organisation cérébrale et plus particulièrement des cortex d'association préfrontale, pariétotemporelle et cingulaire, en relation étroite avec le système limbique. (Ibid. : 104)

Qu'est-ce que cela signifie pour le littéraire ? Le phénomène de concrétisation ouvre une nouvelle fenêtre sur la conscience, identique à la phase du sommeil paradoxal, moment avant le réveil où généralement les rêves se produisent. À période espacée, la conscience du lecteur est partagée entre la lecture des lettres et des mots – leur identification et leur inscription sémantique dans l'ensemble du texte – et la « vision » qui s'effectue au cours de laquelle il « voit », « entend », « sent » l'action du récit comme lors d'une projection et « ressent » des émotions pour des simulacres.

Dans ce cadre, Jean-Pierre Changeux étudie le phénomène de synesthésie, « trouble neurologique où la sensation dans une modalité sensorielle donne lieu à une sensation dans une autre modalité » (ibid. : 153). Ces phénomènes sont généralement suscités par des drogues comme le LSD, la mescaline ou le haschisch. Les conclusions ne sont que des propositions d'interprétation qui voudraient que le traitement de l'information au cours de la lecture littéraire secrète des substances chimiques au niveau limbique, provoquant de la sorte des émotions par phénomène de *mimesis* avec la réalité, mais à des degrés moindres.

Or la *mimesis* ne peut se réaliser sans comparaison : pour imiter, il faut faire un effort de mémoire afin de reproduire ce qui a déjà été enregistré.

Une démarche analogue est entreprise par Jean-Yves Tadié, qui propose avec son frère neurochirurgien Marc Tadié, une étude sur la fonction de la mémoire dans la lecture des textes proustiens. Il en conclut que le texte chez Proust met en place un mécanisme incitant le lecteur à s'approprier par accommodation et identification des bribes de récit afin que sa conscience se fonde dans celle du narrateur. Un lecteur dépourvu de mémoire, autrement dit d'expériences émotionnelles et sensorielles, ne saurait comprendre ce qu'il lit, faute de pouvoir identifier les « tensions » qui parcourent le récit et de s'identifier aux situations et aux personnages. La littérature a besoin d'une « mémoire externe » autant qu'elle nourrit une « mémoire littéraire » (Tadié et Tadié, 1999).

Ce phénomène d'appropriation est généralisé par Vincent Jouve (1992), qui parle d'« effet-personnage », dans la mesure où les héros de papier exigent du lecteur un investissement personnel au travers de transferts pendant lesquels les valeurs diégétiques parviennent, le temps de la lecture, à devenir celles du lecteur.

Mimesis et *semiosis* sont finalement indispensables dans le contexte littéraire. D'où l'importance de mieux saisir le rôle des *neurones miroirs* découverts par Giacomo Rizzolatti (2005 ; voir aussi Buccino *et alii*, 2004 ; Craighero et Rizzolatti, 2004 ; Rizzolatti, Sinigaglia et Raiola, 2007 ; Cattaneo et Rizzolatti, 2009 ; Gazzola, Rizzolatti, Wicker et Keysers, 2010). Ceux-ci sont activés non seulement lorsqu'un individu exécute une action, mais aussi lorsqu'il regarde son voisin exécuter la même action, de sorte que l'on pourrait croire que les neurones dans le cerveau de l'observateur imitent les neurones de la personne observée. Cela vient cliniquement (Fecteau, Pascual-Leone et Theoret, 2008) confirmer le principe d'imitation que Jean Piaget avait observé chez les enfants (1945) : l'imitation est importante pour l'apprentissage, le langage, la transmission culturelle, mais aussi pour l'empathie. La neurosémiotique voit ainsi une confirmation de la prédominance de la *mimesis* sur les autres activités de production,

notamment langagières (Pineda, 2009 ; Keysers, 2008 ; Arbib, 2006) : le lecteur s'identifie par imitation à certains personnages, perçoit avec plus ou moins d'acuité les mêmes émotions dictées par le narrateur et découlant du contexte d'énonciation, et finirait par adhérer à une certaine axiologie, qui, d'après Vincent Jouve, est un compromis entre les valeurs débattues dans l'univers diégétique et leur filtrage par l'« encyclopédie du lecteur » (Umberto Eco) et l'esprit du temps. Tout le processus supposerait, comme l'a formulé Paul Ricœur, une série cyclique de trois *mimesis* qui conduirait à confirmer l'hypothèse selon laquelle la lecture relèverait d'une pratique, aujourd'hui totalement sécularisée, de la croyance. C'est également la conclusion à laquelle aboutit Patrick Colm Hogan (2003) : la lecture suppose que le lecteur accorde un certain crédit aux informations que le récit dispense et qu'il accepte un certain nombre de contrats implicites, notamment celui du jeu de la lecture. Stanislas Dehaene, en identifiant les neurones de la lecture, met en évidence le recyclage neuronal et les processus cérébraux mettant en place des invariants culturels (2007 : 393-419).

Il en ressort qu'un dialogue fascinant entre sciences humaines et sciences expérimentales est en train de s'établir (Hurley et Chater, 2005) et que la complémentarité perçue par Dan Sperber (1996) entre la nature et la culture semble bien être sur le point d'être réalisée au XXI^e siècle : les idées se communiquent d'un cerveau à un autre et l'avenir de la culture se trouve dans sa relation au monde naturel, non construit ou détruit par l'homme.

La seconde génération de l'École de Paris poursuit une voie parallèle à celle de la neurosémiotique. Les travaux d'Eric Landowski sur la contagion (2002), autre métaphore médicale, ou ceux sur la tensivité de Claude Zilberberg (1981 et 1989) et Jacques Fontanille (Zilberberg et Fontanille, 1998) aboutissent à la constatation suivante : le texte agit directement sur le corps et l'esprit de celui qui reçoit ou intercepte le message. Cette réception est quantifiable et qualifiable.

Ce qu'on appelle parfois la sémiotique tensive n'est pas une autre sémiotique, qui s'opposerait à la sémiotique dite structurale. Elle s'intéresse, de fait, à un ensemble de phénomènes discursifs que leur caractère graduel, continu,

dynamique ou affectif rendait difficilement accessibles à une approche discontinue, binaire, statique et strictement narrative. Ce faisant, elle découvre l'unité d'un autre domaine de recherches: celui du discours en acte, de l'énonciation vivante, celui de la présence sensible à l'autre et au monde, celui des émotions et des passions. (Zilberberg, 2006: 15)

La neurologie a déterminé que chaque classe de sensibilité et de sensation qui lui est éventuellement associée comporte plusieurs paramètres différents, à savoir l'intensité, la durée, la spatialité éventuellement, et enfin la qualité. Le système nerveux central semble utiliser des codes ou des combinaisons de codes différents, compatibles avec les propriétés physiologiques connues des neurones (Perkel et Bullock, 1968; Cariani, 1995; Plack, Fay, Oxenham et Popper, 2005; Doya, 2007). P. Cariani montre à quel point la notion de temps est constitutive du code, de l'encodage et du décodage (1999; 2001). Il distingue trois types de codages: celui par fréquence de codage, celui par latence (délais variables entre stimulation et émission d'un potentiel d'action) et celui par intervalles entre influx. Le schéma tensif, comme dispositif de la sémiotique post-greimassienne, définit justement une valeur par les deux «valences» de l'intensité et de l'étendue, l'intensité même étant constituée des deux sous-dimensions du *tempo* et de la tonicité. Cette description, utile pour une carte de l'affectivité déployée par exemple dans un texte, peut correspondre (et répondre) aux codages neuronaux (Larangé, 2009: 285-306). L'expérience temporelle et la disposition mimétique qu'elle rend possible sont les deux voies que la critique littéraire explore sans toujours les mettre dans un rapport manifeste. Le temps et le récit sont inextricablement liés (Ricœur, 1983-1985) tout comme la parole (littéraire) et ses figures – métaphore, analogie, comparaison, anaphore, etc. – nécessitent un potentiel mimétique (Girard, 1961).

La neurosémiotique reste encore assez «floue» à cause de son ampleur transdisciplinaire, mais son avenir sur le marché des théories n'en est pas moins radieux par l'attractivité intellectuelle et les fantasmes qu'elle suscite. Elle prétend réconcilier les sciences humaines avec les sciences dites dures ou expérimentales. Elle se fonde sur le fait que la connaissance de l'art est non seulement théorique, mais surtout expérimentale, car l'esthétique découle d'abord d'une expérience.

La lecture, au même titre que la contemplation d'un tableau ou l'écoute d'un morceau musical, est une expérience qui suscite des émotions de plaisir ou de déplaisir. Elle crée des tensions et transmet des valeurs, objets de la sémiotique, qui nourrissent notre imaginaire et configure notre être-dans-le-monde (Tarasti, 2000).

Pourtant cette démarche éminemment positive soulève des interrogations idéologiques: à rebours du sensualisme de Condillac, elle défend un innéisme et fait de la culture une superstructure de la nature. Autrement dit, notre potentiel d'acquisition dépendrait de notre patrimoine génétique, permettant ainsi une compénétration entre la nature et la culture, qui ne s'opposent plus comme deux pôles, mais sont vues comme des complémentaires. On aboutit ainsi avec Jean Petitot-Cocorda et Francisco J. Varela à une *naturalisation* de la culture qui ouvre la voie à de nombreuses déviances. De surcroît, la neurosémiotique prend des orientations clairement théologiques et téléologiques en postulant, à partir d'une description systémique et complexe, des échanges d'informations dans le système nerveux (Delgado, 1983; 1985). Enfin, elle revendique clairement sa vocation universelle (Wilson, 1998): le cerveau devient le lieu du Tout, où chaque signe s'avère pansémiotique. En posant la question du signe dans le cerveau, elle s'interroge du coup sur la place de Dieu dans le cosmos.

NOTES

1. Certains passages reprennent en partie notre propos déjà tenu dans Larangé (2009).
2. Platon : *Le Théétète* 192a ; *Politique* 289a.
3. Platon : *République* II 377bc, 380c, III 387c, 402d, 403e, 414a, VI 491c, VIII 559a ; *Le Théétète* 192a, 195b ; *Cratyle* 397a ; *Lettres* VII 801d ; *Lois* IX 876e.
4. Platon : *Politique* 289b ; *Phèdre* 263b.
5. À ce propos, consulter les articles de Pierre Voyer. En ligne : <http://www.neurosemiotics.com/fr/about.asp> (page consultée le 25 octobre 2010).
6. Voir l'article en ligne consacré à Julian Jaynes dans lequel quelques extraits de J. Steward (2001: 87) sont repris (http://fr.wikipedia.org/wiki/Julian_Jaynes [page consultée le 4 novembre 2010]).
7. T. Chernigovskaya a donné à ce propos deux conférences au séminaire d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (DEA de Linguistique formelle, UFRL, Université Paris 7), organisé par Sylvain Auroux les mardis 11 et 18 janvier 2000 (« Polyphonic communication within the human brain: a neurosemiotic and psycholinguistic approach »). Voir aussi : T. Chernigovskaya, « Neurosemiotics – what has changed since the 80-ties? », Conférence donnée à l'International Semiotic Congress, Imatra (Finlande), en juin 2002.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALAC, M. et P. VIOLI (dir.) [2004] : *In the Beginning. Origins of Semiosis*, Turnhout, Brepols.
- AQUILI, E. d' et C. D. LAUGHLIN [1974] : *Biogenetic Structuralism*, New York, Columbia University Press.
- AQUILI, E. d', C. D. LAUGHLIN et J. MCMANUS [1990] : *Brain, Symbol and Experience: Toward a Neuropsychology of Consciousness*, New York, Columbia University Press.
- AQUILI, E. d' et A. B. NEWBERG [1999] : *The Mystical Mind: Probing the Biology of Religious Experience*, Minneapolis, Fortress Press.
- AQUILI, E. d', A. B. NEWBERG et V. RAUSE [2001] : *Why God Won't Go Away. Brain Science and the Biology Belief*, New York, Ballantine Books.
- ARBIB, M. A. [2006] : *Action to Language via the Mirror Neuron System*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BACHELARD, G. [1940] : *La Philosophie du non : essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF.
- BARONI, R. [2007] : *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil.
- BARTHES, R. [1966] : « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, n° 8, 1-27.
- BAXANDALL, S. [1985] : *Patterns of Intention: on the historical explanation of pictures*, New Haven, Yale University Press.
- BIOLIK, A. [1983] : « Roman Ingarden, l'idée de l'œuvre littéraire et sa concrétisation », *Canadian Slavonic Papers*, vol. 25, n° 2, 225-234.
- BOGEN, J. E. [1974] : « Letter: the philosophical problem », *Surgical neurology*, vol. 2, n° 1, 67-72 ;
- [1977] : « Further discussion on split-brains and hemispheric capabilities », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 28, n° 3, 281-286 ;
- [1986] : « Mental duality in the intact brain », *Bulletin of Clinical Neurosciences*, n° 51, 3-29 ;
- [1995] : « On the neurophysiology of consciousness », *Consciousness and Cognition*, vol. 4, n° 1, 52-62 ; n° 2, 137-158 ;
- [1997a] : « An example of access-consciousness without phenomenal consciousness? », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 20, n° 1, 144 ;
- [1997b] : « Some neurophysiologic aspects of consciousness », *Seminars in Neurology*, vol. 17, n° 2, 95-103 ;
- [1997c] : « Does cognition in the disconnected right hemisphere require right hemisphere possession of language? », *Brain and Language*, vol. 57, n° 1, 12-21 ;
- [2000] : « Split-brain basics: relevance for the concept of one's other mind », *The Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, vol. 28, n° 2, 341-349 ;
- [2001] : « An experimental disconnection approach to a function of consciousness », *The International Journal of Neuroscience*, vol. 111, n° 3-4, 135-136 ;
- [2004] : « The experience of will: Affective or cognitive? », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 27, n° 5, 660-666.
- BOUISSAC, P. [1985] : « Neurosemiotics: a definition », *RS/SI*, vol. 5, n° 3, 323-325.
- BOUTON, C. P. [1984a] : *La Neurolinguistique*, Paris, PUF ;
- [1984b] : *Le Discours physique du langage. Genèse et histoire de la neurolinguistique*, Paris, Klincksieck.
- BUCCINO, G. et alii [2004] : « Neural circuits involved in the recognition of actions performed by nonconspecifics: An fMRI study », *Journal of Cognitive Neuroscience*, n° 16, 114-126.
- CABANIS, P. [1802] : *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, Crapart, Caille et Ravier.
- CARIANI, P. [1995] : « As if time really mattered: temporal strategies for neural coding of sensory information », *Communication and Cognition – Artificial Intelligence*, n° 12, 161-229 ;
- [1999] : « Temporal coding of periodicity pitch in the auditory system: an overview », *Neural Plasticity*, vol. 6, n° 4, 147-172 ;
- [2001] : « Temporal codes, timing nets, and music perception », *Journal of New Music Research*, vol. 30, n° 2, 107-136.
- CATTANEO, L. et G. RIZZOLATTI [2009] : « The mirror neuron system », *Archives of Neurology*, vol. 66, n° 5, 557-560.
- CHANGEUX, J.-P. [1983] : *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard ;
- [2003] : *Gènes et Culture*, Paris, O. Jacob.
- [2005] : *L'Homme de vérité*, Paris, O. Jacob ;
- [2008] : *Du vrai, du beau, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Paris, O. Jacob.
- CHANGEUX, J.-P. et S. DEHAENE [1989] : « Neuronal models of cognitive functions », *Cognition*, n° 33, 63-109.
- CHAUVIN, R. [1988] : *La Direction de la vie et la genèse de la pensée*, Paris, O. E. L.
- CHERNIGOVSKAYA, T. V. [2005] : « Homo loquens: evolution of cerebral functions and language », *Journal of Evolutionary Biochemistry and Physiology*, vol. 40, n° 5, 495-503.
- CHEVALIER, J. M. [2002] : *The 3-D Mind*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- CLARKE, E. et S. JACYNA [1987] : *Nineteenth-Century Origins of Neuroscientific Concepts*, Berkeley, The University of California Press.
- COLM HOGAN, P. [2003] : *Cognitive Science, Literature, and the Arts: a Guide for Humanists*, New York, Routledge.
- CONDILLAC, É. B. de [1746] : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Amsterdam, P. Mortier ;
- [1749] : *Traité des systèmes*, La Haye, Neaulme ;
- [1754] : *Traité des sensations*, Paris et Londres, De Bures l'ainé.
- CONSTANTINI, M. et I. DARRAULT-HARRIS (dir.) [1996] : *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant*, Paris, L'Harmattan.
- CRAIGHERO, L. et G. RIZZOLATTI [2004] : « The mirror-neuron system », *Annual Review of Neuroscience*, n° 27, 169-192.
- DAMASIO, A. R. [1994] : *Descartes' Error: Emotion, Reason, and the Human Brain*, New York, Putnam.
- DEBRAY-RITZEN, P. [1979] : *Psychologie de la création: de l'art des parfums à l'art littéraire*, Paris, Albin Michel.
- DEHAENE, S. [2007] : *Les Neurones de la lecture*, Paris, O. Jacob.

- DELGADO, J. M. R. [1983]: « Les Bases neurobiologiques des activités spirituelles », dans J. E. Charon (dir.), *L'Esprit et la Science. Colloque de Fès*, Paris, Albin Michel, 35-44;
- [1985]: « Bases neurobiologiques du réel et de l'imaginaire », dans J. E. Charon (dir.), *L'Esprit et la science 2. Colloque de Washington*, Paris, Albin Michel, 35-58.
- DELON, M. [1988]: *L'Idee d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, PUF.
- DENTON, D. [2005]: *Les Émotions primordiales et l'éveil de la conscience*, Paris, Flammarion.
- DOYA, K. [2007]: *Bayesian Brain: Probabilistic Approaches to Neural Coding*, Cambridge, The MIT Press.
- DURAND, G. [1969]: *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas.
- ECCLES, J. C. [1980]: *The Human Psyche*, New York, Springer International.
- ECO, U. [1976]: *Il Segno*, Milan, Istituto editoriale internazionale.
- EDELMAN, G. M. [2004]: *Wider than the Sky: the Phenomenal Gift of Consciousness*, New York, Penguin.
- EMMECHE, C. [2001]: « The emergence of signs of living feeling: Reverberations from the first Gatherings in Biosemiotics », *Sign Systems Studies*, vol. 29, n° 1, 369-376.
- ESCHBACH, A. et J. TRABANT [1983]: *History of Semiotics*, Amsterdam, J. Benjamins.
- FAVAREAU, D. F. [2002]: « Beyond self and other: on the neurosemiotic emergence of intersubjectivity », *Sign System Studies*, vol. 30, n° 1, 57-100;
- [2006]: « The Evolutionary History of Biosemiotics », dans M. Barbieri (dir.), *Introduction to Biosemiotics: The New Biological Synthesis*, Berlin, Springer, 1-67;
- [2008a]: « Iconic, indexical, and symbolic understanding: commentary on Aragno », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 56, n° 3, 783-801;
- [2008b]: « Understanding natural constructivism », *Semiotica*, n° 172, 489-528;
- [2008c]: « Joining sign science and life science: introduction to the special issue on biosemiotic », *American Journal of Semiotics*, vol. 24, n° 1-3, 3-5;
- [2008d]: « The Biosemiotic Turn », *Biosemiotics*, vol. 1, n° 1, 5-23.
- PECTEAU, S., A. PASCUAL-LEONE et H. THEORET [2008]: « Psychopathy and the mirror neuron system: Preliminary findings from a non-psychiatric sample », *Psychiatry Research*, vol. 160, n° 2, 137-144.
- FREUD, S. [(1940) 1953]: *Abriß der Psychoanalyse: das Unbehagen in der Kultur*, Francfort-sur-le-Main, Fischer.
- GALL, F. J. [1822-1825]: *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, Paris, A. Boucher.
- GAZZOLA, V., G. RIZZOLATTI, B. WICKER et C. KEYSERS [2010]: « The anthropomorphic brain: the mirror neuron system responds to human and robotic actions », *Neuroimage*, vol. 35, n° 4, 1674-1684.
- GEERTZ, C. [2000]: *Available Light: Anthropological Reflections on Philosophical Topics*, Princeton, Princeton University Press.
- GIRARD, R. [1961]: *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset.
- GORDON, H. W. et J. E. BOGEN [1974]: « Hemispheric lateralization of singing after intracarotid sodium amylbarbitone », *Journal of Neurology, Neurosurgery and Psychiatry*, vol. 37, n° 6, 727-738.
- GREIMAS, A. J. [1983]: *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil;
- [1987]: *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, A. J. et J. FONTANILLE [1991]: *Sémiotique des passions: des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- HALEY, M. C. [1988]: *The Semeiosis of Poetic Metaphor*, Bloomington, Indiana University Press.
- HOFFMEYER, J. [1992]: « Some semiotic aspects of the psycho-physical relation: the endo-exosemiotic boundary », dans T. A. Sebeok et J. Umiker-Sebeok (dir.), *Biosemiotics: the Semiotic Web 1991*, Berlin, Mouton de Gruyter, 101-123.
- HOFFMEYER, J. et C. EMMECHE [1991]: « Code-Duality and the Semiotics of Nature », dans M. Anderson et F. Merrell (dir.), *On Semiotic Modelling*, New York, Mouton de Gruyter, 117-166.
- HURLEY, S. L. et N. CHATER [2005]: *Perspectives on Imitation: from Neuroscience to Social Science*, Cambridge, MIT Press.
- INGARDEN, R. [1931]: *Das literarische Kunstwerk mit einem Anhang von den Funktionen der Sprache im Theaterschauspiel*, Tubingue, Max Niemeyer.
- IVANOV, V. V. [1993]: « Neurosemiotics and neurobiology », *Semiotica*, vol. 94, n° 1-2, 103-122.
- JÄGER, L. [2001]: « Neurosemologie: das transdisziplinäre Fundament der saussureschen Sprachidee », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 54, 289-337.
- JAKOBSON, R. [1965]: *Preliminaries to Speech Analysis: the distinctive features and their correlates*, Cambridge, MIT Press;
- [1973]: *Main Trends in the Science of Language*, New York, Harper & Row.
- JAYNES, J. [(1976) 1994]: *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*, Paris, PUF.
- JOUE, V. [1992]: *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF.
- JUNG, C. G. [1951]: *Aion. Untersuchungen zur Symbolgeschichte*, Zurich, Rascher.
- KEYSERS, C. [2008]: *The Mirror Neuron System*, Hove, Psychology Press.
- KOÇAY, V. [1996]: *Forme et Référence: le langage de Roman Ingarden*, Bruxelles, Mardaga.
- LABORIT, H. [1968]: *Biologie et Structure*, Paris, Gallimard.
- LANDOWSKI, E. [2002]: *En deçà ou au-delà des stratégies, la présence contagieuse*, Limoges, Pulim.
- LARANGÉ, D. S. [2009]: *L'Esprit de la Lettre: pour une sémiotique des représentations du spirituel dans la littérature française des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, L'Harmattan.
- LÉGARÉ, S. [2001]: « Pour une neurosémiotique de la conscience », *Visio*, vol. 6, n° 2-3, 111-140.
- LOCKE, J. [(1690) 2009]: *Essai sur l'entendement humain*, Paris, LGF-Livre de Poche.
- LOTMAN, Y. M. [1999]: *La Sémiosphère*, Limoges, NAS (hors série).
- LURIA, A. R. [1981]: *Language and Cognition*, Washington, V. H. Winston.
- MARCAIS, P. [2003]: *L'Activité psychique: de la psychiatrie à une théorie de la connaissance*, Paris, L'Harmattan.
- MONNERET, P. [2003]: *Notions de neurolinguistique théorique*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon.
- ONIAN, J. [2007]: *Neuroarthistory: from Aristotle and Pliny to Baxandall and Zeki*, New Haven, Yale University Press.
- PEIRCE, C. S. [1961]: *Collected Papers*, vol. 3, sous la dir. de C. Hartshorne, P. Weiss et A. Burks, Cambridge, Harvard University Press.
- PERKEL, D. H. et T. H. BULLOCK [1968]: « Neural coding: A report based on an NRP work session », *Neurosciences Research Program Bulletin*, vol. 6, 219-349.
- PERRON, P. ET M. DANESI [1996]: « Sémiotique greimassienne et sciences cognitives », dans F. Rastier (dir.), 149-165.
- PETTITOT-COCORDA, J. [1985]: *Morphogenèse du sens I*, Paris, PUF.
- PIAGET, J. [1945]: *La Formation du symbole chez l'enfant: imitation, jeu et rêve, image et représentation*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.
- PINEDA, J. A. [2009]: *Mirror Neuron System: the Role of Mirroring Processes in Social Cognition*, New Providence, BPR Publishers.
- PLACK, C. J., R. R. FAY, A. J. OXENHAM et A. N. POPPER [2005]: *Pitch: Neural Coding and Perception*, New York, Springer.

- PRIEBRAM, K. H. [1994]: *Origins: Brain and Self Organization*, Hillsdale, L. Erlbaum.
- RAMACHANDRAN, V.S. [2003]: *The Emerging Mind*, Londres, Profile Books.
- RAMACHANDRAN, V.S. ET S. BLAKESLEE [1998]: *Phantasms in the Brain. Human nature and the architecture of the mind*, Londres, Fourth Estate.
- RASTIER, F. [1991]: *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- RASTIER, F. (dir.) [1996]: *Texte et Sens*, Paris, Dunod.
- RICŒUR, P. [1983-1985]: *Temps et Récit*, Paris, Seuil.
- RIZZOLATTI, G. [2005]: « The mirror neuron system and its function in humans », *Anatomy and Embryology*, vol. 210, n° 5-6, 419-421.
- RIZZOLATTI, G., C. SINIGAGLIA, et M. RAIOLA [2007]: *Les Neurones miroirs*, Paris, O. Jacob.
- ROEPSTORFF, A. [2001]: « Brains in scanners: an Umwelt of cognitive neuroscience », *Semiotica*, vol. 134, n° 1-4, 747-765 ;
- [2002]: « Cellular Neurosemiotics: outline of an interpretive Framework », dans J. Schult (dir.), *Studien zur Theorie der Biologie – vol. 6: Biosemiotik. Praktische Anwendung und Konsequenzen für die Einzeldisziplinen*, Berlin, Verlag für Wissenschaft und Bildung, 133-154 ;
- [2008]: « Things to think with: words and objects as material symbols », *Philosophical transactions of the Royal Society of London: Series B, Biological sciences*, vol. 363 (1499), 2049-2051.
- RUTHROF, H. [2000]: *The Body in Language*, Londres, Cassell.
- SALTHER, S.N. [1985]: *Evolving Hierarchical Systems: their structure and representation*, New York, Columbia University Press.
- SAUSSURE, F. de [1972]: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHAEFFER, J.-M. [1999]: *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil.
- SEBEOK, T.A. [1976]: *Contributions to the Doctrine of Signs*, Bloomington, Indiana University Press.
- SMIRNOV, D. G. [2008]: *Семиософия ноосферного универсума : ноосфера и семиосфера в глобальном дискурсе* [Sémiosophie de l'univers mental de la noosphère: noosphère et sémiosphère dans le discours global], Ivanovo, **Ивановский гос. Университет**.
- SPERBER, D. [1996]: *La Contagion des idées: théorie naturaliste de la culture*, Paris, O. Jacob.
- STEWART, J. [2001]: « La conscience en tant que métaphore spatiale: la théorie de Jaynes », *Intellectica*, vol. 32, n° 1, 87-110.
- TADIÉ, J.-Y. et M. TADIÉ [1999]: *Le Sens de la mémoire*, Paris, Gallimard.
- TARASTI, E. [2000]: *Existential Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press.
- TCHOUGOUNNIKOV, S. [2003]: « Le formalisme russe: entre pensée organique allemande et premier structuralisme », *Protée*, vol. 31, n° 2, 83-97.
- THOMPSON, A. L., J. E. BOGEN et J. F. MARSH [1979]: « Cultural hemisphericity: evidence from cognitive tests », *The International Journal of Neuroscience*, vol. 9, n° 1, 39-42.
- UEXKÜLL, J. von [(1940) 1982]: « The Theory of meaning », *Semiotica*, vol. 42, n° 1, 25-82.
- VARELA, F.J. [1989]: *Connaitre les sciences cognitives: tendances et perspectives*, Paris, Seuil.
- VARELA, F.J., E. ROSCH et E. THOMPSON [1993]: *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil.
- VERNADSKI, V. I. [(1944) 1991]: « Несколько слов о ноосфере » [Quelques mots sur la noosphère], *Успехи современной биологии* 18/2, repris de V. I. Vernadski [1944]: « Научная мысль как планетное явление » [La pensée mondiale comme révélation planétaire], **А.Л. Яншин** (dir.), Moscou, **Наука** ;
- [1945]: « The Biosphere and the Noosphere », *American Scientist*, vol. 33, n° 1, 1-12.
- VGOTSKI, L.S. [1934]: *Развитие высших психических функций* [Développement des fonctions supérieures du psychisme], Moscou, [s.é.].
- WILSON, E. O. [1998]: *Consilience: the Unity of Knowledge*, New York, Alfred A. Knopf.
- ZEKI, S. [1999]: *Inner Vision: an Exploration of Art and the Brain*, Oxford, Oxford University Press ;
- [2001]: « Artistic creativity and the brain », *Science*, vol. 293, n° 5527, 51-52 ;
- [2009]: *Splendors and Miseries of the Brain: love, creativity, and the quest for human happiness*, Chichester et Malden, Wiley-Blackwell.
- ZILBERBERG, C. [1981]: *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins ;
- [1989]: *Modalités et Pensée modale*, Limoges, Pulim ;
- [2006]: *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.
- ZILBERBERG, C. et J. FONTANILLE [1998]: *Tension et Signification*, Liège, Mardaga.

PARATOPIE :

QUAND L'ANALYSE DU DISCOURS LITTÉRAIRE (SE) JOUE DES FRONTIÈRES

PHILLIP SCHUBE COQUEREAU

Désormais un partage se fait entre des recherches qui se définissent dans l'espace des sciences humaines et sociales – ce qui est le cas précisément de l'analyse du discours – et une « recherche », qui ne peut se dire qu'entre guillemets, qui ne se tourne vers des savoirs positifs que pour enrichir des « lectures » qui s'affirment irrémédiablement d'un autre ordre.

(Maingueneau, 2006b: 136)

Lors de la phase « sciences humaines » de l'analyse textuelle, dans les années 1960-1970, on avait affaire à des spécialistes de littérature qui, tout en demeurant dans leur territoire, importaient des concepts d'autres disciplines, ou, moins souvent, à des chercheurs de sciences humaines qui appliquaient leurs concepts à des textes littéraires. À présent, [...] les manières de faire et de penser d'un spécialiste traditionnel de Mallarmé et d'un analyste du discours littéraire sont plus éloignées les unes des autres que celles de ce même analyste et d'un analyste du discours juridique.

(Maingueneau, 2003: 25)

Amorçons notre propos par un banal constat: dans les dernières décennies, la critique littéraire s'est construite et diversifiée par l'intégration incessante de concepts et de notions qui, bien que n'appartenant pas exclusivement à ce domaine, en investissent le lexique pour y jouer le rôle de fondements théoriques censés ouvrir à la fois le potentiel et l'acuité de l'analyse. Cette migration par recours volontaire ouvrirait de nouveaux espaces herméneutiques à même d'offrir des outils conceptuels idoines, mais qui témoignent cependant de l'effritement des sphères épistémologiques dans la saisie de la société, de la culture, de l'identité, etc. – effet de postmodernité globale par remise en question de la hiérarchie du savoir auquel le discours critique ne saurait échapper plus que son objet d'analyse. Comme tout « progrès », cette situation se traduit par le sempiternel dépassement de précédents devenus insuffisants, puisqu'ils

auraient perdu, par un « recul » épistémique équivalant à un retard, l'autorisation ou la légitimité nécessaires à leur exercice. Aussi la critique littéraire actuelle opère-t-elle des transpositions conceptuelles en s'autorisant de cette mouvance transdisciplinaire, c'est-à-dire en posant le *dépassement* – ou le *déplacement* – des frontières du savoir comme un *objectif* de progression du savoir, concernant son objet d'étude à tout le moins.

L'ANALYSE DU DISCOURS LITTÉRAIRE ET LA PARATOPIE

Le cas que nous aborderons dans les prochaines lignes procède, croyons-nous, de ce nouveau partage des champs disciplinaires, précisément parce qu'il veut faire contrepoin à ce clivage entre études littéraires et sciences humaines : la *paratopie*, posée comme principe « moteur » de la création littéraire par Dominique Maingueneau (notamment 1993, 2004), ne constitue pas simplement un concept ayant migré des sciences humaines et sociales vers la littérature, comme il l'expose lui-même dans l'extrait placé en exergue ; c'est plutôt une notion forgée à partir de l'analyse du discours pour fédérer et systématiser un ensemble de phénomènes observés dans les œuvres littéraires, et qui procède de la nécessité présumée de conceptualiser différemment la discipline littéraire elle-même. Ces marques textuelles « paratopiques », essentiellement discursives, ont émergé par la mobilisation de voies parallèles et de concepts « accessoires » dans la critique précédant les années 1970, notamment par l'étude du dispositif de l'énonciation, de ses effets pragmatiques et de ses implications dans l'interprétation des œuvres littéraires, fictionnelles ou non.

On doit donc à Maingueneau, professeur ès sciences du langage à l'Université Paris XII, que l'on considérera à bon droit comme figure de proue de l'analyse du discours littéraire¹, d'avoir proposé, défini et mis à l'épreuve la notion de *paratopie*. Expliquée et reconduite scrupuleusement dans nombre d'articles et d'ouvrages de l'auteur, la *paratopie* forme une paire indissociable avec le concept de « constituance » dans l'ADL mainguenaldienne.

Pourquoi ? C'est qu'en situant le discours littéraire aux côtés des discours philosophique, religieux et scientifique en tant que « genres » discursifs², autres types de discours constitutifs, Maingueneau a cherché à répondre à la perte d'outils opératoires légitimes – entendre : scientifiques et heuristiques – pour interroger la littérature et pour redéfinir son acception éternellement (fondamentalement ?) ambiguë, laquelle oscille entre les œuvres consacrées par une approche herméneutique et ce qu'il désigne sous le nom de « fait littéraire », avec tous les aspects institutionnels et sociaux que cette dernière expression comporte :

S'agissant d'étude de la littérature, les choses sont loin d'être simples. [...] faut-il y inclure seulement les textes, ou aller jusqu'au financement des théâtres, aux techniques de fabrication des livres, au statut juridique des écrivains, aux pratiques sociales attachées à la littérature (des visites de maisons d'écrivains aux reportages des magazines en passant par l'enseignement primaire et secondaire, les critiques de journaux, les images qui circulent dans la culture de masse, les prix, les bibliothèques, les loisirs, les adaptations d'œuvres au cinéma ou à la télévision, les traductions, etc.) ? En d'autres termes, va-t-on prendre en compte un patrimoine d'œuvres consacrées ou le fait littéraire dans toute sa complexité ? (2006a : §26)

Au centre de toute sa démarche de développement du cadre théorique de l'ADL se trouve donc l'objectif ostensible d'un ré-aiguillage des études littéraires prenant en considération ce « fait littéraire ». Aussi Maingueneau n'hésite-t-il pas à en faire le *leitmotiv* de son propos sur la légitimité et la nécessité d'interroger la littérature par la voie méthodologique qu'il tâche de constituer. Pour dire les choses autrement, l'incessante synthèse³ à laquelle il se consacre, en vue d'un dépassement des théories littéraires antérieures, suit un principe identique, à savoir une approche plus consciente du fonctionnement large de la littérature à partir des acquis fondamentaux de la saisie des questions d'énonciation tout en adoptant une posture critique « organique », ni contextualiste, ni textualiste, proche de celle que la sociocritique à la Claude Duchet aura mise de l'avant.

FUSION DES NIVEAUX?

(Con)fusion de la critique et de la métacritique?

À la lecture de ses ouvrages et articles consacrés à la définition et à l'explication de l'ADL, il se produit pourtant un étrange effet de correspondance, voire de mise en abyme, entre le travail sur les frontières disciplinaires qu'opère sa conception de l'ADL et l'instabilité frontalière qu'elle attribue au discours littéraire; le principe de positionnement de l'ADL paraît ainsi se réfléchir dans son objet d'étude, ce qui la conduit, aux yeux de certains, à entretenir une certaine *confusion*, voire à viser une certaine *consensualité* qui minerait sa légitimité critique. De la description inclusive de l'espace littéraire qu'elle emprunte à la volonté de dépasser les clivages de la critique savante, une étrange solution de continuité – de la théorisation à la mise en pratique de la critique – se fait jour.

Voilà précisément le sujet que nous entendons aborder; par la prévalence qui lui est accordée chez Maingueneau, la «paratopie créatrice»⁴ se voit conférer une efficience telle pour approcher la *discursivité* littéraire qu'on la suspecte souvent de n'être qu'un effet de cape théorique de l'ADL, une révision opportuniste de la logique universelle de création – littéraire entre autres – par une philosophie du langage fondée sur le primat du discours, et qui, sous prétexte de tracer sa propre voie critique, récupère les conflits (les distinctions) pour mieux les dépasser en intriquant méthode critique et constat métacritique, en s'installant en creux dans les apories nées de ces oppositions caractéristiques de la critique littéraire prise dans son ensemble. Avant tout, l'ADL se présente à titre de méthode critique faisant le constat d'un champ disciplinaire dont les théories obsolètes proposeraient des principes méthodologiques obsolescents. Autrement dit, pour surplomber le champ de la critique littéraire où se déploient ces prises de position, et remettre en question la littérature de la sociologie du champ ou celle de la critique textualiste, l'ADL – telle que la définit et la pratique Maingueneau – se (con)fondrait à son objet d'étude en y (re)jouant son projet de renouvellement critique. Cela n'est fort probablement pas étranger à

la perception de ce type de discours comme procédant d'une «réversibilité foncière du texte et du contexte» (Maingueneau, 1992: 114).

Tout se trouve alors sous le signe du principe invariant – et circulaire – de l'énonciation⁵, suivant lequel tout *dit* est traversé par son *dire*: tout en montrant les conditions de possibilité de ce *dire*, le *dit* en gère textuellement la réalisation par la médiation qu'il actualise. Comme la *paratopie*, l'ADL se déploie par un argumentaire visant essentiellement à démentir les frontières de la critique, à se réclamer d'une «localité paradoxale», un principe qui décrit cette médiation qui «désantagonise» le texte et son contexte⁶, et ce, en contestant la légitimité du départage des disciplines appartenant aux études littéraires en fonction de leur allégeance à l'un ou l'autre de ces régimes critiques. Le principe de la *paratopie* situe donc très directement, en dépit des efforts de spécification de l'auteur, la saisie paradigmatique du discours littéraire dans celle de la discipline scientifique (l'ADL) dont ce discours est censé relever. Rien de plus normal, sauf si cette grande cohésion de niveaux distincts crée une compréhension circulaire, voire adventice de l'œuvre littéraire par le fait littéraire, ce qui entrave toute «lecture» de l'œuvre en elle-même, terme dont Maingueneau se distancie, mais qui synthétise bien le rapport du critique littéraire à son objet et à sa tâche.

Or, ce grief de consensualité susmentionné, le plus souvent lancé dans des discussions de façon péremptoire et sans justification argumentée, provient d'universitaires⁷ dont le territoire critique est passablement esquiné par l'analyse métacritique de Maingueneau, de façon cinglante⁸ et rémanente; cela étonnerait si l'on ne considérait que toutes les approches critiques concurrentes reçoivent un traitement pour le moins expéditif et qui, sous prétexte de (mieux) positionner l'ADL, n'a de cesse de montrer la vétusté de leurs bornes et de leurs présupposés théoriques. Nous croyons donc que la *paratopie* – décriée par d'aucuns, célébrée par d'autres – offre une voie d'accès tout indiquée pour étudier ce paradoxe intrinsèque à l'ADL, et ce, parce qu'elle cristallise le positionnement de

l'analyste du discours, à la fois face à la littérature et face à la critique. Un court examen de la notion par ses *implications* et un retour sur l'intrication des plans critique et métacritique que sa description occasionne nous semblent essentiels pour prétendre, en toute humilité, développer un point de vue épistémocritique⁹ sans autres précédents que ceux offerts par l'auteur lui-même, circonscrire ce qui suscite malaise et malentendus au sujet de la *paratopie* et plus généralement, sur cette ADL « en voie de constitution » (Maingueneau, 2004: 5) depuis quelque vingt ans.

Il serait malhonnête de passer sous silence que Maingueneau et Frédéric Cossutta avaient pressenti et dénoncé ce danger de « confusion des plans » par leur démarche visant à ouvrir l'analyse du discours à des territoires plus spécifiques, mais ils s'y sont tout de même engagés en misant sur les progrès possibles plutôt que sur la confusion escomptée. Aussi concluaient-ils leur proposition sur les discours constituants en allant au-devant des objections, manière de montrer leur conscience des problèmes encourus :

Nous finirons sur une question qu'il est impossible d'éluder, celle de la relation entre les discours constituants et l'analyse de discours qui se porte sur eux. Cette dernière est prise dans un paradoxe insurmontable puisqu'à la fois elle relève d'un discours constituant (scientifique en l'occurrence), tout en prétendant surplomber le caractère constituant de tout discours. À prétendre nier ce paradoxe, l'analyse de discours se trouverait prise dans les mêmes naïvetés que la Philosophie, la Théologie, la Science, quand en leur temps elles ont prétendu régner sur l'ensemble du dicible. Comme il n'est pas question pour l'analyse du discours de reconduire la tentation de s'autoproclamer seule instance de légitimation, force lui est d'accepter d'être prise dans le domaine d'investigation qu'elle prétend d'analyser [sic], de laisser se développer un aller et retour critique entre ces deux pôles. (1995: 124; nous soulignons)

En dépit de cet « avertissement » à soi-même formulé par les théoriciens de la constituance, il semble que le succès de la perspective paratopique pour

étudier le discours littéraire se heurte justement à des détracteurs qui aiment à rappeler ce paradoxe. Car si Maingueneau l'a cerné très tôt dans sa réflexion théorique, prêtant le flanc à la contestation avec ostentation, ce constat n'a semble-t-il pas été dépassé; contrairement au succès relatif de la « mission » critique que s'attribue l'auteur du *Contexte de l'œuvre*, ce talon d'Achille demeure prégnant et mitige le statut « scientifique » de l'ADL.

Nous posons donc l'hypothèse que la *paratopie*, par son omnivalence de principe dans la dynamique créatrice du discours littéraire, constitue la clef de voûte, le maillon jugé plus « faible » de la démarche théorique de Maingueneau concernant l'étude du domaine qu'elle devrait « surplomber », et se maintient par là même dans une position ambivalente.

IMPLICATIONS THÉORIQUES DU COUPLE CONSTITUANCE/PARATOPIE

Problème coextensif du rapprochement suspect des niveaux observé précédemment, l'indissociabilité de la *paratopie* avec ce que Maingueneau (et Cossutta) appelle la *constituance*¹⁰ – un concept forgé par l'analyste pour désigner une certaine catégorie de discours, dont l'instauration et le fonctionnement visent à les poser dans une situation d'excès des autres discours – a aussi été fréquemment reformulée. Après une saisie des paramètres définitionnels de ces deux termes, il importera de dégager certaines des conséquences de ce pairage dans le modèle théorique de l'analyse du discours.

Revenons d'abord à la définition de la *paratopie* présente dans *Discours littéraire* :

Celui qui énonce à l'intérieur d'un discours constituant ne peut se placer ni à l'extérieur ni à l'intérieur de la société: il est voué à nourrir son œuvre du caractère radicalement problématique de sa propre appartenance à cette société. Son énonciation se constitue à travers cette impossibilité même de s'assigner une véritable « place ». Localité paradoxale, paratopie, qui n'est pas l'absence de tout lieu, mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire, qui vit de l'impossibilité même de se stabiliser. Sans localisation, il n'y a pas d'institutions permettant de légitimer et de gérer la production et la

consommation des œuvres, mais sans délocalisation, il n'y a pas de constituance véritable. (2004: 52-53)

Ainsi formulée, l'œuvre littéraire, créée par principe paratopique, se voit attribuer deux paramètres fondamentaux:

1. Elle passe d'abord du statut d'œuvre à celui de discours; sans nous épancher trop longuement sur les conséquences de ce passage, il faut cependant indiquer que le concept même de discours implique chez Maingueneau huit caractéristiques qui reflètent, en quelque sorte, les «lieux» de l'analyse qu'il pratique¹¹.
2. S'ensuit une contestation de l'articulation entre texte et contexte, entre l'œuvre et la société dans laquelle elle émerge. Il s'agit, nous dit Maingueneau, non pas de dénier l'ancrage sociohistorique du texte, mais plutôt de dépasser des manières de penser et de faire très profondément enracinées, en ruinant les connotations extratextuelles de la notion même de contexte, tâche à laquelle son ouvrage *Le Contexte de l'œuvre littéraire* s'est attelé dès 1993 et que «prolonge et renouvelle» (2004: 5) celui paru une décennie plus tard, à savoir *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Pour Maingueneau, le texte n'est pas le reflet de structures sociales qui l'organisent, comme dans la critique marxiste, pas plus qu'un document dont le contenu, accessoire dirait Spitzer, n'est qu'un faire-valoir superficiel de la recherche de faits historiques et d'indices de la socialité ambiante, mais plutôt le lieu d'une négociation textuelle qui porte les traces de ses conditions d'énonciation:

Ni support ni cadre, la paratopie enveloppe donc le processus créateur, qui l'enveloppe aussi: faire œuvre, c'est produire une œuvre et construire par là même les conditions qui permettent de la produire. Il n'y a pas de «situation» paratopique extérieure à un processus de création: donnée et élaborée, structurante et structurée, la paratopie est à la fois ce dont il faut se libérer par la création et ce que la création approfondit, elle est à la fois ce qui donne la possibilité d'accéder à un lieu et ce qui interdit toute appartenance. (2007, § 12; ou 2004: 86)

La *paratopie*, tout en montrant le refus de l'ADL de s'enfermer dans le texte – entendre: adhérer à la dichotomie «moi de l'écrivain»/«homme du monde» (2006a: § 2) de Proust contre laquelle Maingueneau n'a de cesse de s'inscrire en faux¹² –, se distancie des approches sociologisantes qui recherchent, dans la *discursivité* des œuvres littéraires, «l'expression d'un réel en amont» (2007, § 13), c'est-à-dire de la sociocritique.

Notion apparentée à la *paratopie* à laquelle elle fait écho, la constituance d'un discours lui vient d'un même caractère «problématique» ou «paradoxal» puisque cette catégorie de discours a la particularité à la fois «de fonder et de ne pas être fondé[e]» (Maingueneau et Cossutta, 1995: 112), ce qui ne signifie en rien que ces discours soient autonomes ou qu'ils opèrent à l'abri de toute influence externe. C'est plutôt leur inscription particulière dans l'espace interdiscursif qui permet de leur octroyer ce statut singulier:

Zones de parole parmi d'autres et paroles qui se prétendent en surplomb de tout autre. Discours limites, placés sur une limite et traitant de la limite, ils doivent gérer textuellement les paradoxes qu'implique leur statut.

(Ibid.: 113)

Maingueneau et Cossutta ont qualifié de *constituants* un certain type de discours par le fait qu'ils se fondent sur eux-mêmes, gérant au sein de leur propos ce paradoxe; en se référant à l'étymon *arkhê* («source» [ibid.: 112]), les auteurs de *L'analyse des discours constituants* les appellent également «archétextes». Même si ces discours entretiennent des correspondances avec la sphère discursive globale – ou interdiscours¹³ – de laquelle ils prennent leur élan, ils l'excèdent par la problématisation qu'ils en font toujours. Selon la même logique, ces discours se légitiment en «réfléchissant en eux-mêmes leur propre constitution»¹⁴ (Maingueneau, 2004: 48); ils participent d'une «auto-hétéro-constituan[ce]», ce qui signifie qu'ils se distinguent aussi par leur relation ontologique aux discours non constituants¹⁵ autant qu'aux autres discours constituants: «seul un discours qui se constitue en thématissant sa propre

constitution peut jouer un rôle à l'égard d'autres discours» (Maingueneau et Cossuta, 1995: 113). Par leur positionnement dans la globalité discursive, tant «verticalement» qu'«horizontalement», si tant est que l'on adhère à cette hiérarchisation de l'interdiscours, les discours constitutants bénéficient de ce double rapport – autonomie et hétérogénéité – leur conférant *autorité* et *originalité*.

C'est dire que le discours littéraire, comme les autres discours caractérisés par une constituance, se montrerait on ne peut plus sensible aux transformations contextuelles; loin d'en offrir un simple reflet, les œuvres appartenant au champ littéraire n'auraient de cesse de remettre en jeu, voire de «théâtraliser», les conditions de production qui sont les leurs par le mouvement même de l'écriture. La formulation anglaise de *self-constituting discourses*, utilisée par Maingueneau lui-même¹⁶, souligne encore davantage la conceptualisation de cette catégorie en marquant sa nature auto-constituante.

La *paratopie*, corollaire de la *constituance*, propose donc une perspective transversale de la théorie mainguenaldienne du discours littéraire, d'une part comme en témoigne la place centrale qu'elle occupe dans la plupart des articles qu'il a fait paraître depuis une vingtaine d'années, d'autre part en ce qu'elle figure, avec la scène d'énonciation, en sous-titre de son ouvrage de 2004. Ce terme – bien éloigné de la notion homonyme utilisée en sémantique textuelle¹⁷ – se présente plutôt comme une nouvelle perspective destinée à dépasser l'opposition binaire entre texte et contexte qui scinde la critique littéraire universitaire, donc à invalider les fondements du désaccord qui s'est creusé entre les tenants de la critique «traditionnelle», l'histoire littéraire en première ligne, et la nouvelle critique, nommément le structuralisme à qui la plus large partie des griefs de l'auteur va¹⁸. Il faut savoir que Maingueneau, fin observateur de la scène critique en littérature et avant tout théoricien du langage entrevu comme un *discours*, met de l'avant une approche qui permet de renouveler – du moins c'est là son souhait – l'analyse des œuvres littéraires en se distanciant de ce qu'il désigne sous l'expression péjorative de

«routines» (Maingueneau, 2006a: §8; 2007: §22) pour commenter les textes. Est-ce à dire qu'il fait bon marché de toute l'effervescence critique du dernier siècle, celle-là même qui aura permis à la littérature de se transfigurer pour assurer sa légitimité comme objet d'étude dans une ère sociale où le paradigme épistémologique a éclaté? En vérité, le tour de force de Maingueneau réside probablement, comme Genette en son temps, dans le fait d'avoir proposé une approche de la littérature fondée sur de nouvelles modalités d'appréhension plus «homogènes»¹⁹ et moins ambivalentes, ce qu'il exprime explicitement dans un article:

L'intervention de problématiques d'analyse du discours dans le domaine des «humanités» traditionnelles est le résultat d'une reconfiguration générale du savoir, pas seulement d'une rectification locale de frontière au sein des facultés de lettres. Ces questions ne s'étaient jamais posées jusque-là avec une telle acuité, et elles ne pourront recevoir des solutions simples, dans la mesure où bien souvent, en fonction de leurs activités, les mêmes personnes adoptent tantôt une démarche de sciences humaines et sociales, tantôt une démarche herméneutique. Sans doute n'y a-t-il pas d'approche des sciences humaines et sociales qui ne se nourrisse d'une relation herméneutique plus ou moins avouée, mais cela ne signifie pas que les deux démarches doivent être confondues. Ce serait déjà une avancée significative si l'on prenait conscience de leur hétéronomie et qu'on en tirait des conséquences. (2006a: §37)

Ces remarques, constamment réitérées dans ses textes, cernent aussi le caractère problématique que revêt la notion de *paratopie*, tout en marquant assez clairement ce qu'il croit être à la source d'un potentiel désaveu de sa conceptualisation de la littérature chez les tenants d'approches critiques institutionnalisées par la discipline littéraire. Solution complexe²⁰ refusant ladite hétéronomie et s'efforçant plutôt de voir comment résoudre l'opposition qu'elle établit par la création, dans le cadre théorique de l'ADL, d'outils conceptuels résistant à cette double orientation constitutive de l'approche de la littérature. Cette opposition complexe, certes, aura aussi servi de paradigme à la mise sur pied de la nouvelle critique

dont l'ADL reste un prolongement plus actuel, mais qui reconduit ledit paradigme en le reformulant.

INTRICATION DE L'ANALYSE

DU DISCOURS LITTÉRAIRE ET DE SON OBJET

À vouloir faire du discours littéraire un simple « discours », Maingueneau l'aura sciemment réduit à quelques principes de fonctionnement *supérieurs*²¹, qui sont partagés par l'ensemble des autres discours constitutifs, voire ceux de tout processus de création discursive, langagière ou même picturale. Alors, est-ce que la *paratopie* est bien un passe-partout critique, une notion consensuelle? À cette notion transdisciplinaire, quel potentiel heuristique attribuer?

D'où la question principale à laquelle notre regard préalable sur les implications de la *paratopie* comme « métadiscours » nous amène: cette notion clef de l'ADL est-elle mise au service des œuvres ou de l'ADL, ou distribue-t-elle ses lumières par transversalité? Par son pouvoir d'étreinte universelle de tout ce qui *constitue* le discours littéraire, on peut certes y voir œuvre utile, celle de désacraliser la « Littérature » (Maingueneau, 2006b) et d'ouvrir la voie à une saisie novatrice et autorisée par le progrès épistémologique d'une science littéraire épigonale; on peut aussi en inférer le symptôme d'une critique littéraire qui, ayant démonté et synthétisé pour la énième fois le fonctionnement énonciatif et langagier des textes, des épitextes et des métatextes, n'a qu'à constater que son pouvoir d'excès a été phagocyté par des approches extérieures. Dans un entretien concernant les relations de la sociocritique à l'analyse du discours, Claude Duchet soulève un problème qu'occasionnerait, selon lui, la puissance formidable de l'ADL: celui de limiter, en quelque sorte, l'analyse de la littérarité d'une œuvre donnée à son contenu discursif. Prenant à témoin les exemples utilisés par les analystes du discours dans les articles du numéro de *Littérature*, il indique:

[L]es données du discursif me semblent trop apparentes. Nous restons dans du narratif proche d'un certain type de discours adressé où la littérature paraît au service d'une parole venue d'ailleurs. Au vu de ces exemples, je me demande si les analystes du discours sont prêts à

interroger un poème de Baudelaire, une pièce de Claudel, un Nouveau roman ou un texte de Pierre Michon. Non qu'ils n'en soient pas capables – mais ne sont-ils pas un peu conduits par leur formation même à rechercher dans le littéraire ce qu'il y a déjà de discursif? [...] On montre plus les tensions inhérentes aux textes que la force expressive de ce qu'ils veulent énoncer. (Amossy, 2005: 131)

Malgré les précautions prises par Duchet, son regard ne contribue évidemment pas à minimiser la caractérisation « extra-littéraire » de l'analyse du discours et ce de qu'elle étudie, ou à tout le moins relativise-t-il manifestement le potentiel de singularisation interprétative des voies d'investigation de cette discipline. La mise à l'épreuve de la *paratopie* par Maingueneau a par ailleurs l'inconvénient, aux yeux de la critique recherchant quelque spécificité de l'œuvre, de placer côte à côte des corpus, contemporains ou non, que le genre, le contenu ou l'appartenance idéologique éloigne de prime abord. Par exemple, si la démonstration de la *paratopie* fonctionne autant dans le cas du discours janséniste chez Racine que dans celui de l'écrivain de salon, cela démontre moins la *littérarité* de l'œuvre ou du statut de l'individu que le fait que le discours littéraire offre une discursivité dont le fonctionnement général peut être saisi et systématisé. Sa mise en application occasionnerait de « faux » rapprochements par groupements *discursifs*. Or, si cela déroutait l'analyste littéraire, cela ne ferait que confirmer, dans l'esprit de Maingueneau, la profonde transformation du champ des savoirs.

En outre, la notion de *paratopie* est bien souvent convoquée à tort et à travers pour désigner l'hétérodoxie des situations ou des personnages sans prendre les précautions nécessaires, c'est-à-dire en oubliant les fondements mêmes de son *fonctionnement*, ce qui détournerait l'analyste imprudent hors de l'ADL:

Le problème est que bien souvent la paratopie est plus ou moins confondue avec la marginalité, le nomadisme, le parasitisme, etc., c'est-à-dire avec des données sociologiques au lieu d'être rapportée à un processus créateur.

(2006: § 11)

La paratopie n'est pas une situation initiale: il n'est de paratopie qu'élaborée à travers une activité de création et d'énonciation. (2004: 86)

La dérive mise en cause ici souligne en creux l'effet d'intrication implacable entre la *paratopie* et la constituance: en écartant la notion de *paratopie* de ses implications dans le processus d'auto-hétéro-constituance, l'analyste du discours subordonnerait alors un aspect constitutif de la méthodologie de l'ADL à sa démarche herméneutique. Cette erreur d'appréhension concorde néanmoins avec la position très claire de Maingueneau concernant la nature « commune » du fait littéraire: « La littérature ne bénéficie pas d'un régime d'extraterritorialité » (2003: 20; 2004: 30). Cependant, la perspective de la *paratopie* souligne que le discours littéraire cherche néanmoins ultimement à se situer dans une classe à part, et il en va de même pour la critique qui cherche à « thésauriser » le littéraire par intérêt, consciente que sa survie dépend de la pérennité de sa ressource, tout comme Maingueneau cherche à gérer le paradoxe de la discipline qu'il s'applique à fonder.

Nous avons aussi souligné plus haut que les théories de l'énonciation induisent dans l'ADL mainguenaldienne une dynamique de dépassement et de transposition. La migration du principe d'embranchement de la linguistique à l'ADL le place dans l'ambivalence quant à la validité de l'analogie. Un tel recours à la grammaire fonctionnelle de la linguistique participe-t-il d'une réelle rénovation de la critique littéraire ou cela ne fait-il que renforcer les constats crépusculaires sur la fin de la Littérature avec un grand L par assimilation de son fonctionnement discursif à celui du langage?

CONCLUSION:

« OMNIVALENCE » OU AMBIVALENCE ?

Au terme de ce bref parcours épistémocritique, répondons à notre interrogation sous-jacente: est-ce vraiment un *maillon faible* de l'ADL que cette *paratopie*? En fait, c'est l'universalité de son applicabilité à tout discours littéraire, voire à tout discours constituant, qui lui attribue un défaut de

spécificité. La littérature est paratopique, certes, mais en quoi cela nous informe-t-il de ce qu'est la littérature, puisque la philosophie et le discours religieux, à leur manière, le sont également? Peut-être touchons-nous là au nœud « borroméen » (2004: 108) que Maingueneau a lui-même patiemment fomenté pour désacraliser d'un même souffle soutenu *littérature* et *critique littéraire*. Si la *Littérature* a bel et bien disparu à ses yeux, l'auteur se positionne encore une fois par ce constat:

Or, il ne me semble pas que les recherches qui relèvent de l'analyse du discours se laissent prendre dans de telles antinomies, ni même qu'on puisse délimiter a priori l'espace de la connaissance. De manière fondamentale, on peut contester l'autarcie d'une réflexion où la littérature s'évalue elle-même, sans convoquer d'autres savoirs [...].
(2003: 21-22)

Maingueneau persiste et signe, mais laisse en plan un problème ouvert par sa position: est-ce que le destin de la notion de *paratopie* illustre que le pari de la critique littéraire de s'ouvrir à d'autres disciplines pour se renouveler se paiera de la mort de l'objet de son attention – les œuvres considérées littéraires –, parce que ce dernier sera devenu incapable de prendre sens hors de méthodes qui le recouvrent et qui en orientent l'analyse aux dépens de l'interprétation? L'émergence de l'ADL et des procédures d'analyse qui en relèvent, celles de Maingueneau au premier chef, ne devrait pas en être tenue responsable, ne serait-ce que par les nouveaux outils opératoires qu'elle apporte; ce sera plutôt aux exégètes littéraires de lui donner tort, ce qui n'a pas été entrepris à notre connaissance, mais qui, en quelque sorte, aurait peut-être été fait si la tentation « scientifique » ne plaçait le littéraire, comme le définit Maingueneau, dans une posture intenable:

Qu'il le veuille ou non, [l'universitaire littéraire] est partie prenante dans la vie culturelle et dans l'enseignement. Mais on comprend qu'il n'accepte pas d'être réduit au rôle de critique talentueux; l'autorité qu'il entend exercer hors de l'université repose au contraire sur sa maîtrise de savoirs et de pratiques d'analyse fondées sur des sciences humaines et sociales, dont par ailleurs il doit

réfuser la légitimité, au nom de la transcendance de son objet. Si la « littérature » comme discipline universitaire a constamment refusé de se rallier aux sciences humaines et sociales, et cela dès la fin du XIX^e siècle, c'est, comme nous avons essayé de le montrer, parce qu'il y va de son identité.
(2006b : 137)

La conception du travail critique en littérature avancée dans l'extrait affirme sans ambages la valeur « scientifique » de l'ADL, ce qui repousse encore un peu plus dans l'arrière-garde le modèle de l'universitaire littéraire posé par l'auteur de *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature...* au point où il est condamné soit à disparaître, soit à se transfigurer par l'adoption de nouvelles méthodes exemptes de souci de transcendance, porteuses de propositions théoriques cohérentes avec le développement des sciences de « l'homme » par l'étude de ses manifestations discursives, en s'attardant à sa médiation particulière.

Ce désir de jonction des pôles distincts de l'univers social, institutionnel et textuel astreint toutefois l'analyste à placer la *paratopie* comme principe supérieur, « omnivalent » *puisque* invariant dans tout discours littéraire. Sans trop d'étonnement, on comprendra que cette attention « par principe » puisse dévier le regard d'autres manifestations textuelles alors jugées secondaires, ignorées par un outil méthodologique qui « démonte les mécanismes » du discours littéraire, l'anatomise plutôt que de l'atomiser. Mais comme le précise Cossutta, l'analyste du discours préférera au « tout ou rien » une approche qui tient compte des « registres de modulation, des degrés continus, ou des variations réglées » (2003 : 426).

Bien qu'elle induise une certaine confusion entre les plans critique et métacritique, la *paratopie* n'illégitimerait en rien l'ADL, son autorisation critique passant, on l'aura vu, par sa capacité à répondre aux règles de la *constituance* de son corpus. Nous touchons peut-être alors à une partie de la réponse que ce parcours voulait susciter, et que nous plaçons sciemment comme une évidence : en voulant se constituer en nouvelle théorie à même de saisir l'entièreté du fait littéraire, et en ouvrant des

passerelles très larges – censément « universelles » pour approcher son objet –, l'ADL s'intéresserait à *autre chose* qu'à la littérature, c'est-à-dire *au discours littéraire*, dans une vision phénoménologique distincte. Par-delà le conflit disciplinaire, la *paratopie* est d'abord le signe d'une transformation épistémologique plus profonde des études littéraires : celle voulant que l'on accorde désormais au fonctionnement de la littérature un pouvoir heuristique, dont l'ADL cherche à faire son creuset définitif.

NOTES

1. Désormais désignée par le sigle ADL.
2. Il serait tentant de leur adjoindre les discours « sociaux » (idéologiques) si Maingueneau n'avait pas procédé à une sérieuse mise en garde dès son *Contexte de l'œuvre littéraire* (1993), mise en garde qu'il reprend dans *Le Discours littéraire* (2004) et plus directement dans son article « L'idéologie, une notion bien embarrassante » : « S'agissant de discours littéraire, les œuvres ne sont pas rapportées directement aux intérêts des classes sociales ou aux crises économiques, mais d'abord à l'apparition de modalités de communication spécifiques », une description de la *constituance* proprement littéraire (nous y reviendrons) qui excède la notion d'idéologie, laquelle n'en posséderait pas « la réversibilité entre les aspects dynamique et statique, entre l'activité énonciative et les structures qui en sont la condition et le produit » (2007 : § 8-9).
3. Comme il reprend, souvent de façon littérale, ses définitions des discours constituants et de la *paratopie*, Maingueneau réitère systématiquement sa conception de la « crise » des études littéraires pour marteler les principes qui présideraient à l'analyse du discours littéraire. Notre lecteur s'en convaincra en consultant les sections d'ouvrages ou d'articles suivants : « Un tournant dans les études littéraires » (2003 : 15-25), « Les conditions d'une analyse du discours littéraire » (2004 : 10-43), « La crise des études littéraires » (2006b : 105-143), « Les institutions académiques » (2006a : § 24-37).
4. Formule qui constitue le titre du chapitre 8 du *Discours littéraire* : « La *paratopie* n'est telle qu'intégrée à un processus créateur. [...] il s'agit dans le même mouvement de résoudre et de préserver une exclusion qui était le contenu et le moteur de sa création » (2004 : 85).
5. Entendue en qualité autant d'aval « marqué » de l'énoncé que de résultat des conditions dans lesquelles il se réalise, prémisse capitale pour la compréhension de la pensée de Maingueneau, car cette définition contient l'interdépendance des plans textuel et extratextuel dont l'auteur cherche à dépasser les frontières, et ce, en invoquant une nécessité de changement de paradigme dans la critique. Assez étrangement, on retrouve les « marques » de ce discours métacritique dans la systématisation du fonctionnement textuel des œuvres, lequel relèverait du principe de la *paratopie*.

6. Contexte qui n'est absolument pas assimilable au hors-texte, à une « part de [l'écrivain] plongée [ou engluée] dans la pesanteur sociale » (Maingueneau, 1993 : 27 ; 2004 : 85 ou 2006b : § 11), mais qui comprend le « tiers » de l'Institution, ce qui ne l'oppose donc pas à la dimension textuelle, puisque celle-ci participe à sa définition et devrait être prise en compte pour s'assurer de sa compréhension, c'est-à-dire de son « inclusivité », suivant le sens étymologique de ce mot (*cum prehendere*, « prendre avec »).

7. Hormis quelques articles où la spécificité de l'ADL, en regard de la démarche sociocritique, est poliment et sommairement remise en question par l'examen des points de convergence et de divergence (voir entre autres L. Rosier, 2005 ; J. Meizoz, 2006 [en ligne]), nous n'avons pas trouvé, par nos recherches, de réflexions étayées démontrant l'invalidité de l'ADL ou contestant systématiquement la valeur opératoire de la *paratopie* pour l'abord d'œuvres littéraires.

8. Maingueneau, en cherchant à se distinguer des autres approches critiques, se plaint à en montrer les limites ou l'inactualité dans les développements métacritiques qu'il accomplit (voir *supra*, note 3).

9. Nous reconnaissons ici l'ascendant bienfaiteur d'un article qui adopte cette posture particulière : celui de Rosier (2005). Il aura en particulier influé sur la forme que prend notre article.

10. À l'origine, on retrouve ce concept sous l'appellation apparentée de « constitution » (Maingueneau et Cossutta, 1995). Les significations générales attribuées au mot « constitution » étant bien différentes de celles que les auteurs de cet article lui attribuent, et compte tenu de l'importance de cet aspect dans l'analyse du discours, il sera remplacé par « constituance ». Il faut aussi préciser que quelque quatre ans auparavant (1991), Maingueneau avait déjà étudié les particularités de ces discours en les rangeant sous le terme d'*archive*, mais s'est décidé à abandonner ce dernier en raison de la confusion possible avec les positions théoriques de Foucault (*L'Archéologie du savoir*, 1969), cependant que cette désignation pouvait entraîner également l'équivoque sémantique : « Dans notre *Analyse du discours*, la notion d' "archive" avait été utilisée en lieu et place de celle de "formation discursive", en raison de son lien avec l'*archéion* grec ["source", "principe", mais aussi "commandement", "autorité"]. Mais ce choix n'était pas sans inconvénient, dans la mesure où ce concept est bien éloigné de l'usage qui est fait d'*archive* dans la langue courante. Nous y avons donc renoncé » (2004 : 47).

11. Le discours est *transphrastique* (il ne correspond pas à l'unité d'un syntagme ou d'un « fait de langue »), *pragmatique* (il supporte une action en la produisant), *interactif* (il repose sur une coopération entre l'énonciateur et l'énonciataire), *orienté* (il supporte un « programme »), *contextualisé* (il crée et modifie son contexte), *pris en charge* (il procède d'une énonciation et d'un embrayage), *générique* (il est régi par des normes sociodiscursives) et, caractéristique prépondérante, il *participe d'un interdiscours* (il prend aussi sens par sa position dans un espace comportant plusieurs discours) (Maingueneau, 2004 : 32-33).

12. Ce grief traverse unilatéralement son essai *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature* (2006). Voir aussi l'article d'I. Serça, « La paratopie de l'écrivain Proust » (2003).

13. Cette notion renvoie à un « univers d'autres discours à travers lequel [tout discours] doit se frayer un chemin. Pour interpréter le moindre énoncé, il faut le mettre en relation avec toutes sortes d'autres. Les problématiques de l'intertextualité et de l'architextualité, qui nourrissent les études littéraires, vont dans le même sens, mais elles

ont tendance parfois à y voir une sorte de privilège de la littérature, alors que c'est une dimension de toute activité discursive, qui prend seulement un tour spécifique en littérature » (Maingueneau, 2004 : 33). Sur la définition du discours et ses caractéristiques, voir aussi *supra*, note 11.

14. D'abord expliqué par l'exposition de trois dimensions (Maingueneau et Cossutta, 1995 : 113), le concept de « constitution » ou « constituance » se réduit à deux dimensions principales lorsque appliqué à l'appréhension du discours littéraire, lesquelles sont :

1. « l'action d'établir légalement, comme processus par lequel le discours s'instaure en réglant [variante : construisant] sa propre émergence dans l'interdiscours » et 2. « les modes d'organisation, de cohésion discursive, la *constitution* au sens d'un agencement d'éléments formant une totalité textuelle » (Maingueneau, 2004 : 48 ; souligné dans le texte).

15. Sont considérés non constituants les discours « ordinaires » que sont la presse, la conversation, mais aussi les « métadiscours » d'accompagnement qui participent du mouvement de légitimation d'abord amorcé par les discours constituants eux-mêmes : le manuel, la lecture, etc., tous déployés en fonction des archétypes qui interagissent dans l'interdiscours.

16. Voir <http://pagesperso-orange.fr/dominique.maingueneau/conclusion1.html> (page consultée le 21 septembre 2010).

17. Dans *Arts et sciences du texte*, François Rastier définit la *paratopie* comme une « relation entre les différentes lexicalisations partielles d'une même unité macrosémantique ou mésosémantique » (2001 : 301).

18. Il déplore notamment le fait que les structuralistes, comme les tenants de la stylistique, aient recouru à la linguistique de façon timorée, en lui empruntant des outils descriptifs non heuristiques (Maingueneau, 2004 : 24-26, 30). On ne peut passer sous silence que cette remarque sous-entend assez clairement que Maingueneau désire remédier à cette situation, ce à quoi son titre de linguiste rompu aux théories de l'énonciation et de la pragmatique l'autorise.

19. L'auteur cerne d'ailleurs, dans « Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire », le « double langage » du littéraire qu'il compare à celui que l'on retrouve aujourd'hui en théologie : « De part et d'autre, on se nourrit de savoirs qu'on pourrait dire positifs, mais qui, dans le mouvement même où on les pose, sont mis au service d'une exigence plus élevée, qui leur donne sens, celui d'un contact vivant et personnel avec une Source : les sciences humaines et sociales doivent éclairer le texte, rien de plus. C'est précisément la tâche de *dépassement* qu'il se donne » (2006a, § 31 ; nous soulignons).

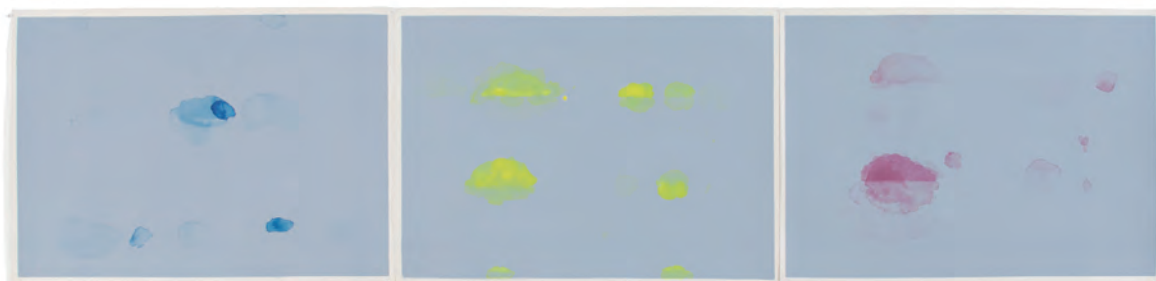
20. Ou « subtile », réponse à une saisie globale et contextualisée de la littérature, production et critique réunies, le principe paratopique s'avère néanmoins l'une des plus séduisantes propositions offertes à l'analyste du discours littéraire, et ce, parce qu'elle autorise une redéfinition de la littérature pour mieux refléter sa saisie contemporaine et le faire par l'entremise d'une approche critique cohérente.

21. Outre la *constituance*, notons le *discours* lui-même, le *positionnement* (dans l'espace littéraire), la *scénographie* et l'*éthos*. Ces éléments fonctionnels forment la « constellation » théorique de l'ADL et orientent les interventions de Maingueneau, tout en démontrant l'assomption de l'idée de « rectifications des frontières » du savoir par un certain syncrétisme méthodologique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMOSSY, R. [2005]: « Entretien avec Claude Duchet », *Littérature*, n° 140 (décembre), 125-132.
- AMOSSY, R. et D. MAINGUENEAU (dir.) [2003]: *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- BARONI, R. [2003]: « Le tournant de l'analyse du discours dans les études littéraires. Entretien avec Ruth Amossy et Dominique Maingueneau », *Vox Poetica*. En ligne: <http://www.vox-poetica.org/entretiens/mainamoss.html> (page consultée le 21 septembre 2010);
- [2007]: « La fin de la littérature? Entretien avec Dominique Maingueneau », *Vox Poetica*. En ligne: <http://www.vox-poetica.org/entretiens/maingueneau.html> (page consultée le 21 septembre 2010).
- BOURDIEU, P. [1992]: *Les Règles de l'art*, Paris, Seuil.
- CERTEAU, M. de [1994]: *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- CHARAUDEAU, P. et D. MAINGUENEAU (dir.) [2002]: *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- COSSUTTA, F. [2003]: « Discours littéraire, discours philosophique. Deux formes d'auto-constitution? », dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), 417-428.
- MAINGUENEAU, D. [1991]. *L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette (nouvelle édition mise à jour en 1997);
- [1993]: *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod;
- [1995]: « L'énonciation philosophique comme institution discursive », *Langages*, n° 119, 40-62;
- [2003]: « Un tournant dans les études littéraires », dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), 15-25;
- [2004]: *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin;
- [2005]: « Déplacer quelques frontières. À propos des lettres de Pascal aux Roannez », *Littérature*, n° 140 (décembre), 42-55;
- [2006a]: « Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire », *COntEXTES*, n° 1 (septembre). En ligne: <http://contextes.revues.org/index93.html> (page consultée le 21 septembre 2010);
- [2006b]: *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, Paris, Belin;
- [2007]: « L'idéologie: une notion bien embarrassante », *COntEXTES*, n° 2 (février). En ligne: <http://contextes.revues.org/index189.html> (page consultée le 21 septembre 2010).
- MAINGUENEAU, D. et F. COSSUTTA [1995]: « L'analyse des discours constituants », *Langages*, n° 117, 112-125.
- MEIZOZ, J. [2006]: « Introduction », *COntEXTES*, n° 1 (septembre). En ligne: <http://contextes.revues.org/index83.html> (page consultée le 21 septembre 2010).
- RASTIER, F. [2001]: *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- ROSIER, L. [2005]: « Analyse du discours et sociocritiques. Quelques points de convergence et de divergence entre les disciplines hétérogènes », *Littérature*, n° 140 (décembre), 14-29.
- SERÇA, I. [2003]: « La paratopie de l'écrivain Proust », dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), 295-307.
- ZIMA, P. V. [2003]: *Les Fondements esthétiques des théories de la littérature*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique ».

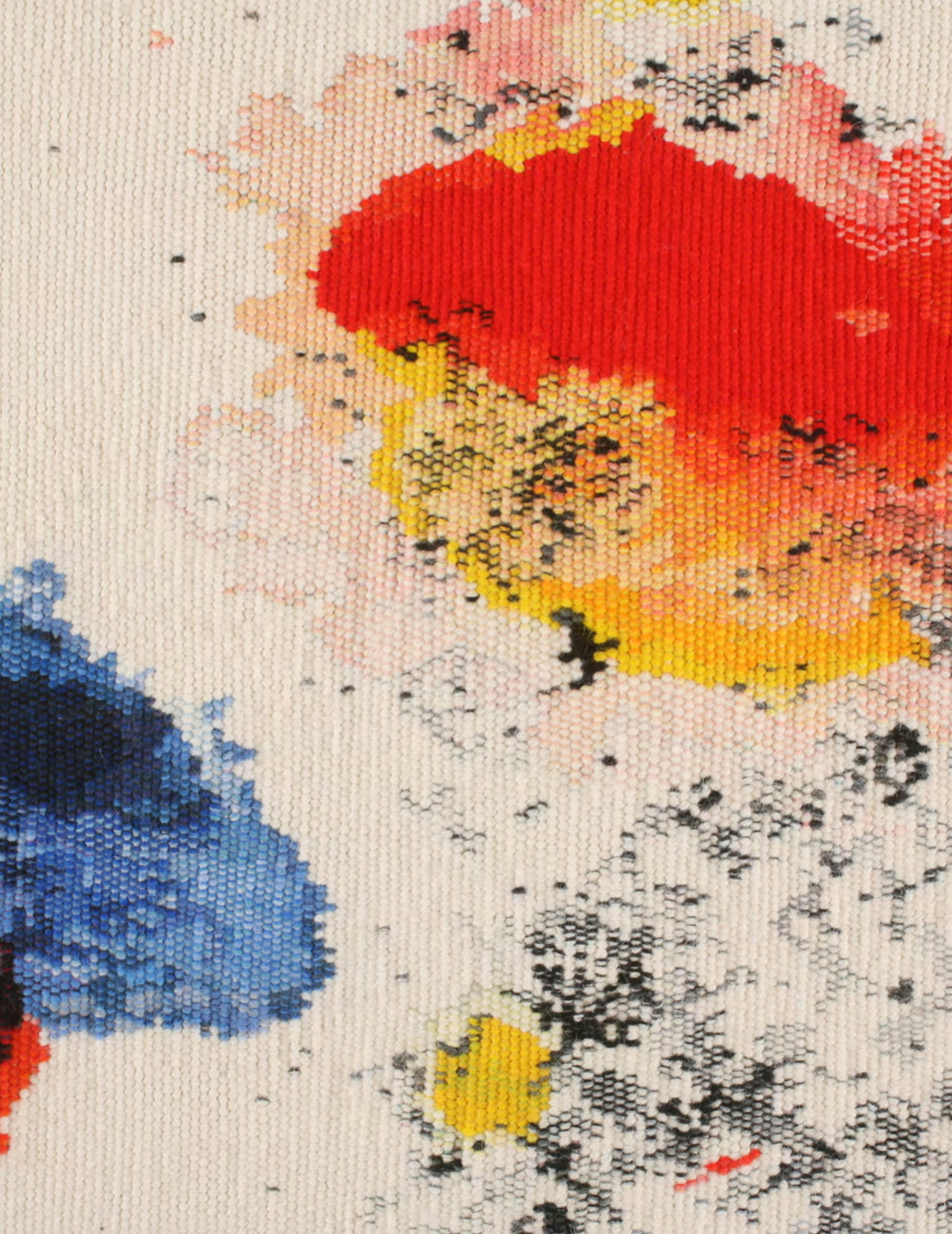
Marcel Marois



Suspension bleu, jaune, magenta, 2010.
Aquarelle sur papier Spectrum | 50 x 70 cm chacune.

Déplacement n° 1, n° 2, n° 3, 2010.
Aquarelle sur papier Spectrum | 50 x 70 cm chacune.

Photographies de Yvan Binet.



LA DIALECTIQUE DE L'ORDRE ET DU CHAOS

Une présentation de Paul Bourassa

DANS SON TRAVAIL RÉCENT, Marcel Marois a délaissé le monde de la une journalistique, de la catastrophe écologique, qu'il transformait jusqu'alors par un travail de déconstruction et de reconstruction de l'image en des œuvres tissées qui donnaient à l'événement toute l'épaisseur du phénomène, c'est-à-dire qui se manifestent à la conscience et s'inscrivent dans des structures plus profondes qui sont de l'ordre de la longue durée. Ses œuvres récentes, deux tapisseries magistrales *Averse chromatique* (2008) et *Double horizon* (2010), mais également une série de dessins à l'aquarelle (les séries *Contemplation*, *Perception*, *Silence* de 2007-2008 et *Suspension* et *Déplacement* de 2010) ont franchi la « barrière » de l'abstraction, une tendance qui s'est matérialisée au tournant des années 2000. Cet abandon de toute référence au réel signifie-t-il pour autant que l'artiste a changé sa vision ou sa manière ? À notre sens, non. Autant dans ses œuvres figuratives des années 1990 que dans ses abstractions des années 2000, Marois travaille toujours selon une dialectique de l'ordre et du chaos. La théorie du chaos veut qu'une infime imprécision dans l'ordre des données de départ crée des perturbations imprévisibles dans le long terme. C'est la métaphore du battement d'aile d'un papillon au Brésil qui pourrait provoquer une tornade au Texas... Mais Marois a plutôt une démarche opposée. Il contrôle et stabilise la spontanéité et le hasard. Du chaos, il cherche l'ordre, de la tempête, il soutire l'intime vibration de l'air.

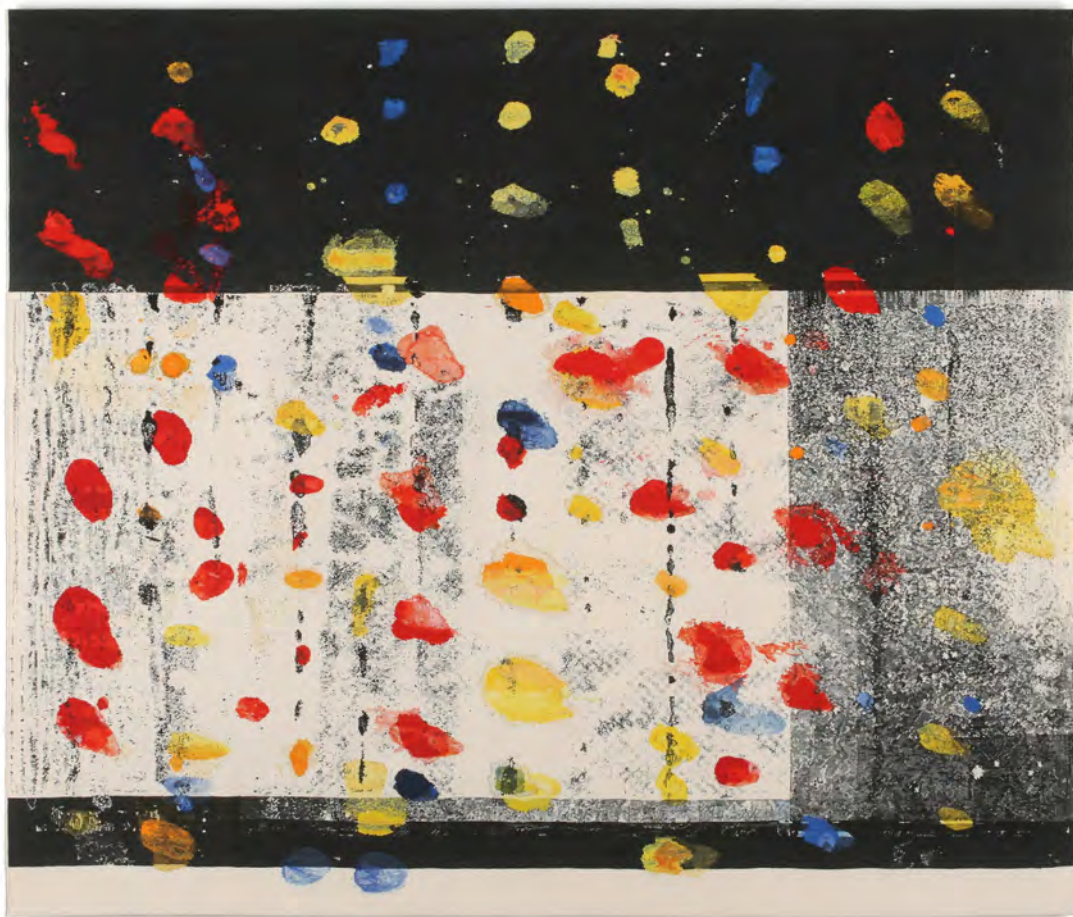
Le carton de tapisserie est le lieu où Marois laisse s'exprimer la couleur et le geste. L'aquarelle et la gouache jouent de transparence et d'opacité. Taches et coulures s'affirment. Mais déjà l'artiste y commence son travail de harnachement par collage et découpage, ajoutant, retranchant, reconfigurant son impulsion première. La composition, au final, n'est pas le résultat d'un automatisme, d'une improvisation, d'un chaos, mais une structure où des plans sont clairement définis, où les traces d'une manipulation de l'image influent sur le chromatisme et la nature même des taches de couleurs, où l'ordre déjà s'installe. Puis commence le long, le très long processus de tissage où chaque ton est reconstruit point par point, où chaque nuance est décomposée et rendue à l'aide de plusieurs fils de couleurs différentes.

Page de gauche | *Averse chromatique* (détail), 2008. Tapisserie de haute lice | laine | 256 x 305 cm.
Photographie de Yvan Binet.

On serait tenté d'établir un parallèle avec la photographie numérique où, à l'écran, les valeurs colorées sont obtenues pixel par pixel. Mais, chez Marois, il y a cette matérialité de la fibre, absente de l'imagerie informatique. La régularité de la trame du tissage est aussi le résultat d'un battement...

On retrouve dans les dessins récents de Marois cette même précision cachée, cette divine proportion dans la fragilité de la touche. La fluidité de l'aquarelle est contrôlée malgré son apparente indocilité, soit par l'aspect sériel de larges bandes parallèles où la couleur « s'épuise », soit par l'apparition d'horizontales qui traversent les taches, comme si ses ciels de couleurs étaient dotés de plusieurs horizons.

Chez Marcel Marois, la synthèse entre la turbulence de l'élan créateur et la cohérence d'une exécution totalement contrôlée s'opère parfaitement. De cette dialectique de l'ordre et du chaos émergent des œuvres qui ont la délicatesse de l'aile du papillon et la force de l'ouragan.



Averse chromatique, 2008.
Tapisserie de haute lice | laine | 256 x 305 cm.
Photographie de Yvan Binet.



Série Contemplation, Série Perception, Série Silence, 2007-2008.
Aquarelles sur papier | 42,5 x 47,5 cm chacune.
Photographie de Christian Lambert | Galerie Roger Bellemare.

HORS DOSSIER

LE MODÈLE DU LIVRE

DANS LES GÉNÉRATEURS DE DOCUMENTS NUMÉRIQUES

NICOLE PIGNIER

Introduction

Aujourd'hui, de nombreux logiciels permettent aux entreprises comme aux particuliers de créer des documents numériques tels des magazines, des livres, des albums, des portfolios, des catalogues, des journaux... Ces genres d'écrits réservés auparavant au support papier sont ainsi soit transférés vers le support numérique, en tant que productions existantes, auquel cas ce sont des documents numérisés, soit conçus directement pour (en tout ou partie) et par les technologies numériques, auquel cas nous avons affaire à des documents numériques. Si ces derniers sont destinés à l'écran, pour autant, ils font appel non pas à des modèles « natifs » selon les mots de Philippe Quinton (2008), c'est-à-dire des formes proposées à l'imitation qui seraient propres à l'écran, mais à des modèles partagés par tous, entre autres et principalement à des modèles propres au papier, tels la page, le livre, etc. Nombreux chercheurs en sciences de l'information et de la communication ont parfaitement expliqué qu'un renouvellement des supports matériels ne pouvait entraîner un renouvellement total des formes écrites : « forme, c'est-à-dire tout à la fois, selon le sens étymologique, moule et, selon le sens rhétorique, figure », précise Yves Jeanneret (2008 : 65). La résurgence, sur support numérique, des objets propres au papier, tels la feuille ou le livre, s'accompagne d'une modification de statut ; l'objet matériel papier perd son statut matériel pour n'en conserver qu'une valeur métaphorique, mais garde un statut de modèle perceptif au sens de moule et de forme d'expression. Ainsi, ces formes sont capables d'ancrer la perception de l'écrit par l'utilisateur dans des modèles fortement présents au sein de la mémoire individuelle et collective.

Dans un premier temps, nous précisons la méthode d'analyse de notre corpus ; ensuite, à partir d'une synthèse des résultats, nous interrogerons la ou les formes de vie à l'œuvre dans les générateurs de documents numériques de notre corpus.

I. Quelles interrogations sémiotiques posent les générateurs de documents sous forme de livre ?

1. La problématique

1. a. Les points de vue ergonomique et sémiotique

Pour les ergonomes, si les métaphores du papier – page, livre, etc. – ont tant de succès, c'est parce qu'elles permettent une économie d'attention à l'utilisateur dans la mesure où il ne se retrouve pas dépaycé. Ce discours « productiviste » masque en réalité l'efficacité symbolique des modèles qui va bien au-delà de la simple familiarité de l'utilisateur avec tel ou tel modèle. Car c'est en réalité tout un imaginaire des pratiques d'écriture, de lecture, de communication qui se meut dans l'imitation et dans la mutation des modèles, des formes.

Cette puissance symbolique explique, selon Philippe Quinton et Yves Jeanneret, le fait que l'évolution des pratiques et des techniques va plus vite que l'émergence de nouveaux modèles. Plus encore, la thèse d'Olivier Ertzscheid (2002) laisse supposer que les techniques numériques, telle « l'encre électronique », commencent à s'adapter pour imiter les supports matériels papier, leurs propriétés plastiques et les gestes qu'ils requièrent.

Fondamentalement, explique en outre Lorenzo Soccavo, l'e-paper ou encre électronique¹ est une évolution du papier. Une feuille d'e-paper se présente comme un écran plat, fin et flexible, mais c'est un écran réflecteur. (2007 : 60)

Dans ce mouvement d'absorption du papier par le numérique, « il est même tout à fait probable, déclare Olivier Ertzscheid, que les bibliophiles de l'ère numérique continuent à apprécier le grammage d'un papier ou l'empreinte d'une encre » (2002 : 16). Ce faisant, l'absorption du papier par les techniques numériques s'accompagne inévitablement d'une évolution réciproque des supports. Les différentes appropriations envisagées et effectives des documents numériques transforment tant la représentation que les usages du papier. Ce processus, inévitable dans la vie des supports d'écriture, de lecture et, au-delà, de tout ce qui constitue la culture, Yves Jeanneret le nomme *trivialité*.

Alors, qu'est-ce qui bouge concrètement dans le passage du livre comme objet papier au livre comme modèle de documents numériques ? En quoi ces évolutions tangibles sous-tendent-elles et accompagnent-elles une *forme de vie*, c'est-à-dire une expression de sensibilité éthique et esthétique ?

1. b. Qu'entendons-nous par « forme de vie » ?

Contrairement à la conception structuraliste de « forme de vie » proposée par J.-M. Floch (1990 : 26) et à la suite J. Fontanille (2008) qui réduit toute forme de vie à une classe stratégique de déplacement, nous proposons d'envisager ce concept comme un processus sensible, culturel, sémiotique, qui accompagne et sous-tend l'évolution des techniques et qui fait que nos modes d'être au monde (non seulement notre comportement, mais aussi nos manières d'imaginer, de penser, de communiquer) deviennent autres.

Dans la lignée de l'anthropologue François Laplantine, nous retiendrons donc non pas une approche structurale des formes de vie qui se fonde sur « une logique combinatoire de la composition ou de l'assemblage présupposant la discontinuité des signes invariants susceptibles de se disposer ou de se re-disposer dans un ensemble fini » (2005 : 185), mais plutôt une approche que l'anthropologue nomme « modale », susceptible d'être beaucoup plus attentive aux processus de transition et de transformation des formes de vie². À quels niveaux le modèle du livre est-il repris, modifié ? Quelles pratiques de lecture ces logiciels offrent-ils du document numérique ?

2. Une méthodologie pas à pas...

2. a. Les degrés de renouvellement des pratiques culturelles

Dans son article « Multimédias : une sémiotique de la transposition » (2009), Philippe Quinton propose des hypothèses de gradation des processus de transposition multimédia, allant de la simple conservation, stade où ni les objets matériels, ni les classes

ni les membres ne bougent, à la génération, où les nouvelles classes sont majoritaires. Entre ces deux pôles, on trouverait :

- L'*absorption*, où une pratique intégrerait quelque chose de nouveau, par exemple l'enseignement et son recours aux techniques de l'information et de la communication (TIC). En ce qui concerne les documents numériques, nous observons une absorption réciproque. En effet, si les pratiques de lecture et d'écriture absorbent notamment les logiciels de création de documents, on peut constater, au fil de cette étude, que ces logiciels absorbent aussi les pratiques de lecture-écriture en les reprenant de façon plus ou moins métaphorique, en les transformant. Ce constat conforte d'ailleurs la thèse d'Yves Jeanneret selon laquelle les logiciels destinés à l'écriture et à la lecture de documents en général, y compris les sites Web, sont des *métaformes*. Ils sont des discours sur les formes et les objets pré-existants³.
- La *superposition* où, sans déplacement ni effacement, les membres ou les classes s'ajoutent les uns aux autres. Cette opération se retrouve presque toujours dans les documents publiés par les générateurs de documents ; on ajoute par exemple des versions PDF imprimables aux documents numériques.
- L'*hybridation* qui se fonde sur une combinatoire entre membres de classes différentes ou classes diverses. On la retrouve fréquemment dans les documents numériques, avec, par exemple, une insertion dans un livre de vidéos ou des schémas interactifs.
- L'*augmentation* où il y a apport d'une classe nouvelle ou mélange de deux classes dont l'une est nouvelle. Cette opération est systématique ; moteur de recherches, vue en diaporamas, entre autres.

2. b. Discussion de l'approche proposée par Philippe Quinton

Si cette approche a le mérite de hiérarchiser et de clarifier les degrés de renouvellement des pratiques culturelles notamment par le passage d'un support matériel à un autre, certains points restent discutables ou tout au moins à approfondir – c'est par exemple le cas de la conservation. Comment envisager un processus de conservation d'un document sans transformation aucune ? Même si un livre papier est archivé tel quel, sans être numérisé, la manière dont il va être recensé dans un catalogue, son mode d'accessibilité, va en transformer la présentation. Quelque chose, dans le discours d'accès au document conservé, à l'archive, évolue inévitablement. La conservation et l'archivage sont des processus dans lesquels l'objet matériel, ou au moins

le discours sur l'objet, se transforment. Telle est la thèse qu'Yves Jeanneret défend à propos de l'archive :

La définition de l'archive est, on le sait, paradoxale vis-à-vis du sens couramment donné à ce terme, moins par les professionnels du document, qui savent que l'archive est toujours en mouvement, que par le sens commun. Il ne s'agit pas d'une collection statique d'objets qu'on déposerait pour qu'ils restent inchangés, mais du processus par lequel tout ce qui a été produit dans la culture est perpétuellement repris et transformé : ceci, selon des procédures et des contraintes déterminées, à la fois tributaires du passé et susceptibles de le remodeler. (2008 : 58)

Les documents numériques édités par les générateurs de notre corpus sont, de façon quasi systématique, archivables sous le format PDF (Portable Document Format), ce qui substitue aux spécificités fonctionnelles de chaque générateur les spécificités d'un format standard. L'archivage ou la conservation passent ici par une opération d'uniformisation. En outre, chaque usager place dans le dossier de son choix le fichier PDF, ce qui constitue un environnement de lecture tout à fait différent de celui proposé sur le Web. En effet, chaque document est, sur le site du générateur de documents, mis en réseau avec les autres textes édités par l'application.

Pour pouvoir dégager les effets sémiotiques de la transposition du modèle du livre dans les générateurs de documents numériques qui reprennent la forme du livre, cette classification n'est qu'une première étape. Précisément, si Philippe Quinton nous invite à observer les diverses opérations syntaxiques liées à la transposition, l'ajout, l'effacement, la répétition, la substitution, il ne prend pas en compte les niveaux⁴ sur lesquels ces opérations fonctionnent. Or, pour comprendre les effets sémiotiques de l'évolution du livre en tant que modèle perceptif, il faut se demander ce qui est en jeu dans les degrés et dans les opérations de transposition. Est-ce le livre comme objet matériel qui est visé ? Sa forme ? Le parcours de travail qu'il peut offrir ?

3. Les niveaux où se joue l'évolution du modèle du livre

Pour notre part, nous distinguons trois niveaux :

- Le *support matériel figuré* ou métaphore d'interface. Une caractéristique des énoncés numériques en général est en effet l'emboîtement des supports matériels requis :
 - le support matériel d'inscription (disque dur, clef USB [Universal Serial Bus], etc.) ;
 - un écran matériel avec ses périphériques ;
 - un modèle d'affichage « natif » ou hérité des autres médias,

tels la page, le livre. Ce modèle fonctionne à la fois comme métaphore d'un support matériel (c'est pourquoi nous l'appelons support matériel figuré) et comme forme de l'énoncé. Quelles opérations de transposition touchent le support matériel figuré ? Précisément, dans les générateurs de documents numériques qui adoptent la métaphore du livre, quelles propriétés sensibles, plastiques et matérielles de l'objet-livre les concepteurs ont-ils fait bouger ou ont-ils répétées ? Comment ces propriétés de l'objet invitent-elles l'utilisateur à se saisir du livre ?

- Le *support formel* ou mode d'organisation du contenu à l'intérieur des pages. Au sein du cadre d'affichage propre au logiciel ou au navigateur qu'Emmanuel Souchier nomme « cadre-logiciel » (1998), le support matériel figuré (métaphores spatiales du livre, de la page, de l'univers...) joue aussi un rôle de forme globale de l'énoncé. À un troisième niveau d'emboîtement, on trouve le mode d'organisation du contenu à prendre en compte. Il peut être hérité du papier, comme les modes d'organisation en forme de grilles, ou du cinéma... En outre, la structure hypertextuelle ou linéaire est aussi un mode d'organisation du texte à prendre en compte.
- Le *support ergodique*⁵ ou parcours de travail dans l'énoncé. Ce niveau est étroitement lié aux deux niveaux précédents. Quels sont les indicateurs de volume⁶ ? Sur papier, c'est l'épaisseur du livre, l'épaisseur parcourue et celle qui reste à parcourir. Et sur support numérique ? Autre question à se poser : comment se repérer dans l'espace ? Se repère-t-on à l'aide d'un sommaire, d'un moteur de recherche, d'un diaporama ? Autre interrogation : quels sont les modes d'interaction avec l'énoncé ? Avec quels moyens interagit-on ? La loupe ? Le clic ? La voix ? En quoi ce niveau du document numérique est-il affecté par la transposition de l'objet-livre et du livre comme forme ?

En guise de synthèse, posons que la transposition du livre dans les générateurs de documents numériques touche principalement les niveaux et critères que nous présentons ici :

LE SUPPORT MATÉRIEL FIGURÉ	LE SUPPORT FORMEL	LE SUPPORT ERGODIQUE
Les propriétés sensibles plastiques	Les modes d'organisation linéaire ou hypertextuelle	L'indicateur du volume
L'appréhension corporelle par l'utilisateur	Les modes d'organisation de l'énoncé à l'intérieur des « pages »	Le repérage dans l'espace
		Les modes d'interaction

Les différents niveaux sur lesquels porte la transposition du modèle du livre dans notre corpus

Nous venons de définir et de décrire chacun des niveaux où peut se jouer la transposition du livre du papier au numérique. Il nous faut désormais préciser notre méthodologie et notre corpus.

4. La méthodologie et le corpus

Nous avons choisi de fonder notre corpus sur les générateurs de documents numériques qui utilisent la métaphore du livre pour publier du contenu sur le Web. Deux raisons expliquent ce choix. D'une part, ces outils, qui émergent actuellement, semblent, vu le nombre d'utilisateurs, répondre à des pratiques de publication et de lecture relevant à la fois des entreprises et des particuliers avec des objectifs très divers selon les utilisateurs, allant de la pratique scientifique à la pratique commerciale. D'autre part, englobant dans le même modèle du livre différents genres, tels les catalogues, les magazines, les albums, ces générateurs de documents sont très spécifiques. Ils se distinguent des générateurs de livres numériques ou électroniques destinés aux liseuses et se démarquent aussi de la « page » Web, modèle que l'on retrouve depuis le début du Web sur les sites de presse ou sur les blogs, par exemple.

Ces outils se développant depuis peu de temps, nous avons précisément retenu et analysé, pour cette étude qualitative, neuf générateurs français (Virtueldoc, Prestimedia, Lodel, Pagineo, Mecatechne, Wobook, Divva Room) et étrangers (Issuu, Pagegangster). Nous avons souhaité un corpus représentatif de ce qui existe mondialement avec des générateurs généralistes valables pour tout genre, tels Wobook, Pagineo, Issuu, Divva Room, et des outils un peu moins ouverts, plus axés vers la publication de catalogues, tels Virtueldoc, Prestimedia, Mecatechne, Pagegangster. Lodel⁷, enfin, est un outil destiné à la publication de revues scientifiques.

Nous avons ensuite analysé les transpositions du livre dans chaque générateur, aux niveaux des supports matériel, formel, ergodique, selon les critères définis précédemment et synthétisés dans le tableau ci-dessus. Nous avons conduit l'analyse à partir des modèles et exemples présentés sur les sites des générateurs de documents.

II. Les effets matériel, formel, ergodique de la transposition du livre dans les générateurs de documents

1. Les opérations sémiotiques au niveau matériel

Les propriétés matérielles de l'objet-livre subissent dans la transposition numérique des opérations telles que :

- La *répétition*. Les pages des documents se tournent ; très peu de logiciels (3 sur 10) imitent le bruit du papier des pages

qui se tournent. Néanmoins, c'est le cas des exemples de documents de démonstration disponibles sur Pagineo et Issuu. Souvent les concepteurs ont le souci d'évoquer la qualité du papier ; mat ou brillant, fin ou glacé. Cette évocation plastique est la plus perceptible dans les documents (albums, magazines de mode, catalogues haut de gamme) sur Issuu. Les catalogues édités sur Pagegangster ainsi que tous les documents publiés par Wobook sont traités, sur le plan de la qualité sensible du support matériel, sans distinction de genre. Ainsi, sur le site de Wobook, le guide *How to search on Google*⁸ bénéficie de la même plasticité que le document *Spécial Cannes 2009 Quinzaine des réalisateurs*⁹ censé se prêter à un traitement plastique différent du support papier. La perception de la plasticité du papier est moins évidente sur les documents édités par Pagineo ainsi que sur les documents publiés par Divva Room. Avec ce dernier générateur, la qualité du papier d'un beau livre sur Léonard de Vinci¹⁰ est donnée à percevoir par l'utilisateur comme celle d'un livre technique sur le logiciel de création Adobe Illustrator¹¹. De la même manière, le générateur présenté sur Pagegangster donne aux documents, quels qu'ils soient (brochure, magazine, portfolio), une même illusion qualitative du papier¹². Les catalogues présentés sur Virtueldoc donnent l'impression aux usagers d'avoir affaire à un support papier de qualité moyenne. Quant à Mecatechne, cette application donne l'illusion d'un papier de basse qualité. Enfin, avec l'outil Lodel, seul le design du bandeau des revues laisse évoquer une page papier. Le reste de la page (sans coupure entre les pages de gauche et de droite par exemple) nous laisse percevoir le support numérique de la page Web et non plus la métaphore d'une revue papier.

- L'*effacement*. Pour l'instant, ces générateurs de documents numériques ne permettent pas, contrairement au papier ou à l'encre électronique, d'apprécier la qualité d'absorption de l'encre ou le confort d'une lumière réfléchie, dans la mesure où ils sont destinés à l'écran d'ordinateur ou de téléphone portable. Dans tous les cas, on perd évidemment le contact direct du corps avec l'objet puisque l'utilisateur agit sur le livre par écran et périphériques interposés ;
- La *substitution*. Certains logiciels (2 sur 10), à défaut de permettre un contact du doigt sur la feuille papier, mettent en avant, dans les documents générés, une impression tactile de fluidité ; l'utilisateur peut, en bougeant le pointeur, faire glisser le document sans limite d'étendue. Le catalogue proposé sur Mecatechne ainsi que les documents générés

par l'outil Divva Room transposent la matière solide du papier en matière fluide, insaisissable, mais qui réagit aux sollicitations de l'utilisateur. Tous les générateurs, quand l'utilisateur active le zoom, favorisent ce rendu. Cette substitution plastique n'est pas sans rappeler certaines propriétés des technologies numériques précisées par Edmond Couchot. Cet effet d'apesanteur est familier en effet avec les propriétés spatio-temporelles spécifiques du support numérique, à savoir leur indépendance par rapport aux lois physiques, leur possible répétition indéfinie et toujours différente, à chaque interaction ou opération, leur caractère sans fin ni origine (2007 : 206-208).

2. Les opérations sémiotiques au niveau du support formel ou mode d'organisation

Les modes d'organisation des énoncés propres à l'objet-livre, tels les grilles, les cadres et la structuration successive des pages, sont transposés par :

- *Répétition*. La plupart des logiciels proposent de garder une structuration telle qu'on la trouve sur papier (grilles, cadres, lecture page après page). Seuls les sommaires ou les fiches-produit, quand il s'agit de catalogues, sont composés de liens. Dans notre corpus, deux applications, Mecatechne et Pagineo, suggèrent une structure hypertextuelle. Le document montré sur Mecatechne propose d'activer par lien un article pour en découvrir la fiche technique ; le document de démonstration sur Pagineo insère des liens pour activer des vidéos, des schémas, des graphiques, etc.
- *Hybridation*. Deux applications de notre corpus, Prestimedia et Mecatechne, permettent de concevoir dans les « pages » des cadres non pas hypertextuels, mais détachables et « zoomables » pour une lecture qui entreprend une cueillette sélective. Les cadres au sein des pages se laissent ainsi percevoir par l'utilisateur comme des objets en trois dimensions, pour une pratique de lecture confortable, sans résistance, comme si le contenu choisi s'approchait du corps de l'utilisateur pour en faciliter la saisie. Le cadre, hérité du papier, se trouve alors enrichi d'une propriété nouvelle.

3. Les opérations sémiotiques au niveau du parcours de travail

Le parcours de travail dans le contenu est transposé par :

- *Répétition*. L'utilisateur peut faire tourner les pages en déclenchant des codes informatiques. Dans 7 cas sur 10, cela se fait en pointant le curseur dans le coin bas de l'objet. Cependant,

la répétition métaphorique du geste perd de son intensité dans certains logiciels qui positionnent les curseurs non plus dans le coin de la page, mais à côté du livre ou au bas, ainsi qu'on peut le voir dans les documents donnés en exemple sur Issuu, Prestimedia et Mecatechne. Sur les documents générés par Lodel, les pages ne se tournent plus. L'utilisateur voit se charger des pages Web. Quant à la loupe, elle est très souvent présente, soit comme icône signifiant le zoom, soit comme objet activable sur la page.

- *Hybridation*. Le repérage dans l'espace se fait dans la plupart des cas non seulement par indication des numéros de pages, mais aussi par moteur de recherche (c'est le cas de tous les générateurs), par diaporamas en forme de grille (c'est le cas des outils Pagegangster, Wobook, Mecatechne, Divva Room) ou de carrousel que l'on peut faire tourner au bas du document (c'est le cas des outils Issuu et Pagineo).
- *Augmentation*. Des fonctionnalités nouvelles par rapport au livre papier viennent emboîter le parcours de lecture dans d'autres pratiques, telles l'écriture et la communication. L'application VirtuelDoc permet par exemple de sélectionner des pages, d'envoyer le document à ses contacts ou d'écrire ; les utilisateurs peuvent annoter ou surligner les documents. Les autres applications du corpus privilégient les pratiques de communication, les lecteurs connectés sur le Web peuvent recommander les documents à leurs contacts, les imprimer en format PDF, recevoir les flux RSS (Rich Site Summary) de la revue ou du magazine. Sur Wobook, on invite l'utilisateur à retrouver les documents sur certains réseaux sociaux. Les pratiques commerciales (abonnement, commande, paiement) peuvent elles aussi envelopper la pratique de lecture. C'est le cas de Prestimedia, qui permet de générer des documents dont les fichiers produits sont exportables directement vers un site Web d'un client dans le cas d'une pratique d'affaires électroniques (ou *e-business* : electronic business). Sur les documents Mecatechne, l'utilisateur peut mettre l'article sélectionné dans un panier et le commander, un peu comme sur les sites de vente en ligne.

La présentation des résultats esquisse des effets éthiques et esthétiques que nous proposons de discuter.

III. Discussion des résultats

1. Une simplification esthétique

Les types de générateurs de documents intègrent l'objet-livre non plus tant comme type d'une variété d'occurrences

aux propriétés matérielles, sensibles, chaque fois spécifiques selon l'éditeur, la collection, le genre, le type de document, mais comme une sorte d'indifférenciation entre de possibles occurrences, le seul trait de distinction étant l'éditeur de logiciel et, parfois, la forme du document. Les applications Issuu, Divva Room et Wobook¹³ proposent deux formats possibles (type magazine et album). Avec Lodel, on tend encore plus vers la standardisation des formes. Globalement, on assiste à une simplification esthétique à l'extrême. Chaque genre, de l'album de photos au livre en passant par le magazine, la brochure ou le catalogue, est coulé dans un moule uniforme, aux propriétés sensibles identiques. Supports matériel figuré et ergodique sont identiques. Seule la forme du support matériel peut se décliner en quelques types, très peu nombreux. La conception se fonde, pour chaque éditeur de logiciel, sur une idée de ce qu'est l'objet-livre en général, le type valant pour chaque occurrence et *vice versa*.

Ce mouvement de simplification esthétique exprime en réalité une logique de productivité, de rentabilité temporelle et économique. Il s'agit de proposer aux usagers des outils qui :

- accélèrent et facilitent la transformation d'un énoncé en objet matériel ;
- permettent à tout un chacun d'attribuer une image institutionnelle à ses documents dans la mesure où il peut ancrer ses énoncés dans les mêmes objets matériels que les entreprises ou organismes juridiquement reconnus ;
- multiplient par rapport au livre papier les fonctionnalités :
 - de recherche (par mots, par page) ;
 - de points de vue sur l'énoncé (point de vue intense et restreint grâce au zoom ou au cadre détachable, point de vue atone et étendu avec les diaporamas) ;
 - d'archivage : il peut s'effectuer par une sélection de pages, dans un panier à pages par exemple, dans les catalogues présents sur les sites de Prestimedia, Mecatechne et Issuu, ou dans une bibliothèque intégrée comme sur VirtuelDoc – l'archivage peut se faire à partir des fonctions généralisées à tous les générateurs d'enregistrement, de téléchargement en PDF, etc. ;
- impliquent (au sens étymologique d'envelopper, d'embrouiller) l'exercice de lecture dans des pratiques commerciales ou publicitaires ou tout au moins de reconnaissance par un réseau (envoyer le document aux amis comme le proposent tous les générateurs de notre corpus, laisser des commentaires par exemple sur les documents disponibles sur VirtuelDoc et Issuu, exporter des fiches sur les sites Web

de clients, commander, acheter, comme sur Mecatechne et Prestimedia, s'abonner...)

Globalement, les éditeurs de générateurs de documents numériques inscrivent, de manière explicite, une implication corporelle de l'utilisateur intense et étendue. Si l'objet-livre, dans sa résurgence métaphorique, perd souvent en propriétés sensibles par rapport au support papier (peu de logiciels simulent le bruit des pages, la qualité du grain, etc.), il gagne en fonctionnalités ; le corps du lecteur est sollicité dans des rôles de contrôle (il peut examiner facilement l'objet avec les moteurs de recherches, les nuages de mots-clés, le diaporama, les diverses façons de tourner les pages).

2. Les fonctions de l'utilisateur

Conformément aux fonctions du lecteur telles que le Moyen Âge les avait établies¹⁴, le lecteur devient :

- *compiler* (l'utilisateur est invité à archiver l'énoncé complet ou partiel dans son panier à pages ou dans un dossier). Tous les générateurs de notre corpus permettent l'archivage, au moins avec le téléchargement en format PDF ;
- *commentator* (l'utilisateur est invité, dans les applications VirtuelDoc et Prestimedia, à annoter, commenter, surligner et souligner). On distingue, à propos de cette fonction, dans le corpus de notre étude, deux types de générateurs. D'une part, il y a ceux qui permettent à l'utilisateur de commenter le document et de faire un travail d'écriture pour lui, de façon à enrichir sa propre lecture. C'est le cas des documents produits avec VirtuelDoc. D'autre part, il y a les générateurs qui permettent uniquement de commenter un document, pour les autres usagers, sur le Web. C'est le cas des documents publiés avec Issuu. Les autres logiciels du corpus appartiennent à ce deuxième type, proposant à l'utilisateur, de façon implicite, de commenter le document lorsqu'il le recommande par courrier électronique à plusieurs contacts. On peut s'étonner, pour le générateur de revues scientifiques, de ne pas le trouver dans le premier type, dans la mesure où la lecture d'un chercheur nécessite des prises de notes, des commentaires, tout au moins quand la lecture entre dans le cadre de travaux de recherche en vue d'analyses scientifiques.
- et *productor implicatus* : il contrôle sa lecture avec toute une panoplie de fonctionnalités pour produire quelque chose concrètement et pas seulement intellectuellement. La temporalité de lecture n'est plus dissociable, même pour un temps limité, des temporalités de pratiques diverses nécessitant des

actions de manipulation, de transformation. En même temps que le lecteur peut contrôler l'objet plus aisément que le livre papier ne le permet, il se trouve pris, enveloppé, impliqué dans un mouvement de production. La convocation de la notion d'*implication* dans le concept de *productor implicatus* tisse un lien complémentaire avec le sens qu'Yves Jeanneret donne à ce terme (2008 : 73). Selon lui, en effet, le lecteur, dans les médias informatisés, se voit proposer des actions inscrites dans les documents. Ce sont justement les rôles que ces actions inscrites, marquées explicitement, offrent au lecteur que nous affinons et décrivons ici. Tous les générateurs entrent dans cette catégorie à des degrés divers. Outre les incitations de l'utilisateur à archiver, à commenter, ce dernier est appelé, grâce à des liens, soit à découvrir l'ensemble des numéros et des documents édités par le générateur, soit à moduler l'affichage (la taille, le nombre de pages), soit à acheter, soit à découvrir une autre manière de lire, au moyen de diaporamas, de moteurs de recherche ou de cadres interactifs qui réagissent au passage du pointeur, etc.

Conclusion

Cette méthodologie et cette grille d'analyse ont permis deux avancées. Nous avons ainsi pu dépasser une analyse descriptive de ce qui se passe lors de la transposition du livre dans les générateurs de documents qui en gardent pourtant la métaphore. En outre, nous avons pu dégager les effets de ces opérations sémiotiques sur les usages et pratiques de lecture.

En effet, ces différents logiciels, s'ils remodelent les supports matériel, formel et ergodique des livres papier à des degrés divers, se fondent pourtant tous sur une forme de vie, une sensibilité commune : économie de force, de travail et de temps (facilité de passer d'un document PDF à un document en métaphore de livre et *vice versa*) ; optimisation des fonctionnalités, souci de rendement et de productivité (archivage, commentaires, recommandations du document, achat, etc. sont possibles directement à partir de l'interface du document) ; standardisation (quel que soit le genre, quel que soit l'usage projeté du document, chaque générateur propose un même type de support matériel, un ou deux mêmes types de supports formels, un même type de parcours ergodique).

Ces trois caractéristiques rappellent précisément la définition que Pierre Moeglin, cité et repris par Yves Jeanneret (2008 : 237), donne de l'industrialisation. Nous avons ici affaire à des modes de production de documents numériques, qui, s'ils héritent des traditionnels supports papier, notamment celui de l'objet-livre, en proposent une vision simplifiée pour des usages et des pratiques de productivité, d'accessibilité et de visibilité.

NOTES

1. C'est une technique d'affichage qui cherche à imiter l'apparence d'une feuille imprimée. Plus exactement, il s'agit de « pigments qui réagissent à des impulsions électriques pour se positionner sur une surface et afficher ainsi un texte ou une image stables » (Soccavo, 2007 : 55).
2. Nous avons expliqué précisément notre conception des formes de vie dans l'ouvrage collectif paru chez Hermès-Lavoisier (Pignier, 2009 : 28).
3. « Un univers formel développé pour pouvoir évoquer et capter métaphoriquement les formes qui l'ont précédé. Dans ce cadre, l'omniprésence de catégories comme la « page » ou le « site » sur l'internet devient intelligible : inadéquates sur le plan descriptif, celles-ci ont une pleine pertinence en tant qu'interprétants hérités d'une mémoire sociale. Métaformes herméneutiques, elles interviennent dans le procès d'appropriation de formes constamment renouvelées, mais toujours orientées par la mobilisation de schèmes interprétatifs largement diffusés » (Jeanneret, 2008 : 173).
4. Nous avons explicité le choix et les définitions de ces différents niveaux du texte et de son interface graphique dans *Le Webdesign. Sociale expérience des interfaces Web ?* (Pignier et Drouillat, 2008 : 34-38).
5. Nous reprenons du chercheur et designer américain Espen J. Aarseth (1997) le qualificatif « ergodique », du grec *ergon* et *hodos* qui signifient respectivement « travail » et « chemin » ; la « page-écran » offrant un travail de construction physique du parcours de l'information et du trajet de manipulation, d'échange de l'information.
6. Nous reprenons des travaux de Stéphane Caro Dambreville (2007) les critères et d'indicateurs de volume et de repérage spatial.
7. Je tiens à remercier particulièrement Jonathan Maslag, étudiant en master professionnel Écriture, édition, typographie et Benoît Drouillat, consultant en Webdesign, pour avoir participé à l'élaboration du corpus.
8. On le trouve en ligne : http://www.wobook.com/WBV63b_8Po16-f-a/How-to-Search-on-google.html (page consultée le 18 octobre 2010).
9. On le trouve en ligne : <http://www.wobook.com/WBmo56i78w8j-52-fullscreen-ad> (page consultée le 18 octobre 2010).
10. On le trouve à la page <http://www.divvaroom.com/blog/242/divva-book/leonard-de-vinci/> (consultée le 18 octobre 2010).
11. On le trouve à la page <http://www.divvaroom.com/blog/253/divva-book/savoirs/informatique/Travaux-pratiques-avec-Illustrator/> (consultée le 18 octobre 2010).

12. Voir par exemple une brochure d'Hundai (<http://www.hyundaiusa.com/ebrochure/Veracruz/>) et un magazine de mode Genlux (<http://www.genlux.com>). (Pages consultées le 18 octobre 2010).

13. Voir, pour le format album, <http://www.wobook.com/infos/WB-3h8je8KC5o-wb/book-tom.html>; pour le format magazine, <http://www.wobook.com/infos/WBRN1Rg3zg3j-wb/ZonaZero-magazine-N19.html> (pages consultées le 18 octobre 2010).

14. Nous renvoyons à la thèse d'Olivier Ertzscheid (2002 : 29). L'auteur rappelle, en citant Barthes : « Le Moyen Âge, lui, avait établi autour du livre quatre fonctions distinctes : le *scriptor*, qui recopiait sans rien ajouter, le *compiler* qui n'ajoutait jamais du sien, le *commentator* qui n'intervenait de lui-même dans le texte recopié que pour le rendre intelligible, et enfin l'*auctor* qui donnait ses propres idées en s'appuyant toujours sur d'autres autorités » (Barthes, 1966 : 76).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AARSETH, E. J. [1997] : *Cybertext. Perspectives on Ergodic Literature*, Baltimore et London, The Johns Hopkins University Press.

BARTHES, R. [1966] : *Critique et Vérité*, Paris, Seuil.

CARO DAMBREVILLE, S. [2007] : *L'Écriture des documents numériques : approche ergonomique*, Paris, Hermès sciences, coll. « Ingénierie représentationnelle et constructions de sens ».

COUCHOT, E. [2007] : *Des images, du temps et des machines dans les arts et la communication*, Paris, Jacqueline Chambon.

ERTZSCHEID, O. [2002] : *Le Lieu, le lien, le livre*, thèse de doctorat, Université Toulouse Le Mirail.

FLOCH, J.-M. [1990] : *Sémiotique, Marketing et Communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».

FONTANILLE, J. [2008] : *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques ».

JEANNERET, Y. [2008] : *Penser la trivialité. La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, coll. « Communication, Médiation et Construits Sociaux ».

LAPLANTINE, F. [2005] : *Le Social et le Sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Éd. Téraèdre.

PIGNIER, N. [2009] : « Le renouvellement des pratiques culturelles sur support multimédia », dans N. Pignier (dir.), *De l'expérience multimédia. Usages et pratiques culturelles*, Paris, Hermès-Lavoisier, 17-44.

PIGNIER, N. et B. DROUILLAT [2008] : *Le Webdesign. Sociale expérience des interfaces Web*, Paris, Hermès-Lavoisier, coll. « Forme et sens ».

QUINTON, P. [2008] : « Le Discours du support », Actes du colloque, Vers une sémiotique du medium, Université Franche-Comté, les 3 et 4 avril

2008, *Nouveaux Actes Sémiotiques*. En ligne : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2760> (page consultée le 18 octobre 2010);

——— [2009] : « Multimédias : une sémiotique de la transposition », dans N. Pignier (dir.), *De l'expérience multimédia. Usages et pratiques culturelles*, Paris, Hermès-Lavoisier, 53-65.

SOCCAVO, L. [2007] : *Gutenberg 2.0 : le Futur du Livre*, Paris, M21 Éditions.

SOUCHIER, E. [1998] : « Rapports de pouvoir et poétique de l'écrit d'écran. À propos des moteurs de recherche sur Internet », *Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication*, Actes du Onzième Congrès national des sciences de l'information et de la communication, Université de Metz, 3-5 décembre 1998, 401-412.

RÉFÉRENCES DU CORPUS

Sites Web où sont présentés les générateurs de documents pour l'édition électronique (pages consultées le 7 octobre 2010).

DIVVA ROOM :

générateur de livres, de catalogues en ligne
<http://www.divvaroom.com>

ISSUU :

générateur pour tout type de livres, catalogues, thèses, magazines
<http://www.issuu.com>

LODEL :

générateur de revues scientifiques
<http://www.lodel.org>

MECATECHNIC :

générateur de catalogues
<http://www.mecatechnic.com>

PAGEGANGSTER :

générateur de catalogues et de livres
<http://www.pagegangster.com>

PAGINEO :

générateur de tout type de magazines, catalogues, brochures, livres
<http://www.pagineo.com>

PRESTIMEDIA :

générateur de catalogues et de magazines *eprint*
<http://www.prestimedia.com>

VIRTUELDOC :

générateur de catalogues
<http://www.virtueldoc.com>

WOBOOK :

générateur de tout type de livres, catalogues, thèses, magazines, guides
<http://www.wobook.com>

LES RETOURS DE LA PUDEUR DANS *L’AFFAMÉE* DE VIOLETTE LEDUC

ANAÏS FRANTZ

Écrivaine française de la seconde moitié du ^{xx}e siècle, Violette Leduc s’inscrit dans la lignée augustinienne des confessions littéraires¹. Confesser, écrivent John D. Caputo et Michael J. Scanlon dans l’introduction aux actes du colloque sur *Jacques Derrida-Saint Augustin. Des Confessions*, « est l’acte non pas d’un auteur autonome, mais d’un sujet assujetti, un acte non pas d’autonomie, mais de renoncement à cette autonomie » (2007 : 22). C’est de cette approche de la confession comme renoncement que *L’Affamée* peut relever.

Mais *L’Affamée* ne se réduit pas à un genre littéraire reconnu. Le texte se présente comme un journal². Dans le numéro de juin 1949 des *Temps modernes*, Yvon Belaval revient sur cette désignation pour l’augmenter et mettre en valeur la vigueur poétique du monologue dans *L’Affamée* : « Un journal ? Plutôt sa transposition, sa re-crédation poétique » (Jansiti, 1999 : 213)³. La dimension autobiographique du récit est accentuée par sa position dans l’œuvre de Violette Leduc. Publié chez Gallimard en 1948, *L’Affamée* vient après *L’Asphyxie* (1946), récit dans lequel elle relate ses « malheurs d’enfance » (Leduc, 1964 : 399)⁴, et avant *Ravages*, un roman autobiographique édité en 1955, toujours chez Gallimard, qui met en scène le trio passionnel entre Thérèse, Marc et Cécile (Violette, Gabriel et Hermine dans les trois volets de l’autobiographie « assumée »⁵).

Ces trois premiers livres préparent le matériau nécessaire à l’autobiographie en trois volets à laquelle l’auteure travaillera jusqu’à sa mort⁶. Cependant, dans *L’Affamée*, les noms propres qui permettraient d’identifier le texte comme autobiographique⁷ ne sont pas seulement déguisés, ils restent cachés⁸.

L’Affamée peut être lu comme une ode au nom caché de Simone de Beauvoir que la narratrice aime sans retour⁹. Dans

La Folie en tête, le deuxième volet de l’autobiographie, Violette Leduc parle de « tact » et de « pudeur » – il y va aussi de la modestie d’une jeune auteure (Violette Leduc n’a alors publié qu’un livre) face à une auteure plus confirmée :

Je l’appelais « Elle ». Je me serais pavanée si je l’avais nommée. Elle était tout, je n’étais rien. Maintenant je l’appelle par son nom mais je le soutiens, elle est tout, je ne suis rien. J’ai entrepris mon autobiographie, je dois dire Simone de Beauvoir, ça n’a pas été facile. J’étais attachée à elle dans mon cahier comme je le suis dans la vie : avec trop de discrétion, trop de soumission, trop d’exactitude, trop d’oubli de moi-même. Je la perdrais si je l’encomrais. Mon tact, c’est elle qui me l’inspire. Sa force, sa pudeur, sa rigueur, c’est cela mon effacement. (1970 : 115)

L’Affamée ne raconte pas en effet le renoncement à une passion mais la passion d’un renoncement dans toute l’ambivalence de la passion : souffrance et attachement. « À côté d’elle, je meurs de soif, de froid, de faim. Elle est libre, libre. Je me suis liée à elle. Je suis mon affameur » (1948 : 61) avoue la narratrice. La référence à la poésie courtoise de Charles d’Orléans est évidente¹⁰. Sans retour, c’est-à-dire sans espoir de réciprocité (l’amour de la narratrice pour « Madame » est qualifié par celle-ci de « mirage »), la passion de la narratrice accuse néanmoins les retours de l’énonciation. Elle donne lieu à la passion du nom caché dont elle transporte le secret. Outre la référence à la poésie courtoise, le martyre de la narratrice de *L’Affamée* renvoie ainsi à la passion des mystiques chrétiens que Violette Leduc aimait à lire :

Je n’ai pas de mémoire visuelle. Je cache mon visage. Pendant que le mien s’enfoncera dans la suie, le sien resplendira. Je ne m’effacerai jamais assez. Je cacherai mon visage dans mes mains.

Le sien m'éblouira. Je vois son profil impeccable : c'est un calmant. Je vois ses cheveux. Je vois son auréole de cheveux. Je vois ses paupières. Un peu de fard mauve chante sur ses paupières. Je vois son visage repassé. J'entends ses petits pas pressés. Je vois sa bouche juste. Je vois ses traits intègres. Sa gentillesse inonde mon pauvre visage. Une laide donne dans la gentillesse comme un taureau dans du rouge. (1948 : 14)

Entre l'aveu de *La Folie en tête* et la contrition de la narratrice dans *L'Affamée*, la « pudeur » que l'auteure évoque suggère la complexité de « l'événement » qui hante *L'Affamée*, à savoir l'amour impossible que la narratrice voue à « Madame ». L'« effacement » de la narratrice (« Je cache mon visage ») témoigne à son tour d'une « pudeur », et non seulement de la pudeur de l'auteure vis-à-vis de ce qu'elle dit cacher (en l'occurrence le nom de Simone de Beauvoir), mais encore d'une pudeur textuelle, littéraire, auctorale (du latin *auctor* qui signifie « celui qui augmente »), qui trahit ce que la narratrice feint d'effacer.

La face cachée de la pudeur

Les deux passages cités plus haut de *La Folie en tête* et de *L'Affamée* présentent la pudeur sous un double aspect. Il y a tout d'abord la pudeur de « Madame » que la phrase de *La Folie en tête* place entre deux substantifs : la « force » et la « rigueur ». Le passage de *L'Affamée* ajoute les adjectifs « impeccable », « repassé », « juste », « intègres ». La pudeur a ici le sens ancien de « chasteté » et de « respect ». Elle suggère et elle préserve l'inaccessibilité, l'intouchabilité, l'« int[égrité] » de « Madame ». On pense à la « très grande beauté, [aux] atours, la distinction [du] maintien et la noblesse [du] visage » de Dame Raison dans *Le Livre de la Cité des Dames* de Christine de Pizan (2000 : 40). Cette pudeur oblige au « tact » de la narratrice et elle ouvre sur son « effacement ». Le retrait appelle le retrait. Or, le rapport entre le « Je » de l'énonciation et « Elle » n'est pas, dans *L'Affamée*, aussi clair que l'auteure de *La Folie en tête* l'expose – bien que déjà le complément de manière trouble l'explication : « avec trop de discrétion, trop de soumission, trop d'exactitude, trop d'oubli de moi-même ». En modérateur des substantifs « discrétion », « soumission », « exactitude » et « oubli de moi-même », l'adverbe « trop » est mal placé. Sa répétition anaphorique au sein de la phrase grossit un oxymore. La contrition exprimée pêche par excès, ce que le passage cité plus haut de *L'Affamée* confirme (1948 : 14).

Dans *La Fable mystique*, Michel de Certeau montre que, chez les mystiques chrétiens,

[le] texte se change en révélations successives de son foyer secret. Il est fait des événements qui servent de métaphores à l'acte poétique lui-même. Inlassablement, il raconte sa propre naissance à partir de ce lieu surprenant, le « je », qui est genèse de la parole, poiesis. (1982 : 245)

Dans *L'Affamée*, la contrition acharnée du sujet de l'énonciation procède à son inscription en défaut : « Je cache mon visage [...] ». Je ne m'effacerai jamais assez. Je cacherai mon visage avec mes mains ». Plus le texte insiste sur l'effacement du « Je » qui énonce, plus le « Je » résiste, s'inscrivant dans la mémoire non pas « visuelle » mais textuelle et poétique du récit. Le texte travaille en effet ses sonorités : les allitérations sourdes en [p], [k], [t] donnent à entendre plutôt qu'à « voir » : « Je vois son profil impeccable : c'est un calmant. [...] Je vois ses paupières. Un peu de fard mauve chante sur ses paupières. Je vois son visage repassé. J'entends ses petits pas pressés ». La « vision » de la narratrice rappelle la « nuit obscure » (Leduc, 1948 : 113) des mystiques chrétiens¹¹. Le « Je » de l'énonciation surprend (il prend en excès et par surprise) l'aveu de son effacement.

Plus qu'un « effacement », le passage donne à lire la *résistance de l'énonciation* aux intentions de la narratrice. Là où la narratrice annonce un « effacement », le texte découvre une inscription. Là où la narratrice avoue un défaut de « mémoire visuelle », le texte augmente une mémoire textuelle qui ancre *L'Affamée* dans une double tradition poétique (outre la tradition littéraire des confessions, la poésie courtoise et la poésie mystique). Par ailleurs, le *jeu* de l'énonciation supplante le discours du « Je ». L'ordre d'apparition des pronoms personnels et des adjectifs possessifs contredit le rapport de force que le discours décrit : « mon visage »/« son visage » ; « le mien »/« le sien ». La première personne supplante grammaticalement la troisième, la troisième personne semble mimer la première. La phrase leducienne mine la construction narrative de manière plus pernicieuse encore : « Pendant que le mien s'enfoncera dans la suie, le sien resplendira ». Le syntagme « le sien » est presque l'anagramme de « la suie ». La splendeur de « Madame » surgit à l'ombre de la narratrice : littéralement, « le sien » *la suit*. Ou encore, le visage de la narratrice usurpe « le sien » : « le mien » « la *suis* », du verbe « être » conjugué à la première personne. Le travail du texte trahit l'augmentation du sujet dont il feint la diminution.

Cette augmentation touche à l'agressivité, elle entame ce qu'elle prétend respecter : « Sa gentillesse inonde mon pauvre visage. Une laide donne dans la gentillesse comme un taureau

dans du rouge ». La comparaison est troublante. La violence de l'image (« un taureau dans du rouge ») contredit le désarmement mis en scène (« mon pauvre visage » ; « Une laide »). Le coup d'écriture subvertit la posture de faiblesse que la narratrice feint pour découvrir la scène subliminale, obscène (littéralement : *avant la scène*), la scène obscène du travail littéraire. Les *retours du texte* – au sens où l'on parle des retours de fonderie, c'est-à-dire les jets, coulées, événements, mais aussi au sens où l'on parle des retours (néfastes) d'un événement – sont plus flagrants encore dans cet autre passage :

De semaine en semaine, je perds le souvenir de son visage. Je crispe le mien. J'appuie mes poings sur mes yeux mais son visage qui venait d'une source n'arrive plus. Derrière mes poings, je revois le rond de pommes de mon enfance. La rondelle est bleu nattier avec un trou au milieu. Un vide-pomme est passé par là. Ce trou est bordé d'un picot d'or. C'est ma vision la plus rajeunissante.

(Leduc, 1948 : 26)

L'image est terrifiante de la « pomme » (mot familier pour désigner le visage) de « Madame » vidée, trouée. L'expression « Derrière mes poings » donne à penser la violence d'un corps à corps et le coup porté par l'écriture à l'image adorée. Le « bleu » distingue en outre la marque d'un hématome.

On le voit, dans *L'Affamée*, le sublime ne renvoie pas au-delà de la page mais au plus intime du langage (*sub limines*), c'est-à-dire aux rapports qui toujours déjà confrontent les mots. Par quoi aucune figure n'est intouchable et aucun territoire n'est forclos. Passé à l'épreuve du texte, le « tact » de Violette Leduc à l'endroit de la « pudeur » de « Madame » découvre un *toucher de la lettre* : non pas une chasteté sexuelle mais une chasteté textuelle, auctoriale, la chasteté d'un rapport à l'intouchable¹².

Un toucher de la lettre

Ce *toucher de la lettre* est un rapport au sans rapport par le truchement du texte. Ce rapport est mis en abyme dans la scène de la découverte que « l'événement » est un « mirage » : la découverte a lieu par le truchement d'une lettre que la narratrice reçoit de « Madame ». Je restitue le paragraphe dans son entier :

La beauté assise devant la coiffeuse ne se presse pas d'étaler les fards. Le travail est fait. Il faut seulement le vernir du bout des doigts. La beauté est sur ma table. Je vernirai sa lettre qui est pliée en quatre. Je jouis de l'écriture dont je ne distingue pas les mots. Je vois une page de cahier d'écolier. Je m'attache au quadrillé. Je l'ouvre avec une main. C'est plus lent. La lettre se replie. Je la

re passe avec ma paume. Je m'appuie contre le mur. Je jouis de la perspective de son écriture. Je me domine. Je jouis aussi de ma domination. Je chercherai du grillage de cabane à lapins ou bien la vieille grille d'une tombe. J'entourerai cette table. Je laisserai la lettre ouverte derrière le grillage. On ne la lira pas. On ne la touchera pas. Elle sera à l'étalage. On tournera autour de la grille pour monter au téléphone puisque ma table est près de l'escalier. Je ne la lirai pas maintenant. Je fermerai la grille, je sortirai. Je m'assoierai dans un autre café, la certitude de cette lettre éclatera. L'émotion sera brûlante. Mon bonheur répandra la chaleur des Tropiques. Les clients seront incommodés par mon bonheur. Ils iront se rafraîchir ailleurs. Mon bonheur me tiendra compagnie. Une suée de bonheur collera ensemble mes genoux et mes mains. Je ne pourrai plus revenir ici pour ouvrir la grille, lire sa lettre. Le soleil pâlera son écriture. Je n'aurai plus que des mots décolorés. Il faut la lire tout de suite. Je me penche. Je la tiens à deux mains, je ne la lis pas encore. J'ai peur. Je regarde son écriture difficile, mes yeux sont des aventuriers. Enfin je pénètre dedans. Je suis un pèlerin dont les pieds ne souffrent plus. Je retourne au début des phrases. C'est une écriture de course. Je me lance avec cette écriture. Je découvre son indifférence. Je ne savais pas que l'indifférence pût être moelleuse à ce point. Elle me donne son estime, son amitié. Pour elle, l'événement est un « mirage ». Le mot glacé tombe au fond de moi. Elle voyage, elle rentrera. Elle me fera signe. Dans mon réduit, il y aura une étoile polaire : son retour. Je connais son écriture. Cela a été consommé. J'aurais dû poser vraiment le grillage autour de la table, sortir, attendre. Je cache sa lettre avec mon visage couché dessus. Je cache mon bouleversement. Je serre ma tête avec mes bras. Un garçon me demande ce que je désire boire. J'ai tout bu. Je sors du café. J'avance avec la lettre. J'y renoncerai, je la détruirai, je la jetterai sur la chaussée. Un camion roulera sur cette écriture. Le camion s'en ira, du fond des siècles, l'événement reviendra. Je la garderai. Je l'épinglerai sur le mur de mon réduit. Je la relis dans le square le plus petit et le plus délabré de la ville. Je demande à l'herbe malade de me plaindre. (1948 : 24-26)

Entre la narratrice et « Madame », la « lettre » tient lieu d'« intermédiaire conciliant » (*ibid.* : 54). Elle permet à la narratrice un contact pudique avec « Madame » : malgré les débordements de sa passion, le différé de la correspondance et la différence propre à l'écriture gardent la distance. La « lettre » désigne en effet à la fois l'objet d'une correspondance (la lettre que la narratrice reçoit de « Madame ») et la littéralité d'un texte (l'« écriture » de la lettre et, par mise en abyme, l'écriture du récit

qui se présente comme « une longue lettre ouverte » [Ceccatty, 1994 : 236]). C'est pourquoi, bien que l'ouverture de la lettre par la narratrice brise une attente diégétique (« je ne la lis pas encore. J'ai peur »), le secret demeure. Davantage, la lecture de la lettre par la narratrice fait passer le motif romanesque de la lettre d'amour à la problématique mystique du secret. Comme le dit Michel de Certeau, dans *La Fable mystique*, « Devient "mystique" tout objet – réel ou idéal – dont l'existence ou la signification échappe à la connaissance immédiate » (1982 : 132). Et il précise : « Sous le mode de ce qui "s'enveloppe" et se retire, ou bien de ce qui s'affiche et s'impose avec autorité, le secret relève de l'énonciation » (*ibid.* : 133). Dans *L'Affamée*, le secret de la lettre est gardé par l'indécidabilité du sens du mot (« lettre ») entre l'objet d'une correspondance et la littéralité du texte. L'indécidabilité fait pli de par la mise en scène de la lecture de la « lettre » (« sa lettre est pliée en quatre » ; « La lettre se replie »). *Le pli demeure* au secret d'une « écriture difficile », impénétrable dans son adresse, intouchable bien que tenue « à deux mains » par la narratrice, bien que connue par elle (« Je connais son écriture. Cela a été consommé »).

Le passage relate une scène de la découverte, c'est-à-dire une *prise de connaissance de la connaissance*. La lecture de la lettre par la narratrice est énoncée sur le mode d'une consommation sexuelle : « Enfin je pénètre dedans. [...] Je connais son écriture. Cela a été consommé ». Or, comme dans la scène biblique de la découverte de la nudité, la prise de connaissance provoque un mouvement de pudeur qui préserve un retrait et qui diffère la « connaissance » : « Je cache sa lettre avec mon visage couché dessus. Je cache mon bouleversement. Je serre ma tête avec mes bras ». Les trois phrases gravitent autour de l'amphibologie du participe passé « couché », que la paronomase met en relief : « cache [...] couche [...] cache ». On dit « coucher par écrit ». On dit aussi « coucher avec ». Ici, le texte dit : « couché dessus ». Un passif et un actif battent. Dans l'intervalle de la lecture, le secret de l'événement est gardé. De même que la métaphore sexuelle est devancée par une jouissance poétique (« Je jouis de la perspective de son écriture. Je me domine. Je jouis aussi de ma domination »), de même la lecture de la lettre par la narratrice ouvre sur une « passion sémantique » (Deleuze, 2003 : 10) qui veille sur la relance du désir de connaissance et qui garde intact le secret du texte. De sorte que la lecture de la lettre réserve cela même qu'elle découvre (le « couché » « cache ») et que l'énonciation du passage trahit cela même qu'elle préserve (le « caché » « couche »). De sorte qu'à peine la découverte a eu lieu que déjà la rêverie reprend au futur de l'apocalypse

(étymologiquement : la découverte du voilement¹³) : « du fond des siècles, l'événement reviendra ».

Entre exposition et réserve, « cacher » et « coucher », connaissance et secret, la tension du passage bouleverse (c'est bien d'un « bouleversement » qu'il est question) les repères de la représentation. Le « foyer secret » de l'énonciation de *L'Affamée* ne se trouve pas « sous » la personne grammaticale du « Je », mais il déborde de la lettre (de la littéralité du texte) et il se dérobe à la narration. « Je cache sa lettre avec mon visage couché dessus » : le lieu intime, la partie secrète que le geste de pudeur de la narratrice suggère en cachant, c'est non pas le sexe ni même le visage, mais « sa lettre ». Le lieu secret de l'énonciation de *L'Affamée* est gardé par les plis de « sa lettre » qui demeure intouchable dans son ouverture (« Je laisserai la lettre ouverte derrière le grillage. On ne la lira pas. On ne la touchera pas. Elle sera à l'étalage »). La lettre est intouchable au sens où Jean-Luc Nancy écrit que « l'intouchable n'est rien qui soit derrière, ni un intérieur ou un dedans, ni une masse, ni un Dieu. L'intouchable, c'est que ça touche » (2006 : 127). La lettre est intouchable parce qu'elle est exposée (*expeasée* ajouterait Nancy). Elle est exposée au toucher de la lecture qui est un toucher de la lettre (tout le contraire d'un « étalage » d'intimité anecdotique). La lettre révèle et, *par là même*, réserve un toucher de la lettre. Sous le voile apocalyptique de la lettre (la lettre suggère qu'il y a du caché ; « ouverte », elle garde un secret), *L'Affamée* garantit un rapport pudique à la connaissance (et en particulier à la connaissance du nom caché de Simone de Beauvoir, ce secret [aucto]biographique de *L'Affamée*).

Lieu d'exposition et d'adresse, doublement « ouverte » (la lettre est ouverte par la narratrice ; *L'Affamée* expose une « lettre ouverte » au lecteur), la lettre découvre le texte comme le lieu d'un infini re-trait (au sens à la fois de la retraite et du deuxième trait) : « Je retourne au début des phrases » ; « Je la relis dans le square le plus petit et le plus délabré de la ville ». La lettre s'expose aux reprises, aux repentirs, aux retouches. Elle s'attend aux retours de la lecture à la manière dont la narratrice attend le retour de « Madame » : « Dans mon réduit, il y aura une étoile polaire : son retour ». Loin de garder un lieu intact, le « tact » de la narratrice annonce le retour du renoncement au sens où l'on parle d'un *retour de flamme* (la poussée brusque et inattendue de la flamme hors du foyer en sens inverse du circuit normal, mais aussi le retour de la passion amoureuse) : « J'y renoncerai, je la détruirai, je la jeterai sur la chaussée. Un camion roulera sur cette écriture. Le camion s'en ira, du fond des siècles, l'événement reviendra ».

La passion du renoncement

Renuntiare, en latin, signifie « annoncer en retour », « renvoyer, renoncer à », du préfixe *re-*, qui marque un mouvement en retour, et du verbe *nuntiare*, « annoncer, faire savoir ». Loin de taire ou de tarir la passion dont elle annonce l'impossibilité, l'étymologie du renoncement incite à y revenir, elle invite au ressassement. La composition de *L'Affamée* répond de ce ressassement. Or, de même que le renoncement annonce cela même qu'il dénonce, ou de même que la pudeur trahit cela même qu'elle feint de dissimuler, le ressassement n'opère pas un retour au même. Il ouvre, dans *L'Affamée*, un accès à la « grâce » (1948 : 197), mot sur lequel se clôt le livre.

Je propose d'examiner trois moments stratégiques du ressassement dans *L'Affamée* : l'*incipit* du livre, l'ouverture de ce qui apparaît comme une deuxième partie, et l'*excipit* du récit. Ces trois moments, stratégiques dans la composition du livre, mettent en évidence la *passion du renoncement* : non pas le renoncement de la narratrice à l'amour qu'elle porte à « Madame », mais le renoncement *comme* passion d'un éternel retour à la chute du récit, autrement dit à la découverte que « l'événement est un mirage ». Le « tact » de la narratrice réserve, dans la marge dont l'écriture ourle l'aporie de l'intrigue, l'espace-temps d'une *pudeur* à l'œuvre, c'est-à-dire le re-trait d'une jouissance poétique.

La marque de l'effacement

L'*incipit* de *L'Affamée* met en scène d'emblée l'« effacement » de la narratrice face à la « pudeur » de « Madame » :

Elle a levé la tête. Elle a suivi son idée sur mon pauvre visage. Elle ne le voyait pas. Alors, du fond des siècles, l'événement est arrivé. Elle lisait. Je suis revenue dans le café. Elle suivait d'autres idées sur d'autres visages. J'ai commandé une fine. Elle ne m'a pas remarquée. Elle s'occupait de ses lectures. (1948 : 9)

La répétition anaphorique du pronom personnel de troisième personne au début de sept phrases donne à la personne grammaticale une majesté de nom propre, tandis que la singularité du « Je » est gommée. Les deux phrases « Elle a suivi son idée sur mon pauvre visage [...] Elle suivait d'autres idées sur d'autres visages » procèdent de fait au double effacement de la personne sujet sous le regard de « Madame ». D'une part, le « Je » est diminué par l'adjectif « pauvre » (« mon pauvre visage »), d'autre part, il se perd dans la foule des « autres visages ». Cependant, bien qu'elle ne soit pas « remarquée » par « Elle », la personne sujet est *marquée* dans le texte par la marque grammaticale du genre

féminin à la fin des participes passés. La marque grammaticale du genre féminin est donnée à lire *en retour de l'effacement* de la personne sujet : dès l'ouverture du livre, la narratrice est « revenue ». Cette marque *se remarque* du fait que *L'Affamée* met en scène la passion d'une femme pour une autre femme. Dans *L'Affamée*, le genre non marqué (dominant)¹⁴ est non pas le masculin mais « Elle ». Ainsi, la marque du « Je » dans *L'Affamée* s'efface par rapport au genre non marqué d'« Elle », à la manière dont le genre féminin *s'efface en marquant* la langue française.

Le « Je » s'efface devant « Elle » en marquant le texte. Cette marque se remarque doublement : d'une part, du fait que le « Je » expose son effacement ; mais d'autre part, du fait que la marque de l'effacement *marque une marge* dans le genre grammatical qui marque en s'effaçant la langue française et qui, de ce fait, marginalise le genre féminin. Le « Je » de l'énonciation de *L'Affamée* ouvre une marge dans la marge qu'est le genre féminin.

Le « tact » de la narratrice se détache donc, et par là même il se distingue de ce que l'on pourrait interpréter rapidement comme la marque d'une « pudeur féminine ». Ce « tact » manifeste un mouvement de retrait à l'endroit de la marque du genre en général (qu'il s'agisse du genre féminin ou du « général »¹⁵). Et il faut aussitôt ajouter : le « tact » de la narratrice de *L'Affamée* marque un retrait vis-à-vis de la marque *en général*. « J'ai commandé une fine » : dans le contexte du renoncement de la narratrice à « l'événement », le substantif « une fine » prend un sens imprévu. Le mot « fine » excède la marque du genre du substantif féminin « fin ». Cette marque passe outre « la fin » attendue de l'histoire ; elle passe outre, également, les distinctions de genre entre non-marqué (« le général » chez Monique Wittig) et marque d'un effacement (le genre féminin). Le mot « fine » fait événement d'écriture. Il marque une *faim* à l'endroit de la *fin* (le terme de l'histoire mais aussi les limites du (non-)rapport entre la narratrice et « Madame »), c'est-à-dire à la fois un débordement et un dérobage, la jouissance d'un renoncement et l'annonce d'un ressassement.

« Le renoncement est insatiable » (1948 : 62) avoue ailleurs la narratrice. La faim de *L'Affamée* supplante les distinctions de genre et par là même les limites du sujet. Elle touche au mystique et elle annonce une rencontre poétique.

Le tact de la rencontre

Le monologue de *L'Affamée* s'interrompt à la page 83 pour reprendre à la page 85 après un blanc, seule véritable coupure dans la touffeur du livre composé d'une suite de paragraphes denses, parfois séparés par un retour à la ligne ou un espace-

ment. Nul changement n'affecte en apparence cette reprise. La redondance (« encore la même ») souligne le ressassement :

Elle voyagera pendant trois mois. Nous avons encore la même chute des jours, le même lever d'étoiles. La nuit, elle dort dans ma ville. Je veille et je règne à distance sur son sommeil. Je sortirai de ma chambre. J'irai, je lèverai la tête, j'embrasserai les fenêtres de son immeuble en les regardant. Je sonnerai à sa porte. La gérante apparaîtra. Je m'agenouillerai. Je réciterai son prénom et son nom. Je crèverai la poche de la honte. Je reviendrai. Je me recoucherai. Je retrouverai mon odeur dans mon lit. (1948 : 85)

À y regarder de plus près, un déplacement s'est opéré entre l'*incipit* du livre et l'ouverture de la seconde partie (« J'irai, je lèverai la tête, j'embrasserai les fenêtres de son immeuble en les regardant »). La première personne a pris la place de la troisième : « Elle a levé la tête » dans l'*incipit* est remplacé ici par « je lèverai la tête ». Le déplacement esquisse un face à face furtif, voire une confrontation (l'« effacement » de la narratrice « tient tête » à la « pudeur » de « Madame »). De fait, l'apparition anaphorique du « Je » supprime la présence du « Elle » dans l'*incipit* du livre. Entre « Elle » et « Je », un « Nous » par ailleurs détonne : « Nous avons encore la même chute des jours, le même lever d'étoiles » (je souligne). Une rencontre a, grammaticalement, eu lieu. Plus exactement : la rencontre a lieu, grammaticalement. Elle a lieu en retour de la lecture qui fait le lien entre la théorie personnelle de l'*incipit* et celle de l'ouverture de la seconde partie par le truchement d'un « Nous ». Pour le dire autrement, la lecture réserve le vis-à-vis que l'écriture annonce d'emblée comme impossible, à la manière dont la façade de l'« immeuble » expose l'immobilité et l'immutabilité de « Madame » au « tact » de la narratrice – ou à la manière dont le ressassement n'en finit pas de révéler le renoncement.

S'il garde la « distance », le texte ne joue pas moins le rôle de la corde ou de l'échelle qui, dans les récits d'amours impossibles, permettent à l'amant de monter vers la « chambre » de l'amante. Le texte de *L'Affamée* devient en effet le support d'une rencontre poétique, c'est-à-dire d'un toucher de la lettre (c'est un corps à corps pudique) : « j'embrasserai les fenêtres de son immeuble en les regardant ». En alourdissant la fin de la phrase, le participe présent rapporte le sens figuré au sens propre. On dit « embrasser du regard ». Mais la pesanteur de la phrase, accrue par le poids de sa littéralité (l'appel du mot « immeuble » vers « immuable » et « immobile »), rend l'expression suggestive. Les « fenêtres de son immeuble » offrent un vis-à-vis au désir de la narratrice. Elles ouvrent une brèche dans l'intouchabilité

d'« Elle ». Elles laissent le lecteur deviner « j'embrasserai les [yeux de son visage] », ou encore : « [les seins de son corps] en les regardant ». Le regard de la narratrice trouve, en retour de la lecture, la qualité d'une caresse. Il donne au rapport textuel le « tact » d'une jouissance poétique qui touche sans y toucher à la « pudeur » de « Madame » (sa hauteur, son intouchabilité, son immutabilité).

Non seulement, donc, le secret du nom est gardé, mais encore, le désir de connaissance est relancé, et la « poche de la honte » conservée comme telle. Le futur de l'indicatif annonce le retour de la narratrice à la solitude de son réduit et à l'onanisme : « Je reviendrai. Je me recoucherai. Je retrouverai mon odeur dans mon lit ». Le « tact » de la rencontre textuelle ne va pas sans sexualité. Mais il réserve une sexualité du retrait. La chasteté du rapport textuel, qui va de pair avec un ressassement narratif, transporte ainsi la possibilité du renoncement comme la promesse d'une jouissance poétique.

La jouissance du retrait

L'*excipit* de *L'Affamée* produit l'impression d'un retour à l'*incipit*. « Elle » continue de lire, imperturbable Dame de la Pudeur absorbée par la lecture d'un livre¹⁶ :

Elle lisait. Elle tournait une page de son livre mais je ne devais pas tressaillir. Ce bras, cette main à demi pliée sous le menton me bouleversaient. Lorsque j'écoute un andante, je pense à eux. Elle a tourné une autre page. C'était le proche déroulement du passé. Je recevais la cadence de sa lecture, une clarté dans l'intime de mon âme. Je me rasseyais. Je craignais de ternir sa lumière. Je ne connais pas sa façon de respirer. Elle est l'esclave de sa respiration. Après cette pensée, il y avait eu affluence de tendresse. Je me levais de ma chaise parce que j'étais désarmée. Avec ses escargots troués, la dentelle bise du store existait fort. Je voyais les annuaires du café sur lesquels elle pose ses papiers. Elle ne levait pas la tête. Pas de solution, pas d'explication, pas d'exclamation. À travers la vitre, m'est parvenu le fracas du plateau rond qui tombe et qui tourne sur lui-même. Elle lisait dans le fracas. L'empire des étoiles était moins grand. Son application me grisait. Elle ne levait pas la tête mais elle remplissait un tableau. Je ne peux pas envahir un royaume, je ne peux pas mettre mes misères sur la page de son livre pour les reprendre après. Si j'avais entendu le bruit de la page tournée, j'aurais été riche. Je me rasseyais. Je me levais. Énigme et rapprochement. À travers la vitre, je voyais mieux son visage. La voilette mouchetée qui était devant, je l'avais imaginée. Cette voilette évoquait les centaines, les milliers d'heures studieuses de son existence, cette voilette tempérait sa beauté.

Je me suis éloignée à pas feutrés. Je me tenais droite dans mon réduit. Je ne parlais pas aux murs. J'ai remis le même tablier. J'ai serré plus loin ma ceinture de cuir. Je me suis assise à ma table. Je n'ai pas attendu longtemps. On dégageait mon cou, on tirait sur le col de mon tablier, on agrafait sur ma nuque une rivière de diamants.

Aimer est difficile mais l'amour est une grâce. (1948 : 196-197)

Je rappelle les premières lignes de l'*incipit* : « Elle a levé la tête. [...] Elle lisait ». Ici : « Elle lisait [...] Elle ne levait pas la tête ». Le chiasme, qui embrasse les deux cents pages de *L'Affamée*, n'est pas symétrique. La dissymétrie garde le secret *ouvert*. Certes, le livre (*L'Affamée*) se ferme sur le secret gardé (le visage voilé et le nom caché de « Madame »). Mais il se ferme *aussi* sur le livre ouvert en lequel « Elle » demeure absorbée. « Elle lisait. Elle tournait une page de son livre mais je ne devais pas tressaillir ». Le « tableau » dans lequel la narratrice enferme « Madame » et « les milliers d'heures studieuses de son existence », enferme « Madame » *en train de lire* et la narratrice *sur le point de tressaillir*. Il enferme non pas le contenu d'un secret mais le secret dans son exposition et son intouchabilité (autrement dit, son devenir). « Elle » demeure intouchable (distracte, indifférente, absente), parce que c'est *intouchable* qu'« Elle » *touche* la narratrice.

Le « tact » de la narratrice conserve intacte la « pudeur » de « Madame ». Cela signifie que, d'une part, elle respecte « Madame » qu'elle approche, voire qu'elle touche, derrière les voiles que sont le « store », la « vitre », la « voilette mouchetée », la « page »¹⁷. Mais cela signifie aussi que, d'autre part, elle réserve un *affect* : « tressaillir », « bouleversaient », « tendresse » – « grâce ». La pudeur n'est pas un objet, elle est un geste qui témoigne d'une atteinte. La pudeur est un sentiment. Le « tact » de la narratrice conserve la « pudeur » de « Madame » au secret d'un affect littéraire¹⁸ : « Avec ses escargots troués, la dentelle bise du store existait fort ». L'adjectif (« bise ») recouvre le verbe conjugué à la troisième personne du singulier (elle « bise »), abandonnant la découpe de la phrase au lecteur. Sous la coupe de l'adjectif « fort » et pris en étau avec l'écho du « store », le verbe passif (« existait ») fait arriver l'événement : « -elle bise [...] fort ». Cet événement est « intime », il arrive en retrait du renoncement à « l'événement ». Non seulement il s'annonce (la narratrice parle d'une « clarté ») en retour du renoncement, mais encore il continue de battre *comme* renoncement (comme annonce d'un renoncement en retour du renoncement).

« Pas de solution, pas d'explication, pas d'exclamation » ; « Énigme et rapprochement » ; « Aimer est difficile, mais l'amour est une grâce ». L'*excipit* de *L'Affamée* ressasse le renoncement de la narratrice sous la forme d'aphorismes et d'énigmes. Cette forme rhétorique enferme *ouverte* l'aporie de l'intrigue. Elle suscite à son tour le « tact » du lecteur, comme un mouvement de pudeur face à ce qui apparaît en retrait, se montre voilé et s'expose sous le couvert d'un échec – annonçant le transport de l'affect en retour de la lecture du texte.

Une franchise littéraire

Avant de clore cette étude des retours de la pudeur dans *L'Affamée*, j'aimerais revenir sur cet « échec » que la narratrice expose apparemment sans nulle pudeur depuis l'*incipit* jusqu'à la fin du livre. Le « tablier » qu'elle « rem[et] » dans l'*excipit* servira de transition : « J'ai remis le même tablier. J'ai serré plus loin ma ceinture de cuir. Je me suis assise à ma table ». Seulement séparés par la « ceinture de cuir », le « tablier » et la « table » rappellent que les mots appartiennent à la même famille lexicale. Le « tablier » est le vêtement de travail de la narratrice qui écrit « Assise à [s]a table ». Il est aussi sa feuille de figuier.

Face à la « pudeur » de « Madame », le « tact » de la narratrice consiste à remettre son « tablier » et à se rasseoir à sa « table », autrement dit à écrire. Or, de même que, dans le récit biblique, la feuille de figuier révèle à Dieu la découverte de l'homme et de la femme, le « tablier » expose une nudité (« j'étais désarmée » avoue la narratrice dans l'*excipit* du livre) :

Assise à ma table, j'essaie d'écrire. Pendant que j'essaie, je me délivre laborieusement et innocemment de mon incapacité à écrire bien. Ma plume grince. Je gémis avec elle. Nous géissons pour rien. Nous formons ensemble des mots inutiles. J'ai honte d'infliger ce travail à ce petit objet capable. Pendant que je m'efforce, je trace la voie à mes impossibilités et je les oublie. Ce paragraphe les représente. Je ressemble à une personne qui se croit puissante quand elle lance de la poussière en l'air. Cette poussière retombe sur sa chevelure. Mes impossibilités retombent sur cette page. Plus je m'efforce, plus je crois que je travaille bien, plus je m'égare, plus je me drogue avec mon effort. Capables et incapables d'écrire, nous suons de la même sueur. L'effort est un faux frère. (1948 : 52-53)

« Ce paragraphe », tel que la narratrice désigne le morceau de texte qu'elle met à nu, fait la scène de la scène de l'aveu littéraire qui est aussi une scène de la découverte, c'est-à-dire une scène d'exposition et de « honte ». Or, loin de diminuer le sujet qu'elle montre au travail – et en travail –, la découverte (au sens

de la mise à nu) génère une singulière augmentation. Chaque mot se fait écho et fait écho au labeur qui travaille le texte, qui lui donne lieu et auquel le texte donne lieu : « j'essaie d'écrire [...] j'essaie » ; « Je gémis [...] Nous gémissons » ; « je m'efforce [...] Plus je m'efforce » ; « retombe [...] retombent ». Le verbe « essayer » devient intransitif, rappelant la manière de Michel de Montaigne dans *Les Essais* : une manière en soi, mais aussi une *manière de soi*. Le sujet qui gémit passe du singulier au pluriel. « Nous » : c'est-à-dire « Je » et « elle », le sujet et sa « plume », le sujet et l'objet. Et encore davantage : « Capables et incapables d'écrire, nous suons de la même sueur ». « Capables » se rapporte apparemment au « petit objet capable », c'est-à-dire à la plume, tandis qu'« incapables » se rapporte au « Je » et à ses « impossibilités ». Or, les deux adjectifs sont au pluriel. Le deux (« Je » et « elle ») comprend non seulement le sujet et l'objet de l'écriture mais aussi les spectres et les rejetons de l'énonciation, autrement dit les *retours du texte* : « Je ressemble à une personne qui se croit puissante quand elle lance de la poussière en l'air. Cette poussière retombe sur sa chevelure. Mes impossibilités retombent sur cette page » (je souligne). Un autre « elle » apparaît qui n'est pas le « petit objet capable » mais l'ombre métaphorique du « Je » que le « nous » rassemble. Par ailleurs, l'effort grandit sous l'effort (le mot est augmenté par l'adverbe de quantité « plus » dans « Plus je m'efforce »), multipliant les retombées (le verbe passe du singulier au pluriel : « retombe [...] retombent »). Ces « retombées » sont d'ordre poétique, il s'agit des allitérations en [k], [p], [s], [f] : « Capables et incapables d'écrire, nous suons de la même sueur. L'effort est un faux frère ».

L'aveu de la narratrice se rapporte donc non pas aux faits d'un personnage ou à la biographie d'un auteur mais au *faire* (*poiein*) d'un sujet poétique et à ses *effets* littéraires : « honte », « trace », « effort », mais aussi « poussière », « chevelure », « sueur »... Le sujet marque le texte en retour de son calvaire (le lexique n'est pas sans évoquer une passion christique), calvaire qui est aussi son renoncement à la passion qui l'obsède et son « effacement » face à la « pudeur » de « Madame »¹⁹. Pour le dire autrement, le sujet marque le texte *par pudeur*. La pudeur ne recouvre donc pas un sujet auteur ou autobiographique mais elle découvre une intimité auctoriale et (aucto)biographique. Elle est le symptôme d'une *franchise littéraire*, c'est-à-dire qu'elle « délivre » un désir auctorial au lieu de retenir une identité : « Pendant que j'essaie, je me délivre laborieusement et innocemment de mon incapacité d'écrire bien » (je souligne). Cette « déliv[anc]e » découvre le *travail* (au sens où l'on parle d'un accouchement) d'« une personne » en puissance, « une personne

qui se *cro[ît] t* puissante ». Le pronom réfléchi et les pronoms possessifs de première personne qui ponctuent le monologue, marques de la possession et de la réflexivité, n'indiquent donc pas un rapport de propriété ou la réflexion d'une mêmeté, mais ils signalent le débordement textuel d'une intimité²⁰.

La pudeur est, dans *L'Affamée*, le symptôme d'un débordement auctorial, elle marque le re-trait d'une autorité.

Il est temps, pour conclure, de revenir au titre : *L'Affamée*. Littéralement : celle qui a faim. Mais aussi, celle qui n'a pas de fins, celle dont la faim est sans finalité et sans limites. Ou encore, celle qui est privée des attributs qui définissent une femme (« a- » préfixe de négation, « a-femm-ée »). Ou encore, celle qui est *plus qu'une* femme : la lettre « a », mise en miroir par le palindrome (« l'affa-mée »), est en effet la voyelle par excellence du nom féminin (dans la Genèse « *isha* » par rapport à « *ish* » et « Hava », « la mère de tous les vivants » ; mais aussi « la », article défini féminin en français) ; et la terminaison en « -ée » marque le genre féminin en français. L'indécidabilité de la connotation privative de l'adjectif substantivé d'« affamée » place le livre de Violette Leduc en héritier de la théologie négative, c'est-à-dire d'une conception du langage pris comme bord, « dans le même et double mouvement : dérobement et débordement » (Derrida, 1993 : 65). La privation (la « faim ») y cache un excès, un surplus, une marge dans la marge. Toute « fin » accroît la « faim » de « l'affamée », gardant vive la tentation et relançant la tentative à l'infini. En retour de cette ambivalence, les catégories de genres se trouvent exorbitées, qu'il s'agisse des genres grammaticaux (le « général » est incarné par un féminin : « Elle ») ou des genres littéraires (le monologue oscille entre journal intime et « lettre ouverte », récit, poésie et confession), voire des genres biologiques (le « nous » de la personne sujet rassemble de l'inanimé). Grâce à ce battement (*sub-lime*, *inter-dit*, « tact » ou « pudeur »), *L'Affamée* touche à ce que Derrida pointe dans la théologie négative comme

[...] *l'amour même, à savoir ce renoncement infini qui en quelque sorte se rend à l'impossible [...]. Se rendre à l'autre, et c'est l'impossible, reviendrait à se livrer en allant vers l'autre, à y venir mais sans passer le seuil, et à respecter, à aimer même l'invisibilité qui garde l'autre inaccessible.* (Derrida, 1993 : 91)

L'« invisibilité qui garde l'autre inaccessible », dans *L'Affamée*, c'est le voile pudique (et obscène) de la textualité (monologue, lettre, adresse). Il permet à la narratrice d'« aimer » et de « respecter » « Madame », et cela, il permet de le faire *en toute franchise*,

c'est-à-dire *en toute pudeur* : en assumant (en aimant) la condition auctoriale (passionnée plus qu'assujettie) du sujet littéraire.

NOTES

1. *L'incipit de La Bâtarde*, le premier des trois volets de l'autobiographie de Violette Leduc, fait explicitement référence aux *Confessions* de J.-J. Rousseau : « Mon cas n'est pas unique : j'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde » (Leduc, 1964 : 19).
2. René de Ceccatty parle « d'une longue lettre ouverte, sous forme de journal » (1994 : 236).
3. Carlo Jansiti précise que le texte est « conçu au début comme un véritable journal – dates et lieux sont marqués dans le manuscrit, mais supprimés dans la version imprimée » (1999 : 157).
4. Violette Leduc écrit son premier livre, *L'Asphyxie*, sur l'injonction de Maurice Sachs avec qui elle s'est retirée en Normandie en 1942 : « – Vos malheurs d'enfance commencent de m'emmerder. Cet après-midi vous prendrez votre cabas, un porte-plume, un cahier, vous vous assoirez sous un pommier, vous écrirez ce que vous me racontez » (Leduc, 1964 : 399).
5. Mireille Brioude analyse ce travestissement de l'autobiographie en roman dans *Ravages* : « Pour fonder le pacte romanesque, un tour de passe-passe suffit, un simple changement de prénoms » (2000 : 69).
6. L'autobiographie « assumée » de Violette Leduc est donc composée de trois volets : *La Bâtarde* (1964), *La Folie en tête* (1970), et *La Chasse à l'amour*, texte inachevé que Simone de Beauvoir publiera après la mort de l'auteure en 1973.
7. « L'autobiographie (récit racontant la vie de l'auteur) suppose qu'il y ait identité de nom entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle » (Lejeune, 1975 : 23).
8. Le nom propre de l'auteure est laissé à déchiffrer depuis les initiales brodées sur les tentures de cercueils de personnes inconnues : « Après les jours fériés, les enterrements regagnent des points. Je me jette sur les initiales argentées des tentures. Un D : le nom de ma mère. Un B : son prénom. Un L : mon nom. À onze heures du matin, nos initiales sont mortes ensemble » (Leduc, 1948 : 60).
9. Simone de Beauvoir a occupé une place fondamentale dans la vie affective, mais surtout dans l'œuvre littéraire de Violette Leduc. Elle soutient, encourage, fait travailler l'auteure sans relâche. Elle écrit une préface à *La Bâtarde* qui comptera beaucoup dans le succès de l'œuvre et la reconnaissance de l'écrivain.
10. « Je meurs de soif en couste la fontaine;/Tremblant de froit ou feu des amoureux;/Aveugle suis, et si les autres maine;/Povre de sens, entre saichans l'un d'eulx;/Trop negligent, en vain souvent songneux;/C'est de mon fait une chose faiee,/En bien et mal par Fortune menee » (Orléans, 2001 : 164).
11. « [...] en la nuit heureuse/en secret nul ne me voyant/et moi ne regardant rien/sans autre lumière ni guide/que celle qui dans mon cœur brûlait » (La Croix, 1985 : 95).

12. La narratrice parle de « déséquilibre » : « Ma chasteté me procure tantôt l'équilibre, tantôt le déséquilibre. Mon déséquilibre est authentique. Mon équilibre par la chasteté est l'équilibre d'une ombre » (Leduc, 1948 : 76). Le « déséquilibre » de la chasteté garde un *rapport vivant* à l'intouchabilité de « Madame ». Elle réserve un désir de connaissance. Elle annonce le retour de la chute, à savoir le « mirage » de « l'événement » dont elle garantit le ressassement.

13. « *Apokalupto*, je découvre, je dévoile, je révèle la chose qui peut être une partie du corps, la tête ou les yeux, une partie secrète, le sexe ou quoi que ce soit de caché, un secret, la chose à dissimuler, une chose qui ne se montre ni ne se dit, se signifie peut-être, mais ne peut ou ne doit pas être livré d'abord à l'évidence. *Apokekelummenoi logos*, ce sont des propos indécents. Il y va donc du secret et des *pudenda* » (Derrida, 1983 : 12).

14. « La marque est de telle sorte que quoique les grammairiens décrivent deux genres, le masculin et le féminin, elle ne s'applique de fait qu'au féminin [...] tendant ainsi par contamination grammaticale et sémantique à faire du genre masculin un genre non marqué par le genre, versant du côté de l'universel et de l'abstrait » (Wittig, 2007 : 106).

15. Monique Wittig appelle « le général » ce que certaines langues appellent « le neutre » ou que la grammaire nomme « l'indéfini » et que la pratique reconnaît comme relevant du masculin (Wittig, 2007 : 106).

16. Je renvoie au morceau de bravoure des pages 123 à 125 scandées par l'imperturbable syntagme « elle lit » que la narratrice tente en vain d'entamer ou d'interrompre. La figure d'« Elle » absorbée par la lecture d'un livre apparaît dans *L'Affamée* comme la manifestation par excellence du mystère de l'altérité et comme le symbole d'une présence éloignée, d'un retrait vivant, autrement dit d'une pudeur qui résiste à la connaissance.

17. Juste avant le passage cité : « Je ne pourrai pas entrer dans le café. Je ne pourrai pas déranger sa lecture. Je pourrai m'asseoir à la terrasse, me soulever parfois de ma chaise et la regarder à travers une vitre, à travers un store » (Leduc, 1948 : 196).

18. Dans « Percept, affect et concept », Deleuze et Guattari écrivent que le créé « se conserve en soi. Ce qui se conserve, la chose ou l'œuvre d'art, est un *bloc de sensations*, c'est-à-dire un composé de *percepts* et d'*affects* [...] ce qui se conserve en soi, c'est le percept ou l'affect » (Deleuze, Guattari, 2005 : 154-157). L'affect et le percept, chez Deleuze et Guattari, réservent un « devenir sensible » qui est « l'acte par lequel quelque chose ou quelqu'un ne cesse de devenir-autre » (*ibid.*, 168).

19. Peu après, la narratrice écrit à propos de l'intouchabilité des « choses » : « Leur immobilité aux dernières extrémités exige de nous la pudeur, la légèreté du regard » (Leduc, 1948 : 53-54). L'intouchabilité des « choses » ou de « Madame » révèle en retour la « pudeur » du sujet de l'écriture, c'est-à-dire un rapport en retrait, une reprise textuelle, un travail métaphorique par quoi le « Je » se trouve augmenté.

20. *L'excipit de La Bâtarde* est sur ce point exemplaire : « Je *réfléchis* : ma richesse et ma beauté dans les sentiers de Normandie, c'était mon effort. J'allais jusqu'au bout de mes résolutions, enfin j'existais. [...] » (Leduc, 1964 : 462, je souligne). La bâtarde, laide et « mal-aimée » (Trout Hall, 1999) gagne par l'écriture en « richesse » et en « beauté ». Le verbe « réfléchir » conjugué à la première personne du singulier marque cette augmentation de la personne, cette auctorialité du sujet de l'énonciation, cette qualité (aucto)biographique du sujet autobiographique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRIOUDE, M. [2000] : *Violette Leduc. La mise en scène du « je »*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi.
- CAPUTO, J.D. et M. J. SCANLON (dir.) [2007] : « Introduction : Augustin postmoderne », *Jacques Derrida-Saint Augustin. Des Confessions*, trad. de l'anglais par P.-E. Dauzat, Paris, Stock.
- CECCATTY, R. de [1994] : *Violette Leduc, Éloge de La Bâtarde*, Paris, Stock.
- CERTEAU, M. de [1982] : *La Fable mystique, 1, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard.
- DELEUZE, G. [(1964) 2003] : *Proust et les Signes*, Paris, PUF/Quadrige.
- DELEUZE, G. et F. GUATTARI [(1991) 2005] : « Percept, affect et concept », dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, chap. 7, 154-188.
- DERRIDA, J. [1983] : *D'un ton apocalyptique naguère adopté en philosophie*, Paris, Galilée ;
- [1993] : *Sauf le nom*, Paris, Galilée.
- JANSITI, C. [1999] : *Violette Leduc, biographie*, Paris, Grasset.
- LA CROIX, J. de [1985] : *Poésie*, trad. de B. Lavaud, Paris, GF Flammarion.
- LEDUC, V. [1948] : *L'Affamée*, Paris, Gallimard ;
- [1964] : *La Bâtarde*, Paris, Gallimard ;
- [1970] : *La Folie en tête*, Paris, Gallimard.
- LEJEUNE, P. [1975] : *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- NANCY, J.-L. [(2000) 2006] : *Corpus*, Paris, Métailié.
- ORLÉANS, C. de [(1962) 2001] : « C Balade », *En la forêt de longue attente et autres poèmes*, choix, présentation et trad. de G. Gros (éd. bilingue), Paris, NRF Gallimard, 164-165.
- PIZAN, C. de [(1986) 2000] : « III. Comment celle qui s'était adressée à Christine lui expliqua qui elle était, sa nature et son rôle, et comment elle lui annonça qu'avec l'aide de toutes trois, elle construirait la Cité », *Le Livre de la Cité des Dames*, trad. et présenté par E. Hicks et T. Moreau, Paris, Stock/Moyen Âge, 39-42.
- TROUT HALL, C. [1999] : *Violette Leduc la mal-aimée*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, coll. « Monographie Rodopi en littérature française contemporaine ».
- WITTIG, M. [(2001) 2007] : « La marque du genre », dans *La Pensée straight*, Paris, Éd. Amsterdam, 127-138. (« La Marque du genre » est paru pour la première fois en anglais [« The Mark of Gender »] dans *Feminist Issues*, vol. 5, n°2, automne 1985, 3-15).

LES CONCEPTS AUX FRONTIÈRES DU SAVOIR CONTEMPORAIN

Le cas de la « société civile ».**Circulation et resignification des notions dans le discours social et sociologique.****Victor Armony – page 9**

Cet article prend pour point de départ un dilemme épistémologique qui sous-tend toute théorisation et analyse empirique du social : la réalité existe-t-elle indépendamment des outils conceptuels qui nous permettent de l'observer, de la découper, de la mesurer et de la classer ? Concrètement, l'auteur se penche sur un exemple particulièrement intéressant à cet égard : la circulation et la resémantisation du syntagme « société civile ». Ce syntagme est extrêmement malléable, mais, au-delà du flou définitionnel et du caractère plus ou moins extensif de son acception, la « société civile » semble correspondre à l'idée de « pure société » : la vie sociale dans son expression simple et naturelle, dépourvue d'enjeux principalement politiques ou économiques. Par une analyse discursive, cet article montre qu'une telle conception de la « société civile » a acquis une place exceptionnelle dans la régulation étatique et non étatique au sein des rapports entre le Nord et le Sud.

This article takes as a starting point an epistemological dilemma that underlies every attempt at theorizing or analyzing the social realm: does reality exist independently of the conceptual tools that allow us to observe, organize, measure, and classify it? Concretely, the author examines a particularly interesting example in this regard: the circulation and resemantization of the term “civil society”. This term is highly malleable but, in spite of its various and sometimes vague definitions and its more or less extensive scope, “civil society” seems to fit the idea of “pure society”: social life in its simple and natural expression, untangled from mainly political or economic issues. By means of a discourse analysis, this article shows that such a conception of civil society has acquired an exceptional place in the state and non-state regulation of North-South relations.

Du mythe au concept. Barbarie et historicité dans les essais de Fatima Mernissi.**Mounia Benalil – page 19**

Cet article s'inscrit dans le cadre des récentes entreprises intellectuelles qui réfléchissent sur les nouveaux rapports entre l'Orient et l'Occident en examinant le vocabulaire de la mondialisation. Les essais de la sociologue marocaine Fatima Mernissi dessinent en creux les enjeux de ces rapports en posant le concept de barbarie dans le contexte de ce qu'on appelle aujourd'hui les « cultures de l'échange ». Le questionnement de la barbarie est lié à l'interrogation de la transmission du savoir par les experts masculins de la littérature religieuse islamique. L'historicité fait surgir le problème de la radicalité moderne des idéologies. Pour contrer les crispations et les dérapages qui découlent de la lecture univoque (la lecture intégriste), Mernissi propose une féminisation humaniste du savoir sur l'islam selon des procédés herméneutiques qui déconstruisent le savoir hérité. Si la barbarie est dans la transmission, la civilisation réside dans la démocratisation de la lecture du savoir.

This article proposes to shed new light on East-West relations from the logic of modern globalization. The essays of the Moroccan sociologist Fatima Mernissi generate such a debate by problematizing the notion of barbarism in the context of what is commonly referred to as “the cultures of exchange”. The questioning of barbarism is inextricably linked to the questioning of the transmission of Islamic religious knowledge by male experts mainly. Historicism points to the problematic radicality of modern ideologies. To counter and defeat the dangers of a univocal reading (or intergrist reading) of Islamic literature, Mernissi proposes a humanistic feminization of the interpretation of the inherited knowledge on Islam, a hermeneutical challenge tied into a dynamic of deconstructing (and reconstructing) such knowledge. If barbarism lies in transmission, civilization lies in the democratization of the reading of knowledge.

Changement de paradigme, biais disciplinaire et virage idéologique. Postmodernité, postcolonialisme et *globalisation*.

Carolina Ferrer – page 29

Cet article propose une analyse quantitative de trois grandes tendances conceptuelles contemporaines. En interrogeant les bases de données bibliographiques *MLA* et *ISI*, l'auteure montre le changement de paradigme qui a lieu à partir de la fin des années 1990, moment du déclin du postmodernisme et de l'essor de la *globalisation*. Elle indique que cette transformation conceptuelle est accompagnée d'une nouvelle cartographie disciplinaire où l'importance relative des études littéraires diminue face aux publications en sciences économiques et sciences politiques qui, sous le signe de la *globalisation*, occupent le premier rang disciplinaire. Enfin, l'étude signale comment cette métamorphose théorique est doublée d'un bouleversement idéologique puisqu'il n'y a pratiquement plus d'opposition à la doctrine néolibérale qui sous-tend la *globalisation*.

This article is a quantitative analysis of three main contemporary conceptual trends. Through the exploration of *MLA* and *ISI* bibliographic databases, the author illustrates the paradigm shift that took place at the end of the 1990s, when we saw the decline of postmodernism and the rise of globalization. She indicates that this conceptual change also implies a new disciplinary map, where the importance of literary studies diminishes compared to the number of publications in economics and political science that, because of globalization, occupy the first disciplinary rank. Finally, she shows how this theoretical metamorphosis is intertwined with an ideological transformation, since there is practically no current resistance to the neoliberal doctrine underlying globalization.

La neurosémiotique : un nouveau pont idéologique entre les sciences humaines et la biologie.

Daniel S. Larangé – page 39

La neurosémiotique, dont les racines remontent au XIX^e siècle, développe un nouveau modèle explicatif de la culture du point de vue des mécanismes de la pensée, notamment de la neurologie. Elle propose, au XXI^e siècle, un nouveau pont idéologique qui éclairerait les assises naturelles de la culture. Sa démarche, inscrite dans l'objectivité des sciences dites dures, prend pourtant une orientation bien subjective en prétendant atteindre l'universalisme par les voies de l'esprit.

Neurosemiotics is the merging of neurosciences and semiotics, in which brain/mind research meets the study of signs. Its roots go back to the 19th century. It offers a new possibility for explaining culture by natural functions and processes. It is an ideological bridge between biological sciences and humanities. But its objectivity has a spiritual turn, which gives rise to a new subjectivity.

Paratopie : quand l'analyse du discours littéraire (se) joue des frontières.

Phillip Schube Coquereau – page 53

Depuis quelque vingt ans, Dominique Maingueneau, linguiste et professeur à l'Université Paris XII, s'applique à théoriser l'analyse du discours littéraire tout en cherchant à la faire reconnaître comme discipline des études littéraires, en invoquant une « rectification des frontières » épistémologiques dans ce domaine. Au centre de cette théorie se trouve une notion clé, un principe invariant appelé *paratopie*. Malgré un succès relatif, cette notion présenterait un problème de taille : celui de placer, dans la même catégorie, l'analyse du discours littéraire et l'objet de son ana-

lyse. À partir de ce constat, que Maingueneau souligne lui-même, ce sont les implications épistémologiques et la valeur opératoire de la *paratopie* que cet article tente de mettre en lumière afin de comprendre la réticence des spécialistes d'autres orientations critiques à reconnaître le bien-fondé de la démarche de Maingueneau.

For about twenty years, Dominique Maingueneau, a linguist and professor at the University of Paris XII, has attempted to theorize literary discourse analysis while promoting its recognition as a discipline of literary studies by favoring a "rectification of epistemological borders" in this area. This involves a concept central to this theory, an invariant principle called *paratopie*. Despite relative success, this concept presents the problem of putting the analysis of literary discourse and the *paratopie*, which is a major part of hits subject, in the same category. Because of this, as Maingueneau himself emphasizes, this article tries to highlight this particular phenomenon of the entanglement of metadiscursive and discursive levels, in order to understand, on one hand, the epistemological implications of the *paratopie*, and, on the second hand, the reticence of some literary specialists to recognize literary discourse analysis on the very basis of this concept.

HORS DOSSIER

Le modèle du livre dans les générateurs de documents numériques.

Nicole Pignier – page 73

Si l'on considère le terme « document » dans son acception large de « pièce écrite donnant des renseignements divers », on voit se multiplier, d'une part, les documents numérisés pour des raisons pratiques et économiques et, d'autre part, les documents numériques

conçus par les nouvelles technologies pour des usages multimédias en ligne ou hors ligne. Les usages, les pratiques de lecture et d'écriture évoluent avec le changement de support matériel : un document numérique pouvant, par exemple, augmenter sa multimodalité en insérant de la vidéo, des animations, et instaurer à la fois une interaction intense avec l'utilisateur et un cheminement en réseau par sa conception hypertextuelle. Pour autant, les thèses avancées entre autres par Philippe Quinton laissent à penser que les modèles de lecture et d'écriture ancrés dans notre mémoire culturelle, tels la page et le livre, ne sont pas prêts de se voir substituer des « modèles natifs », selon l'expression de Quinton, à savoir des modèles propres aux technologies numériques. Notre étude se penche justement et principalement sur les innovations proposées par les générateurs de documents qui utilisent la métaphore du livre. Nous proposons d'analyser, dans un corpus de générateurs de livre français et étrangers, les processus d'adaptation, de transformation du modèle du livre. À quels niveaux se situent les imitations et les renouvellements ? Au niveau sensible et plastique, au niveau de l'organisation de l'information, au niveau du parcours de travail de l'utilisateur dans le document ? Cette évolution numérique du livre, tendant vers la simplification esthétique et vers une forme de vie caractéristique de l'industrialisation, transforme sans aucun doute les usages du livre et les pratiques de lecture. If we consider the term "document" in its broad acceptance of "written giving various information", we see on one hand documents digitized for practical and economic reasons, on the other hand the numerical documents conceived by numerical technologies for online or multimedia uses. Uses, practices of reading and writing evolve with the change of material support, a numerical document

that can for instance augment its multimodality by inserting video, or animations, to institute an intense correlation with the user and a progression in network via its hypertext comprehension. Therefore, theses advanced by Philippe Quinton make it possible to think that the models of reading, and writing anchored in our cultural memory such as the page, the book, are not ready to see themselves substitute "native models", according to Philippe Quinton's expression. Our study is precisely focused on the generators of documents which use the metaphor of the book. We analyze in this corpus the processes of adaptation and transformation of the model of the book. We suggest analyzing, in a corpus of foreign and French generators of books, the processes of adaptation and transformation of the model of the book. On what levels are there simulations and renewals? On sensitive and plastic levels, on the level of the organization of information, on the level of the working course of the user in the document? In what are uses too concerned by the numerical evolution of the model of the book? This digital evolution of the book, aiming towards the aesthetic simplification and the characteristic form of life of on industrialization doubtlessly transforms the uses of the book and the practices of reading.

**Les retours de la pudeur
dans *L'Affamée* de Violette Leduc.**

Anaïs Frantz – page 81

L'Affamée (1948) est le deuxième récit que Violette Leduc publie aux éditions Gallimard. Bien qu'il soit dédié à Jacques Guérin, le texte apparaît comme une ode au nom caché de Simone de Beauvoir que l'auteure a aimée comme elle a aimé Jacques Guérin : c'est-à-dire *sans retour*. Or, *L'Affamée* ne raconte pas uniquement le renoncement de la narratrice à

sa passion pour « Madame », il raconte aussi la passion de la narratrice *pour le renoncement*, inscrivant le récit non seulement dans la lignée augustinienne de la confession littéraire, mais encore en héritier de la poésie mystique dans la tradition de la théologie négative. Tout en usant de « tact » à l'endroit de la « pudeur » de « Madame », le monologue de *L'Affamée* devient *en soi* un moyen de connaissance, le texte donnant accès à une jouissance poétique. Ce sont « les retours de la pudeur », dont l'article analyse le travail auctorial, voire (aucto)biographique (du latin *auctor* qui signifie « celui qui augmente »).

L'Affamée, published by Gallimard in 1948, is Violette Leduc's second narrative. Although dedicated to Jacques Guérin, the text appears as an ode to the concealed name of Simone de Beauvoir, whom the author loved as she loved Jacques Guérin, that is to say: *in vain*. *L'Affamée*, however, does not solely recount the narrator's renunciation of her passion for "Madame", it is also about the narrator's passion for renunciation, placing the text not only in the lineage of literary confession à la Augustine, but also in that of the mystic poem in the tradition of negative theology. While remaining tactful with respect to the "pudeur" of "Madame", the monologuing itself in *L'Affamée* is a means of self-knowledge and poetic pleasure. These are the "retours de la pudeur" of which the article analyses the auctorial, not to say (aucto)biographical work (from the Latin *auctor*, meaning "one that increases").

Victor Armony

Victor Armony est professeur titulaire et directeur des programmes de premier cycle au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, ainsi que professeur auxiliaire au Département de sociologie de l'Université d'Ottawa. Il est directeur de la Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes et directeur de l'Observatoire des Amériques de l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de nombreux articles, chapitres et essais sur la démocratie, la citoyenneté et la mobilisation sociale en Amérique latine. Il a notamment publié *L'Énigme argentine* (Athéna, 2004) et *Le Québec expliqué aux immigrants* (VLB Éditeur, 2007).

Mounia Benalil

Mounia Benalil est chercheuse postdoctorale en francophonie et mondialisation. Elle est affiliée au Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes (SAIC) et au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) de l'Université de Montréal. Elle est l'auteure de plusieurs articles parus dans des revues savantes sur la littérature française et francophone. Elle a notamment dirigé le collectif *L'Orient dans le roman de la Caraïbe* (CIDI-HCA, 2007) et codirigé le collectif *Identités hybrides. Orient et orientalisme au Québec* (Presses de l'Université de Montréal, 2006).

Carolina Ferrer

Carolina Ferrer est professeure adjointe au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches portent sur la littérature et la culture hispano-américaines, les dynamiques culturelles, les aspects sémiotiques des systèmes d'information documentaire, la littérature et les archives électroniques, les études cinématographiques, l'épistémocritique. Actuellement, elle travaille sur les processus de propagation des idées dans les champs disciplinaires ainsi que sur les relations interdiscursives, notamment entre littérature, cinéma et contexte sociopolitique.

Anaïs Frantz

Anaïs Frantz est doctorante au Centre de recherches en études féminines et de genres et littératures francophones (dirigé par Mi-

reille Calle-Gruber) à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Elle a déjà publié plusieurs articles sur Violette Leduc, notamment dans la revue en ligne consacrée à l'auteure, *Trésors à prendre. Violette Leduc, femme et écrivain* (http://revue-violette-leduc.org/sommaires_precedents.php?numero=3&ok=Afficher) et dans la revue internationale *Sens Public* (<http://www.sens-public.org/article639.html>).

Daniel S. Larangé

Docteur en langue et littérature françaises, maître de conférence à la 9^e section du Conseil national des Universités (CNU), slaviste, théologien (Université Charles de Prague et Institut protestant de théologie de Paris) et traducteur, Daniel S. Larangé a soutenu une thèse sous la direction de Philippe Hamon à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Il enseigne le discours mystique du romantisme social et la sémiotique littéraire à l'Université McGill (Montréal) et les sciences de l'information et les médias à Åbo Akademi (Turku, Finlande). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages.

Marcel Marois

Marcel Marois est professeur au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi où il assume la direction de la maîtrise en art. Sa carrière artistique a pris un tournant international avec sa participation, en 1981 et 1987, aux 10^e et 13^e *Biennales internationales de la tapisserie de Lausanne*, en Suisse. Il a représenté par la suite le Canada dans plusieurs autres événements d'envergure, dont les 4^e, 6^e, 9^e et 11^e *Triennales internationales de tapisserie de Łódź*, en Pologne, la *Première Triennale internationale de Tournai* en Belgique, et les 2^e et 4^e *Biennales américaines de tapisserie*. Il a été invité pour l'exposition de tapisserie contemporaine *Kárpit-Tapestry*, présentée au Musée des beaux-arts de Budapest à l'occasion des fêtes du millénaire de la fondation de l'État hongrois en 2001, et il a fait partie de la sélection d'œuvres pour *Working with Nature – 20th Century Textile Art* présentée en 2008 au Minneapolis Institute of Arts. Son œuvre a été exposée en Angleterre, en Australie, au Canada, aux États-Unis, en France, en Hongrie, au Japon, en Pologne et en Suisse. Elle est représentée dans de nombreuses collections publiques et privées, dont celles du Musée national des beaux-arts du Québec,

du Musée canadien des civilisations, du Musée des beaux-arts de Montréal, du Minneapolis Institute of Arts, du Toronto Dominion Centre, et de la Ararat Art Gallery (Australie). Il a été consultant canadien pour les 7^e, 8^e et 13^e *Triennales internationales de la tapisserie de Łódź*, ainsi que membre du jury pour la *Biennale américaine de tapisserie IV*, et pour l'exposition *Artapestry 2005*, organisée par l'European Tapestry Forum, au Danemark. Il a reçu en 1988 le Prix du Central Museum of Textiles de Łódź, en 1998 le Prix Saidye Bronfman et en 1984, il a été élu à l'Académie royale des arts du Canada. Plusieurs revues spécialisées lui ont consacré des articles, et son œuvre est mentionnée dans trois ouvrages de référence : *Histoire d'un art. L'Art textile* (Skira, 1985), *Tapestry* (Phaidon Press, 1994) et *Art Textiles of the World – Canada* (Telos Art Publishing, 2009).

Nicole Pignier

Nicole Pignier est chercheuse au Centre de recherches sémiotiques de l'Université de Limoges et spécialiste de la sémiotique multimédia. Elle a publié plusieurs ouvrages chez L'Harmattan et, plus récemment, avec Benoît Drouillat, *Le Webdesign. Sociale expérience des interfaces Web* (Hermès-Lavoisier, 2008) et dirigé le collectif *De l'expérience multimédia. Usages et Pratiques culturelles* (Hermès-Lavoisier, 2009).

Phillip Schube Coquereau

Phillip Schube Coquereau est doctorant en lettres à l'Université du Québec à Rimouski, où il agit aussi à titre de chargé de cours. Bénéficiant du support du Fonds de recherche sur la société et la culture (FQRSC), ses travaux actuels concernent, d'une part, la légitimité épistémologique d'approches critiques récentes s'étant intégrées au giron des études littéraires – analyse du discours littéraire, approches narratologiques énonciatives et non mimétiques – et, d'autre part, les enjeux paradigmatiques et culturels impliqués par les œuvres narratives extrêmes ou expérimentales. Il est également auxiliaire de recherche pour le projet « Narration impossible, indécidable et ambiguë. Enjeux esthétiques et théoriques de la transmission narrative dans le roman contemporain » dirigé par les professeurs Frances Fortier (Université du Québec à Rimouski) et Andrée Mercier (Université Laval).

PROCHAINS NUMÉROS (titres de travail)

Vol. 39, n° 1 : Esthétiques numériques; vol. 39, n° 2 : Bouddhisme et sémiotique.

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES

• 1990, vol. 18, n°1 : Rythmes; vol. 18, n°2 : Discours: sémantiques et cognitions; vol. 18, n°3 : La reproduction photographique comme signe. • 1991, vol. 19, n°2 : Sémiotiques du quotidien; vol. 19, n°3 : Le cinéma et les autres arts. • 1992, vol. 20, n°1 : La transmission; vol. 20, n°2 : Signes et gestes; vol. 20, n°3 : Elle signe. • 1993, vol. 21, n°1 : Schémas; vol. 21, n°2 : Sémiotique de l'affect; vol. 21, n°3 : Gestualités. • 1994, vol. 22, n°1 : Représentations de l'Autre; vol. 22, n°2 : Le lieu commun; vol. 22, n°3 : Le faux. • 1995, vol. 23, n°1 : La perception. Expressions et Interprétations; vol. 23, n°2 : Style et sémosis; vol. 23, n°3 : Répétitions esthétiques. • 1996, vol. 24, n°1 : Rhétoriques du visible; vol. 24, n°2 : Les interférences; vol. 24, n°3 : Espaces du dehors. • 1997, vol. 25, n°1 : Sémiotique des mémoires au cinéma; vol. 25, n°2 : Musique et procès de sens; vol. 25, n°3 : Lecture, traduction, culture. • 1998, vol. 26, n°3 : Logique de l'icône. • 1999, vol. 27, n°1 : La Mort de Molière et des autres; vol. 27, n°2 : La Réception; vol. 27, n°3 : L'Imaginaire de la fin. • 2000, vol. 28, n°1 : Variations sur l'origine; vol. 28, n°2 : Le Silence; vol. 28, n°3 : Mélancolie entre les arts. • 2001, vol. 29, n°1 : La Société des objets. Problèmes d'interobjectivité; vol. 29, n°2 : Danse et Altérité; vol. 29, n°3 : Iconoclasmes: langue, arts, médias. • 2002, vol. 30, n°1 : Les formes culturelles de la communication; vol. 30, n°2 : Sémiologie et herméneutique du timbre-poste; vol. 30, n°3 : Autour de Peirce: poésie et clinique. • 2003, vol. 31, n°1 : La transposition générique; vol. 31, n°2 : Cannes hors projections; vol. 31, n°3 : Lumières. • 2004, vol. 32, n°1 : Mémoire et médiations; vol. 32, n°2 : L'archivage numérique: conditions, enjeux, effets; vol. 32, n°3 : La rumeur. • 2005, vol. 33, n°1 : L'allégorie visuelle; vol. 33, n°2 : Le sens du parcours; vol. 33, n°3 : Filiations. • 2006, vol. 34, n°1 : Fortune et actualité de Du sens; vol. 34, n°2-3 : Actualités du récit. Pratiques, théories, modèles. • 2007, vol. 35, n°1 : Échos et résonances; vol. 35, n°2 : Imaginaire des ruines; vol. 35, n°3 : Poétiques de l'archive. • 2008, vol. 36, n°1 : Le symbole: réflexions théoriques et enjeux contemporains; vol. 36, n°2 : Éthique et sémiotique du sujet; vol. 36, n°3 : Le titre des œuvres: accessoire, complément ou supplément. • 2009, vol. 37, n°1 : Corps photographiques / corps politiques; vol. 37, n°2 : Avec le génocide, l'indicible; vol. 37, n°3 : Regards croisés sur les images scientifiques • 2010, vol. 38, n°1 : Le Groupe μ entre rhétorique et sémiotique. Archéologie et perspectives; vol. 38, n°2 : Répétition et habitude dans les pratiques quotidiennes; vol. 38, n°3 : Les concepts aux frontières du savoir contemporain.

ABONNEMENT

Protée paraît trois fois l'an
(taxes et frais de poste inclus)

Canada

1 an: individuel 35 \$ (étudiant 20 \$); institutionnel 40 \$
2 ans: individuel 63 \$ (étudiant 36 \$); institutionnel 72 \$
3 ans: individuel 87 \$ (étudiant 51 \$); institutionnel 102 \$

États-Unis

1 an: individuel 40 \$; institutionnel 54 \$
2 ans: individuel 72 \$; institutionnel 97 \$
3 ans: individuel 108 \$; institutionnel 138 \$

Autres

1 an: individuel 45 \$; institutionnel 60 \$
2 ans: individuel 81 \$; institutionnel 108 \$
3 ans: individuel 122 \$; institutionnel 153 \$

PROTÉE

Veillez m'abonner à la revue pour ____ an(s) à partir du volume ____ n° ____ .

Version imprimée ☐

Version électronique (cédérom annuel) ☐

Nom _____

Adresse _____

_____ adresse électronique _____

L'étudiant doit joindre une pièce justificative.

Chèque tiré sur une banque canadienne, en dollars canadiens; mandat-poste en dollars canadiens, fait à l'ordre de

Protée, département des arts et lettres, Université du Québec à Chicoutimi, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi (Québec), G7H 2B1.

POLITIQUE ÉDITORIALE

Protée est une revue universitaire dans le champ diversifié de la sémiotique, définie comme science des signes, du langage et des discours. On y aborde des problèmes d'ordre théorique et pratique liés à l'explication, à la modélisation et à l'interprétation d'objets ou de phénomènes langagiers, textuels, symboliques et culturels, où se pose, de façon diverse, la question de la **signification**.

Les réflexions et les analyses peuvent prendre pour objet la langue, les textes, les œuvres d'art et les pratiques sociales et culturelles de toutes sortes et mettre à contribution les diverses approches sémiotiques développées dans le cadre des différentes sciences du langage et des signes : linguistique, théories littéraires, philosophie du langage, esthétique, théorie de l'art, théorie du cinéma et du théâtre, etc.

La revue met aussi en valeur les pratiques sémiotiques proprement dites, et fait ainsi une place importante à la production artistique. Chaque numéro reçoit la collaboration d'un ou de plusieurs artistes (peintre, sculpteur, graveur, dessinateur ou designer). *Les œuvres choisies doivent être inédites* et c'est à la revue qu'il incombe de faire le choix iconographique final. **Protée** fait le plus possible place à la production culturelle « périphérique » et aux contributions « régionales » à l'étude des thèmes choisis.

Chaque numéro de la revue se partage habituellement en deux sections : 1) un dossier thématique regroupant des articles abordant sous différents angles un même problème, 2) des documents et articles hors dossier et /ou des chroniques et points de vue critiques.

Les propositions de dossiers thématiques soumises au Comité de rédaction doivent présenter clairement le thème choisi, ses enjeux et ses objectifs, de même que sa pertinence par rapport à la politique éditoriale de la revue. Elles doivent être accompagnées pour la première évaluation de la liste des collaborateurs pressentis. La seconde évaluation des dossiers, faite un an avant la date présumée de publication, juge des modifications apportées, examine la liste des collaborations confirmées et établit une date définitive de parution. *Chaque dossier doit comprendre au moins six contributions inédites* (c'est-à-dire n'ayant jamais été publiées, en tout ou en partie, sous forme d'article ou au sein d'un livre), d'un maximum de 20 pages dactylographiées chacune, à raison de 25 lignes par page, et ne doit pas dépasser dix contributions. Le(s) responsable(s) dont le projet de dossier est accepté par le Comité de rédaction s'engage(nt), vis-à-vis de la revue, à respecter le projet soumis, à fournir un dossier similaire à celui qui a été proposé et accepté ainsi qu'à produire les documents pour la date convenue. En revanche la revue s'engage, vis-à-vis du ou des responsable(s), à fournir le soutien technique et logistique nécessaire à la réalisation du dossier et éventuellement à suggérer des collaborations soumises directement à la revue.

Les articles soumis sont envoyés anonymement à trois membres du Comité de lecture ou à des lecteurs spécialistes des questions traitées. Les auteurs sont avisés de la décision de publication ou des éventuelles modifications à apporter à leur texte dans les mois suivant la réception de leur article. Dans le cas d'un refus, l'avis est accompagné des raisons qui l'ont motivé. Les documents reçus ne sont retournés que s'ils sont accompagnés d'une enveloppe de retour dûment affranchie. Les auteurs sont tenus de respecter le protocole de rédaction.

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de **Protée** sont instamment priés

1. d'inscrire, sur la première page, en haut, le titre du texte ; de présenter celui-ci à double interligne (25 lignes par page) sans ajouter de blanc entre les paragraphes, sauf devant un intertitre ;
2. d'éviter les CAPITALES, petites ou grandes, ou le **caractère gras**, préférer l'*italique* ou encore les « guillemets français » pour accentuer ou signaler certains mots, par exemple les mots étrangers ;
3. de faire suivre les citations dans le corps du texte par la mention bibliographique « (auteur, année : page) » et de dresser les références bibliographiques à la fin de l'article – les références des citations ne doivent pas apparaître en note ;
4. de mettre en italique, dans les notes, le titre des livres, revues et journaux, et de mettre simplement entre guillemets les titres d'articles, de poèmes ou de chapitres de livres ;
5. de présenter, de la façon suivante, les références bibliographiques :
Benveniste, É. [(1966) 1974] : « Formes nouvelles de la composition nominale », *BSL*, LXI-1, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris, Gallimard, 163-176.
Greimas, A.J. et J. Courtés [1979] : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette ;
6. de ne mettre les majuscules dans un titre d'ouvrage qu'au premier substantif et aux mots qui le précèdent ; de suivre les règles de M.-É. de Villers (*Multidictionnaire de la langue française*, Montréal, Québec Amérique, 2009) concernant les titres dans le corps du texte ;
7. de traduire en français, dans le corps du texte, les citations tirées de textes étrangers et de les faire suivre de la mention « (auteur, année : page ; notre traduction) » et d'un appel de note – dans la note, on placera l'original ;
8. de s'en tenir, quant au reste et pour l'essentiel, aux notes de contenu ;
9. de suivre les règles de la langue du texte pour les titres d'ouvrages étrangers ;
10. de placer les citations de plus de trois lignes en retrait à la ligne ;
11. de limiter leur texte à un maximum de vingt pages ;
12. d'expédier, le cas échéant, leur document sur support informatique (protee@uqac.ca) ; la revue utilise le texteur *Word* de Microsoft. Les documents préparés avec d'autres logiciels sont également acceptés, pourvu qu'ils soient sauvegardés sous format « DOC » ou « RTF » ;
13. de fournir, s'il y a lieu, les photos (noir et blanc) « bien contrastées » sur papier glacé 8 x 10 po (200 x 250 cm) ou les diapositives ou les images numérisées sous format TIFF ou JPEG (300 ppp). Ces images ne devront, en aucun cas, être puisées sur Internet et les collaborateurs devront s'assurer que les droits de reproduction ont été cédés, ou du moins fournir les noms des organismes qui représentent les artistes ;
14. d'annexer un résumé succinct, en français et en anglais, à leur texte, ainsi qu'une brève notice biographique.